

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les conditions morales de la paix
Un monument à Fogazzaro
Journal intime
Le Père de Laberthonnière (1860-1932)
On m'a frappé dans le dos
Une « première » au théâtre wallon
Philosophie romantique allemande
La Chambre qui vient!...

Henri GOFFINET
Félix KLEIN
Vicomte E.-M. de VOGUÉ
O. LEMARIÉ
Antonio ANIANTE
Fernand DESONAY
Ricarda HUCH
Charles d'YDEWALLE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Thérèse Neumann et Louise Lateau, Mgr J. Schyréens.

La Semaine

Les élections provinciales ont confirmé les résultats des élections législatives. Le succès des catholiques s'est maintenu, celui des socialistes de même et la défaite des libéraux s'est trouvée accentuée.

Et maintenant, qu'un gouvernement gouverne! A lui de sortir le pays des difficultés financières, et avec le moins de heurts possible. Attendons...

* * *

Parmi les colonnes et les colonnes que les journaux ont consacrées à la consultation électorale, il en est deux à mettre hors pair : celles de M. Victor de Laveleye dans l'*Etoile belge*. Ce libéral paraît avoir l'esprit vraiment... « libéral », ce qui mérite d'être souligné.

« Si le socialisme — demande-t-il — ne progresse pas à grands pas à la faveur de la crise, quand donc progressera-t-il? »

Oui, les élections furent avant tout une grande défaite socialiste, car un résultat se définit en fonction du but visé. Or, les socialistes croyaient bien être, dorénavant, et pour le moins, le parti le plus nombreux au Parlement.

M. de Laveleye se félicite — et combien justement — de l'absorption du frontisme par le parti catholique : « En s'efforçant de résorber le frontisme — et en y réussissant — le Parti catholique rend à la Nation un service éminent. Il me plaît de le reconnaître au lendemain d'une élection amère pour nous, libéraux. »

Il faut reconnaître — ajoute-t-il — que ce résultat n'est pas seulement dû à l'action unitaire de l'Eglise catholique, mais aussi à l'heureux effet des lois linguistiques. Sans les réformes, tant attaquées, que firent voter courageusement les cabinets Jaspar et Renkin et que défendirent quelques rares libéraux, la démagogie flaminguante n'aurait pas été privée de ses arguments les plus dynamiques.

Admirez le courage de M. de Laveleye, car il en faut pour oser écrire cela dans un journal bruxellois. Le libéralisme belge est le principal responsable de l'éclosion et du développement du frontisme. Si le mal est endigué et s'il recule, la guérison est loin d'être complète. Mais l'espoir est grand de voir rentrer dans le parti catholique l'immense majorité des 130,000 Flamands qui ont encore accordé leur confiance aux candidats frontistes. Encore l'une ou l'autre loi à voter, mais surtout les lois linguistiques sincèrement et loyalement appliquées, et le radicalisme nationaliste flamand fondra, comme neige au soleil. Que les populations flamandes sentent — enfin! — que l'opposition de la Belgique officielle en général et de Bruxelles en particulier, appartient au passé, et il ne restera plus que quelques chefs frontistes sans troupes...

* * *

Quant à la défaite libérale, M. de Laveleye l'attribue avant tout au réveil anticlérical.

A toute évidence les tendances radicalisantes que révélèrent successivement le réveil de la question scolaire, le poll de la Fédération libérale de Bruxelles, le cartel anversois, ont déplié à une bourgeoisie qui demande, avant tout, à être défendue contre la lutte des classes. Ajoutons qu'on lui a fait, au cours de la campagne, croire au péril social un peu plus que de raison. Quand on provoque une panique, il faut être apte à recueillir les fuyards. Pour des affolés, qui croient à la révolution imminente, nous ne sommes pas un rempart. La phraséologie démocratique dont nous demeurons empêtrés nous fait prendre pour un parti de gauche alors — ô ironie — que notre « esprit de gauche » se résume en tout et pour tout au seul anticléricalisme. Ainsi nous nous sommes proprement assis, dimanche, entre deux chaises.

Très vrai, mais voilà, sans l'anticléricalisme que resterait-il du parti libéral? En quoi se différencierait-il encore de l'aile bourgeoise du parti catholique?

Il faut — conclut M. de Laveleye — tenter l'expérience d'un redressement profond du parti libéral. Et pour cela il faut le doter de ce qui lui manque essentiellement, cruellement : une doctrine nouvelle qui remplace les vieilleries auxquelles nous nous accrochons, un programme qui s'élève à la place de celui que nous avons réalisé. Pour l'instant — je le démontrerai — nous flottons, nous vivons au jour le jour, sans unité de doctrine, sans fermeté de vues. En matière internationale, sociale, économique, nous tâtonnons, nous vivons de solutions empiriques, rapiécées à la hâte et d'idées sacrosaintes dont nous sentons tout le vieillissement mais auxquelles nous n'osons pas toucher, contents que nous sommes d'avoir « un bel avenir derrière nous ».

Il existe encore, il existera toujours une belle bourgeoisie qui ne demandera qu'à nous suivre, le jour où nous voudrons bien la conduire ailleurs que dans la nécropole où repose, sous le marbre constitutionnel et les fleurs parlementaires, l'idéal politique de nos grands-pères.

Personne n'applaudirait plus que nous à un parti libéral qui ne serait plus antireligieux : mais, est-ce possible en Belgique? Et pourtant!... Il ne serait pas si difficile de s'entendre une fois pour toutes sur un statut scolaire équitable et raisonnable. Ce problème-là écarté de nos luttes politiques, il n'y aurait plus que deux grands groupements qui s'affronteraient : le Parti ouvrier belge et ce que nous appellerons un Parti national... Ce dernier moins homogène, évidemment, que le premier, puisqu'il unirait des intérêts différents et concilierait des tendances opposées. Cette diversité ne l'empêcherait pas de former un bloc antisocialiste...

Arrêtons-nous, car c'est la chimère... Notre histoire est là, qui prouve que depuis plus d'un siècle la question religieuse est derrière toute notre vie publique. Au fond de toute lutte politique, disait Proudhon, il y a une question de théologie. N'empêche que, devant les problèmes auxquels la Belgique doit faire face en 1932, il est hautement souhaitable — et personne ne le désire plus ardemment que nous — que le libéralisme belge brise avec sa

tradition anticléricale et unisse ses forces à celles du parti catholique pour tirer le pays du mauvais pas où la crise mondiale l'a mis.

Le général de Castelnau est revenu à la charge. L'article, que nous avons longuement cité la semaine dernière, lui a valu beaucoup de « chaudes adhésions » et quelques protestations.

Après avoir remercié les uns, il répond aux autres (dans l'*Echo de Paris*) :

Aux rares protestataires, je dois quelques explications. Qu'ils me permettent de les leur soumettre en toute simplicité. Ils me reprochent d'avoir lancé une attaque brusquée contre les membres de la Jeunesse catholique à l'occasion de quelques pages « inopinément glissées », paraît-il, dans leur organe officiel. Peut-être, méritaient-elles, disent-ils, simplement « quelques réserves », mais non les critiques amères que je leur ai infligées.

Mes contradicteurs sont-ils sûrs que l'attaque, si attaque il y a, n'a pas été précédée d'avertissements discrets, documentés et répétés? Je demande à leur charité de se renseigner.

Le général rappelle les paroles du Pape contre les nationalismes exagérés et il ajoute :

Exécutons un tour d'horizon, en nous demandant où sont et où ne sont pas les nationalismes licites et les nationalismes exagérés?...

Quelle est donc, au regard de ce bien et de ce mal, l'attitude de notre pays? En France, nous ne demandons rien à personne. Nous voulons uniquement et exclusivement garder les biens qui nous appartiennent légitimement; nous voulons en jouir honnêtement, dans le progrès, l'ordre et la liberté, c'est-à-dire dans la Paix. Inutile de justifier ici nos droits de propriété; ils sont lumineusement et incontestablement inscrits dans l'histoire des siècles écoulés. Il n'est pas un Français qui ne limite ses vœux, dans le présent et l'avenir, à ces sages conceptions, avec l'esprit de vigilance et de prudence qu'elles comportent nécessairement.

Ce nationalisme de juste et tranquille possession, est-il un nationalisme exagéré?

Par contre, franchissons les frontières, que voyons-nous?

Ici, un pays transalpin, dont la jeunesse masculine et féminine est envôlée, depuis l'âge de sept ans, dans une série de formations militaires. On lui apprend que telle province, telle île, tels territoires possédés par les voisins de l'Est ou de l'Ouest, doivent être conquis au profit du domaine national.

Ce nationalisme conquérant est-il le nationalisme licite?

Plus loin, nous découvrons une masse compacte, hermétiquement close au souffle de l'esprit de paix, d'où qu'il vienne, un pays où le casque d'acier rivalise d'ardeur belliqueuse avec le casque à pointe, sous la bannière du grand chef, qui a solennellement déclaré: Tout ce qui fut allemand doit redevenir allemand.

Ce nationalisme revanchard est-il licite?... ou exagéré?

Je laisse au bon sens du lecteur le soin de répondre à ces diverses questions.

Mais, pour l'amour de Dieu, qu'on ne perde pas le temps à submerger notre pays sous les flots pressés de prédications et de manifestations pacifistes ou pacifiques. Nous sommes depuis longtemps des convaincus. Qu'on ait donc le courage de transporter ces prédications et manifestations, du Trocadéro et autres lieux, sur les bords du Tibre, de la Sprée ou de la Moskowa; elles ne sont pas de mise sur les rives de la Seine.

M. Pierre Lafue compte parmi les meilleurs connaisseurs de l'Allemagne actuelle. Dans un premier article sur l'Allemagne 1932, dans la *Revue universelle*, il écrit :

— Ainsi, la République est abandonnée par la jeunesse?

Le professeur hausse les épaules mélancoliquement, car il demeure, en somme, imprégné d'idées libérales, et c'est avec tristesse qu'il me confirme ce que j'ai déjà éprouvé et senti.

— On ne saurait le nier, en effet. Tous les partis républicains, et en particulier la social-démocratie, ne se renouvellent plus. Le régime de Weimar n'a pas été tué, au fond, par les nazis et les militaires. Il a vu d'abord le sol lui manquer. L'état d'esprit qu'il représente nous est resté étranger et n'est pas parvenu à s'acclimater sur notre territoire. Nos jeunes gens — et j'en interrogeais beaucoup là-dessus hier encore — admettent bien que le

parlementarisme puisse être dans certains cas, non pas certes un moyen de représenter la nation — ils sont trop réalistes pour cela — mais un moyen de gouvernement tout comme un autre, et ils reconnaissent qu'en France en particulier c'est à coup sûr l'utile instrument de domination d'une classe dirigeante. Mais, dans un pays tel que le nôtre, où la bourgeoisie moyenne n'existe plus, depuis l'inflation, où il n'y a plus en haut qu'une aristocratie, en bas qu'un immense prolétariat, le système parlementaire leur paraît privé de sens. Ceux qui gouverneront ici désormais seront ou bien les aristocrates ou bien les prolétaires. Or, pour les uns comme pour les autres, le parlementarisme n'est pas l'instrument qui convient. C'est l'outil naturel de la bourgeoisie. Ce n'est pas le terrain de combat favori des hobereaux ou des travailleurs qui savent bien qu'ils ne peuvent s'en servir pour s'emparer du pouvoir. Je le répète donc, la démocratie n'est pas une réalité allemande.

Plût au Ciel qu'elle ne fût une réalité nulle part!

Citons aussi ce témoignage d'une Allemande :

— Je l'avoue, dit-elle, Ilse Frapan a raison, qui, dans son roman fameux, a écrit que les femmes au fond n'ont pas de patrie, même lorsqu'elles éprouvent de l'orgueil à être nées dans un certain pays. Mais elles n'en ont pas moins des intérêts moraux et matériels qui les obligent de plus en plus à s'occuper de politique. Seulement, nous avons voté depuis dix ans sans bien comprendre ce que nous faisons, nous autres femmes, et en accordant nos suffrages à des partis dont nous sentions bien qu'aucun d'eux n'incarnait vraiment nos aspirations profondes.

Nous savons maintenant que ce jeu était assez vain, que des millions de bouts de papier entassés dans une urne ne constituent pas une force réelle, et que dix hommes armés, commandés, sachant ce qu'ils veulent ont plus d'action, au moment voulu, qu'un immense troupeau d'électeurs qu'à vaguement unis le geste vite oublié de choisir un bulletin de la même couleur. Un homme est venu qui a parlé vraiment un langage accessible aux femmes. Nous l'avons écouté avec étonnement d'abord, avec ravissement ensuite, car nous nous sommes aperçues que sa voix était celle de notre âme féminine elle-même, et qu'il formulait notre rêve confus avec netteté. Oui, Hitler nous a donné vraiment une pensée politique. Dans ce domaine, il a été notre véritable initiateur.

Depuis bien longtemps nous nous sentions en désaccord avec le monde qui nous entoure. Il nous semble que nous allons enfin nous entendre avec ce monde nouveau que le national-socialisme va faire naître, où l'argent et la machine seront maîtrisés, dirigés, soumis. Pour les femmes allemandes, voyez-vous, c'est une heure d'espérance.

Un homme est venu! Dans la *Vie intellectuelle*, M. Hilckman écrit à propos d'Hitler :

On a dit que le national-socialisme est une obsession épidémique au sens littéral du mot. Il y a là quelque chose de vrai. Les lois de la psychologie des foules ne suffisent plus à expliquer certains phénomènes singuliers. Ce que R. H. Benson, dans son *Lord of the World*, écrit de l'Antéchrist divinisé par des masses fanatisées, nous le voyons en Allemagne, avec cette différence que l'Antéchrist nous est présenté comme un génie démoniaque, tandis que ce faux dieu de la nouvelle religion allemande est un personnage tout à fait insignifiant. C'est ce qui d'ailleurs rend plus incompréhensibles des gestes comme ceux des femmes qui s'agenouillent dans la rue, quand passe Hitler, en criant : *Heil, Heil!* et présentent leurs enfants à l'homme-idole en l'implorant : « Bénissez-les, bénissez-les! »

A quel stade d'idolâtrie fétichiste sommes-nous revenus? Voilà pis que la divinisation des Césars, qui n'était prise au sérieux par personne. Je ne sais s'il existe déjà des autels d'Hitler; mais la proposition en a été faite : dans le journal national-socialiste de Koenigsberg une femme a demandé que des autels soient élevés à Hitler dans toute maison allemande.

Les sectateurs d'Hitler sont-ils des hystériques? En vérité, on pense quelquefois à l'action des puissances occultes...

Les conditions morales de la paix⁽¹⁾

Quel immense problème! En est-il de plus angoissant et de plus urgent à résoudre? En est-il de plus actuel? Le vent qui souffle sur nous apporte trop souvent des cris de haine, sinon le bruit, soigneusement assourdi, des armes forgées. Est-il un problème plus tragique que celui du maintien de la paix? En est-il aussi, par cela seul qu'il est posé, de plus attristant, de plus humiliant pour la nature et pour l'intelligence des hommes?

Eh! oui, Messieurs, l'intelligence, qui comprend les vrais intérêts des nations quelles qu'elles soient, l'intelligence est aujourd'hui je ne dirai pas peut-être pacifiste, mais assurément pacifique. La guerre, si elle doit éclater demain, ou dans vingt ans, ne sortira pas, je crois d'un trait de génie politique. Elle sortira de la haine aveugle, ou des intérêts mal compris; elle naîtra à l'occasion de quelque maladresse fatale; et je craindrai bien plus pour le sort de la paix quand je verrai des incapables au pouvoir, fût-ce chez les nations menaçantes, que lorsque j'y verrai placée la haute intelligence. Ce n'est pas peut-être une raison suffisante pour se rassurer.

Cependant, voyons froidement les choses.

Le traité de Versailles, comme tout traité, consacrant une victoire, a fait naturellement des satisfaits (oh! d'une satisfaction relative!) et des mécontents. Les premiers sont les défenseurs naturels de l'ordre établi, les seconds peuvent se laisser tenter par l'esprit de revanche. Or, aussi longtemps que l'esprit de revanche domine les mécontents, et dans la mesure où il les domine, la paix ne peut-être assurée que si la force des nations attachées à l'ordre établi est capable de tenir en respect celle des nations perturbatrices. C'est une vérité de bon sens que rien ne peut ébranler.

Alors, quoi? Comme remède à l'insécurité, un vieux principe de la politique d'équilibre? Et l'appel à la force protectrice du droit? Hélas, Messieurs, il ne faut pas se leurrer: malgré tous les changements de surface, cette vieille politique là est, à mes yeux, aussi nécessaire encore et aussi pratiquée qu'il y a cent ans. C'est la première solution du problème; c'est la plus urgente, et qui s'imposera aussi longtemps qu'on n'en aura pas trouvé d'autres, d'une efficacité certaine et démontrée.

Mais — c'est bien là le côté tragique de ce problème de la paix — à peine a-t-on découvert un remède au danger (et quel remède, combien lourd aux peuples!) qu'on s'aperçoit que ce remède lui-même recèle un danger nouveau!

Si les uns arment pour attaquer, si les autres arment pour se protéger, alors, par un tragique balancement, va-t-on voir encore chacun, entasser comme à plaisir, et tour à tour, les matières explosives?

Ah! sans doute, l'excès des armements n'est qu'un mal physique. Il trouve son origine dans un mal moral: je veux dire l'inquiétude, née de l'insécurité. Mais qui ne sait qu'un mal physique, peut réagir sur le mal moral qui l'a engendré? Qu'il peut l'exagérer à son tour? Ajoutez qu'à force de se sentir menacés réciproquement par les armements de l'adversaire, les peuples s'habituent de plus en plus à l'idée d'un conflit jugé inévitable: à un moment donné, le plus belliqueux, pris de vertige, se précipite tête baissée, met le feu aux poudres, et l'effroyable explosion se produit...

Le désarmement absolu de tous, remède théoriquement idéal, n'est sans doute qu'une utopie, indigne d'être réfutée, et qui

donnerait l'avantage à la mauvaise foi et à l'agression... Mais le désarmement conventionnel et progressif, ne peut-il, ne doit-il pas être poursuivi par les hommes d'Etat? Il n'en faut pas douter. Messieurs. Seulement, quelque ingénieuses que soient les formules de ce désarmement, elles se heurtent à des difficultés d'exécution et de contrôle qui me rendent très sceptique quant à leur succès. La distinction entre armes offensives et défensives: peut-être y a-t-il là quelque chose à exploiter... La puissance militaire forme un tout, je le sais bien. Je connais la réponse. Et malgré cela, je crois qu'il y aurait quelque chose à espérer dans ce domaine, pour la cause de la paix, si un désir sincère du désarmement animait tous les peuples! Oh! alors, tout deviendrait facile! Tous les systèmes, toutes les conventions se concluraient le plus aisément du monde! Et le désarmement! Mais il se ferait en quelque sorte de lui-même! Ce qui empêche ces conventions soit de se conclure, soit de produire leurs effets par une loyale exécution, c'est la méfiance — légitime ou non — (je n'examine pas en ce moment cette question), la méfiance des gouvernements et des peuples, les uns vis-à-vis des autres!

Messieurs, une saine politique de sécurité n'implique pas nécessairement l'armement à outrance. Au contraire! Une politique vigilante, judicieuse, habile, qui parvient à dissocier les mécontentements, à se faire des alliés, à associer les intérêts d'autrui aux siens, est un puissant quoique toujours instable coefficient de la sécurité militaire. Une telle politique peut, cela va sans dire, s'exprimer, en partie par nous, par la poursuite d'un statut juridique, destiné à remplacer la neutralité de jadis, sans qu'il en possède le vice congénital. Cette politique a été amorcée déjà par des conventions internationales, et n'a pas peut-être dit son dernier mot...

Statut juridique, avons-nous dit: permettez-moi de vous faire observer que nous ne faisons pas appel, en cela, à ce qu'on nomme la force « du droit », mais à la force « protectrice du droit », à la sanction du droit, par la puissance des garants. Car un statut juridique n'est par lui-même qu'un succès remporté sur le papier; il ne vaut qu'à la mesure de la confiance que mérite la parole des garants, et de l'assistance effective qu'ils sont capables de nous fournir en cas de besoin.

De quelque côté qu'on envisage le problème, on revient toujours à cette vérité fondamentale: c'est le sentiment des peuples qui décidera de la paix ou de la guerre. Mais, nous n'hésitons pas à l'ajouter (et Dieu merci nous n'avons, nous Belges, aucune crainte de le proclamer): le sentiment pacifique ne peut naître, pour rendre durable et véritable la paix matérielle, quand celle-ci consacre une injustice profonde. Toutefois qu'on n'entende point nécessairement par là toute inégalité de statut juridique entre les Etats. La Belgique a subi une limitation juridique de souveraineté pendant quatre-vingt-trois ans, dans l'intérêt de l'Europe. Elle n'a jamais voulu s'en plaindre. Qu'un autre peuple se plaigne aujourd'hui d'une limitation apportée par les traités à ses armements, nous ne pouvons nous empêcher de penser, que la revendication menaçante, telle qu'elle se présente aujourd'hui, renouvelle à tous les yeux, la justification de cette espèce de *capitis diminutio*... Et d'ailleurs, Messieurs, comment pourrait-on parler d'oppression, vis-à-vis d'un peuple puissant, qui, quatorze ans après la plus grande défaite de l'histoire, entretient — rendons-lui ce triste hommage — la plus cruelle inquiétude au cœur de ses vainqueurs, par sa force reconquise, par sa politique audacieuse, et par ses propos menaçants!

(1) Conférence faite au Palais des Académies, à Bruxelles, le 11 novembre 1932, à l'occasion des fêtes organisées par les R.R. P.P. Dominicains en l'honneur de Saint Albert le Grand.

Ah! oui, quand la conscience de populations opprimées proteste avec raison; quand les traités ont annexé de force des populations à l'Etat victorieux, alors, c'est une blessure inguérissable aux flancs de la nation conquérante, autant qu'à ceux de la nation vaincue. Au moindre choc la douleur se réveille dans cette vieille blessure. Et un jour, quelque longue que soit l'attente, les chaînes sont brisées. Et ce n'est pas toujours la nation meurtrie qui court aux armes, c'est le peuple conquérant, qui sentant toujours à son flanc la plaie qu'il s'est faite à lui-même, et qu'entretient la muette protestation des peuples, voyant cette plaie ne point se refermer, mais empoisonner tout le corps, y puise un redoublement de haine pour sa victime, et comme irrésistiblement attiré sur les lieux de son premier forfait, il revient à la charge pour achever son ouvrage.

Messieurs, c'est l'honneur de la France, — et nous qui ne sommes pas Français, nous qui n'étions pas alors ses alliés, nous qui gardions la plus complète, la plus loyale neutralité entre elle et les autres, nous qui n'avions rien à attendre et tout à craindre d'une conflagration, nous devons rendre à la France cet hommage, que pendant quarante-trois ans, malgré la grave mutilation dont son peuple généreux et fier souffrait cruellement, elle a compris, dans l'élite de ses dirigeants, comme dans les masses profondes de son peuple, que le droit des populations n'était pas absolu; qu'il n'appartenait à aucun peuple de fomenter, de désirer, de déchaîner une guerre générale, pour redresser un tort imaginaire ou véritable... Il ne lui appartient pas non plus de mettre la paix en grave péril par une agitation belliqueuse ou une attitude menaçante. La guerre est de nos jours un trop grand fléau pour que le maintien de la paix ne soit, pour tous, le premier des devoirs.

Pendant quarante-trois ans la France l'a compris...

Se peut-il, qu'il y ait des hommes, qui nourrissent encore des desseins belliqueux? Se peut-il qu'il y en ait encore qui ne se rendent pas compte, qu'ils méritent de la sorte un crime sans excuse? Se peut-il même que la guerre n'apparaisse pas aujourd'hui à tous comme un pur fléau?

Ah! Messieurs, dans les temps où les guerres n'avaient pas encore excusé d'un bouleversement total la civilisation humaine, il était excusable de soutenir, paradoxalement si vous le voulez, non point sans doute que la guerre offensive fût, de sa nature, morale; ni que la guerre fût en soi bienfaisante; mais qu'à côté de leurs maux cruels, les guerres, prises en bloc, tout au cours de l'histoire, avaient apporté à la civilisation quelques bienfaits aussi, en concourant par exemple à la constitution des Etats modernes, et en honorant au sein des peuples certaines vertus viriles, sans lesquelles les civilisations penchent vers la décadence.

Dire cela n'est en somme que faire l'application de ces vérités très simples : que dans la trame des événements tout s'enchaîne et que le plus déplorable a toujours quelque heureuse conséquence.

On conçoit que des polémistes — irrités de voir certains esprits se nourrir d'utopies et méconnaître, avec la puissante réalité historique de la guerre, le rôle immense et nécessaire de la force, dans la vie politique des peuples — aient pensé comme Joseph de Maistre, que lorsqu'un arbre penche dans un sens, il faut pour le redresser le faire plier en sens contraire; qu'ils aient, en conséquence, exalté le rôle de la force et vanté paradoxalement les bienfaits, ou la nature expiatoire ou exaltante, ou le rôle providentiel de la guerre...

Ah! cet immense passé de luttes a laissé des traces profondes dans la civilisation moderne! Ne contestons pas que ce passé lui ait conféré certains traits essentiels de son caractère. Disons aussi qu'il a été utilisé par les desseins de la Providence, qui sait tirer parti de tout. Mais gardons-nous d'affirmer, ce que nul n'a jamais réussi à démontrer, que ce passé sanglant, si cruel à tant d'hommes, ait apporté à l'ensemble de l'humanité plus de bonheur, l'ait porté à un niveau moral plus élevé que ne l'eût fait un passé pacifique. Et d'ailleurs, une pareille question doit être résolue par une fin de non-recevoir, parce qu'elle implique contradiction. Car il est certain que la paix perpétuelle eût exigé, pour se maintenir, une humanité d'une moralité générale infiniment plus haute et partant des hommes plus profondément heureux que les sujets des nations qui ont écrit l'histoire en lettres de sang.

On a dit aussi (et j'avoue que je suis sensible à l'argument) : dans tous les siècles, jusqu'à ce jour, la guerre a été le seul remède aux grandes injustices internationales. C'est la guerre qui a fait revivre la Pologne, qui a reconstruit l'intégrité de la France, qui a libéré des Italiens du joug autrichien, qui a arraché jadis l'Orient

chrétien à la domination turque, qui a rendu à la famille belge des frères séparés depuis cent ans! Oui, cela est vrai. Cela prouve que rien n'est un mal sans mélange. Cela prouve que la guerre, surtout défensive ou de libération, n'est pas nécessairement injuste! Cela rappelle, comme un avertissement salutaire, que la victoire fait parfois triompher la justice.

Mais n'étaient-ce pas d'autres guerres qui les avaient causées, ces grandes injustices?

Ainsi, Messieurs, que la guerre ait été jusqu'ici le seul remède aux maux qu'elle avait causés, c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. Et cet éloge est la plus crasante des condamnations de guerre injuste et de la conquête!

Mais, Messieurs, aujourd'hui, vis-à-vis de la guerre qui menace, et qu'il faut juger non pas en philosophe, non pas en historien, non pas pour s'accommoder ou se consoler d'un fait accompli, mais comme un mal épouvantable qu'il faut prévenir, aujourd'hui que l'alternative de paix ou de guerre, dépend plus que jamais du sentiment des populations, gardons-nous, oh! gardons-nous d'affaiblir, avec l'horreur des maux de la guerre, son caractère criminel dans le chef de ceux qui, volontairement, la déchaînent; ou même de ceux qui l'attireraient sur leur pays par une lâche imprévoyance ou une insouciance coupable.

Mais, ce qui dépasse l'imagination et soulève le cœur, c'est qu'après la tragique expérience dont l'ébranlement dure encore, il y ait des gens qui réveillent chez leurs peuples toutes les passions guerrières, non par souci de sécurité, mais pour en faire un instrument de revanche; qui rêvent de porter chez leurs voisins la dévastation, l'incendie et la mort, sans pitié pour personne, sans pitié pour leurs propres enfants (il faut leur rendre ce témoignage), et se fortifient dans cette pensée que la pitié n'est qu'une chrétienne et honteuse faiblesse.

Ces gens-là, mais n'ont-ils pas autour d'eux des familles heureuses de vivre et d'aimer? Que se passe-t-il en eux, quand sous leurs yeux une mère embrasse ses enfants?

Quant à moi, Messieurs, je ne puis voir un de ces petits êtres si joyeux, si insoucians, si confiants, dont le bon Dieu a fait la plus charmante parure et la suprême douceur de la terre, sans me sentir le cœur pénétré de tristesse, mais soulevé d'indignation, à la pensée du sombre avenir dont le criminel orgueil de certains hommes menace ces têtes innocentes. Ah! Mesdames et Messieurs, unissons tous nos efforts, ne méprisons le secours de personne, pour écarter le péril de la guerre. Ne repoussons aucun moyen. Mais veillons cependant à ce que les moyens proposés ne soient pas illusoires ou dangereux. La paix est une maladie : et le premier principe de l'art de guérir c'est, vous le savez : *Primum non nocere!*

Mais on me dira peut-être : vous n'avez, quant à vous, fait appel encore qu'à des moyens de force : vous avez considéré l'habileté politique sous l'aspect d'une suppléance de la force militaire; vous avez eu soin de faire observer que le statut juridique du pays n'était efficace, à vos yeux, que dans la mesure où il était soutenu par la puissance des garants. Et cependant tout le problème de la paix est là : établir, consacrer, protéger le règne du droit sur la terre...

Nous sommes pleinement d'accord.

Mais, hélas! la force ne cède qu'à la force. Le droit, livré à lui-même, ne peut rien contre la force pour en réprimer les excès, pas plus que la force contre le droit pour l'anéantir.

Le droit reste sur son terrain et juge la force; la force reste sur le sien et se conforme ou s'insurge contre les règles du droit. Ils se meuvent l'un et l'autre sur des plans différents; ou, pour dire le droit est développé sur un plan supérieur à celui sur lequel se meut la force.

Et, pourtant, il est nécessaire (et les papes nous l'imposent comme un idéal à poursuivre) qu'un contact s'établisse entre les deux et que la force se meuve suivant les directions tracées en haut par le droit.

Comment établir le contact? Comment rapprocher les deux plans, pour les faire coïncider?

La difficulté réside en la radicale différence de nature entre la force et le droit. Le droit n'a rien de dynamique. Au sens divin du mot, c'est une lumière éclairant les sommets inaccessibles de l'éternelle justice. Guidé par ses rayons, l'homme trace des règles positives, plus ou moins parfaites, comme un dessinateur novice trace sur le papier des figures géométriques avec plus ou moins d'exactitude. Ces règles, tracées dans le champ politique ne sont pas plus

capables d'arrêter par elles-mêmes la force des nations, que le réseau géométrique sillonnant l'espace, n'est capable d'interrompre la trajectoire d'un boulet.

C'est pour cela qu'il faut conférer au droit le caractère dynamique qui lui fait défaut, qu'il faut rendre le droit fort. Mais comment s'y prendre? Va-t-on porter son seul effort sur des conventions, sur des rédactions?

Cette tâche ne doit pas être méprisée. Mais il ne suffit pas de travailler sur le papier, et dans l'illusion, comme lorsqu'on a déclaré la guerre hors la loi. Non, il faut étreindre le réel, conférer au droit la sanction de la force. Mais alors, il faut en disposer. D'une façon ou d'une autre! Pouvez-vous échapper à l'état de cette nécessité logique?

Oui, Messieurs, pour saisir la réalité à bras le corps, c'est la force qu'il faudrait dominer. C'est elle dont il faut se rendre maître. C'est elle qu'il faut rendre juste. Ce n'est pas le droit qu'il faut abaisser. C'est la force qu'il faut soulever, diriger vers les hauteurs du droit.

Que pouvons-nous sur le droit? Le droit est dans le domaine de Dieu. Nous ne pouvons faire que le mutiler plus ou moins à notre usage; que le plier en une large mesure à la nécessité et à la force régnante, si nous voulons qu'il soit un instrument de paix, et non d'anarchie. C'est la force régnante qu'il faut transformer. Ce n'est pas impossible, car la force est aussi dans le domaine de l'homme. S'il s'en empare, il peut la manier, la retourner, la faire monter du plan matériel au plan spirituel et moral.

Et, Messieurs, vous m'entendez bien : quand on dit que la solution du problème est dans une action sur la force, on ne veut pas dire seulement qu'il s'agit d'opposer la forteresse au canon. C'est la solution urgente, mais incomplète, du problème.

La force appartient à toutes les énergies. Il y a la force du canon; mais il y a aussi la force de l'intelligence, celle du sentiment, celle de la volonté humaine. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les rapports de ces forces ne sont pas anarchiques. Elles obéissent à leur hiérarchie naturelle. L'intelligence et la volonté de l'artilleur commandent et dirigent l'action du canon; mais l'action du canon ne peut rien sur la volonté, ni sur la pensée de l'homme. C'est à ces forces-là qu'il faut faire appel pour dominer les autres, pour faire régner la paix et le droit.

Oh! je sais ce que vous allez dire. La force des sentiments humains. Mais c'est le sentiment national, c'est son excès, ce sont les haines entre les peuples qui sont à la source de tous les dangers de guerre! Quant à l'énergie de la volonté, au courage, ne sont-ce pas là les forces mêmes qu'enflamment les fauteurs de guerres, autant que les défenseurs du droit? Et l'intelligence enfin, cette cause si puissante d'unité pour les hommes, devient, elle aussi, la cause des plus terribles conflits armés. Que de guerres n'ont pas enfantées le génie de Napoléon, le génie de Cavour, le génie de Bismarck! Et l'intelligence philosophique elle-même d'un Fichte, d'un Hegel ne vient-elle pas au secours de l'esprit belliqueux et du mépris du droit?

Cette objection, Messieurs, nous fait toucher du doigt la solution du problème. Mais elle nous en fait voir aussi la formidable difficulté pratique.

Oui, l'intelligence humaine, oui, le sentiment, oui, la volonté, oui, le courage peuvent être et sont souvent des forces ennemies de la paix. C'est que ces forces ne sont pas des forces souveraines et qu'elles demeurent anarchiques si elles ne sont pas soumises à leur tour à une force plus haute, à une autorité qui a prise sur elles et qui les ramène à l'unité.

L'unité! L'unité des forces, c'est-à-dire l'unité des intelligences et des cœurs, voilà le seul remède, voilà l'unique salut de la paix et du monde.

Mais, qui réalisera l'unité?

Quelle doctrine sera assez haute, assez lumineuse, assez universelle pour opérer l'unité des intelligences, assez « dynamique » pour opérer l'unité des volontés?

Quelle leçon de fraternité aura assez d'emprise sur les âmes pour réaliser l'unité des cœurs?

Sera-ce une doctrine juridique? Seront-ce les règles de droit qui résultent des conventions? Mais, Messieurs, ces conventions, ces traités, ces lois ne marquent point l'unité des esprits.

Savez-vous ce que c'est qu'une convention internationale? C'est le point de rencontre entre deux pensées contraires. Ce n'est point la fusion de ces pensées; c'est une transaction entre elles sur un point déterminé, qui ne satisfait l'idéal ni les secrets desirs

de personne. Et puis, les traités, les conventions les lois ne peuvent jamais tout prévoir. Toujours vient un moment, nait une occasion, où la loi perd son empire, ou bien parce qu'elle n'a pas pu tout prévoir; ou bien parce que sur la conscience de certains hommes ou de certains peuples, disposant d'une force suffisante pour la braver, elle est sans prestige moral, sans force obligatoire. Non, ce ne sont pas des lois et des traités qui feront l'unité des esprits.

Sera-ce la philosophie? Mais quelle philosophie, Messieurs? Sera-ce la philosophie qui enseigne à l'homme qu'il y a un droit naturel, que ses règles sont inscrites dans le cœur de l'homme, dans son sentiment inné de la justice, et que la puissance publique elle-même est tenue d'y conformer ses lois? Sera-ce, au contraire, la philosophie du droit, qui proclame que le droit naturel n'existe pas? Que le droit est une création de la puissance publique? Que la plus haute conception qu'on puisse avoir du droit est celle de son assimilation à l'Etat qui le personnifie, et qui le crée pour se réaliser puissant? Sera-ce cette philosophie qui proclame à la façon dont Rousseau déclarait inaliénable la souveraineté de l'individu, qui proclame que l'Etat peut tout, sauf se limiter lui-même dans son expansion de puissance, et qui déclare vaine à l'avance toute limitation contractuelle des droits de l'Etat dès qu'elle devient contraire à ses intérêts?

Et si même tout le monde réprouvait cette philosophie-là, si tous affirmaient avec nous qu'il y a un droit naturel, supérieur aux lois positives, établirez-vous l'accord entre ceux qui pensent que chaque conscience est juge des exigences du droit naturel, et que par conséquent toutes les consciences peuvent en juger différemment? Etablirez-vous l'accord entre elles? L'établirez-vous aussi entre celles-là et les autres qui, comme nous, croient que c'est Dieu qui est l'auteur du droit naturel, et que c'est son autorité, et l'autorité de ceux qui parlent en son nom, qui ont seules qualité pour imposer, en dernier ressort, les règles fondamentales du droit et de la justice, aux consciences?

Ah! Messieurs, je n'hésite pas à le dire, l'unité des esprits, c'est dans cette doctrine-là, c'est dans elle seule qu'elle pourrait se réaliser; l'unité des esprits sous l'autorité du Maître de la lumière et de ceux qui ont pour mission de la dispenser en son nom.

Mais, Messieurs, cette unité-là, même dans l'Europe chrétienne, elle est brisée. Elle est brisée depuis quatre cents ans!... Le moine Luther, en proclamant le principe du libre-examen, n'a pas seulement brisé l'unité chrétienne. Mais il a brisé la statue de l'antique Minerve, que les Albert le Grand, que les Thomas d'Aquin avaient relevée de leurs mains puissantes, et que, pour la faire resplendir, ils avaient placée dans l'Eglise, aux pieds de l'autel de Jésus-Christ, sous la lumière qui tombe du tabernacle. Hélas! Hélas! Luther a brisé la Sagesse du monde. L'autorité divine, l'unité de la pensée humaine... L'autorité divine : les sectes en ont déchiré le manteau. L'unité de la pensée humaine : les philosophes sont venus, et ils s'en sont partagé les débris.

Oh! je vous entends! Vous me dites: mais cette unité de la pensée humaine, dont vous déplorez la ruine (alors qu'à notre sens la liberté, la diversité des pensées, fait la gloire de l'humanité), cette unité de la pensée humaine, ou pour mieux dire européenne, a régné pendant de longs siècles, et sous l'autorité de l'Eglise. Et pendant ces longs siècles du moyen âge que les guerres ont sévi, sinon plus effroyables, au moins plus fréquentes encore que de nos jours.

Oui, Messieurs, oui. On n'a jamais prétendu que l'unité des esprits suffisait, seule, à faire régner la paix sur la terre; qu'elle pût à elle seule opérer pareil miracle. Mais je dis que l'unité des esprits est une condition du maintien permanent de la paix; et je dis que de nos jours, c'est la condition qui manque le plus profondément.

Pourquoi? Parce que de nos jours toutes les conditions matérielles de la paix sont mieux réalisées qu'au moyen âge : je veux dire un petit nombre d'Etats, bien limités, bien organisés, bien unifiés, dépendant économiquement les uns des autres, liés entre eux par toutes sortes de traités précis, — au lieu de l'enchevêtrement indescriptible, au moyen âge, des souverainetés, des suzerainetés par centaines, des territoires, des coutumes, où les possessions comme les droits de chacun, se heurtaient en mille points aux possessions et aux droits des autres. Sans compter qu'on nous accordera tout de même que, plus près de la barbarie, par le nombre de générations, nos pères du moyen âge étaient plus rudes et plus portés à la violence que les hommes d'aujourd'hui.

Ah! la diversité des pensées, dites-vous, fait la gloire de l'humanité. Messieurs, je ne crois pas être suspect de ne pas admirer suffisamment, de ne pas m'incliner avec assez de respect devant toutes les nobles et fécondes manifestations de la pensée humaine. Mais, c'est justement parce que nous avons une idée si haute de cette pensée, que nous souffrons quand elle se détruit elle-même, quand elle s'anéantit dans la contradiction, en ne laissant dans l'âme que le vide, le scepticisme et le désespoir d'atteindre jamais à la vérité! C'est parce que nous avons une haute idée de la pensée, que nous aspirons pour elle à ce qu'elle se surmonte elle-même, qu'elle atteigne à la plénitude, à la synthèse et à l'unité, en se soumettant à cette lumière « qui éclaire tout homme venant en ce monde », qui éclaire aussi toutes les pensées, qui les juge, qui les met à leur place et qui résout leurs dissonances en une suprême harmonie.

Ah! vous ne croyez pas à la divinité du Christ; vous ne croyez pas à la vérité de la doctrine catholique; vous ne croyez pas à son légitime pouvoir dominateur sur la pensée humaine : eh bien, soit! Mais ce que vous ne pouvez pas nier, sans vous mettre au ban de la conscience de l'humanité, c'est la sublimité morale de la doctrine chrétienne; ce que vous ne pouvez pas nier, c'est son génie d'harmonie, son génie de fraternité. Ce que vous ne pouvez pas nier, c'est son action incomparable sur des millions et des millions d'intelligences, sur des millions et des millions de cœurs. Et ce que je vous mets au défi de me montrer, c'est une morale purement humaine, qui soit à la fois assez haute, assez autorisée, assez prestigieuse, assez unanimement admise, assez puissante aussi sur les esprits et sur les cœurs, pour réaliser cette première condition de la paix, l'Unité des pensées sur cette grande question des devoirs des hommes et des peuples, les uns vis-à-vis des autres.

L'Eglise catholique, seule, est de taille à réaliser cette première condition de la paix. Mais elle n'y a pas réussi complètement jusqu'à ce jour, s'il y a peu d'espoir qu'elle y réussisse davantage dans un avenir prochain, qui pensez-vous en accuser? L'Eglise, qui ne cesse d'offrir et de proposer ses enseignements au monde, ou le monde qui les repousse?

Ah! les grands coupables, assurément, de la ruine profonde de l'unité des esprits sont, après les grands hérésiarques (qui sont à l'origine de ce qu'on appelle la libération de l'esprit humain), les grands coupables après eux, ce sont ces philosophes, ce sont ces écrivains qui ont combattu, comme des ennemis personnels, le Christ et son Eglise; ce sont ces grands esprits, ce sont ces hommes de génie parfois, qui n'ont pas craint de répandre peu à peu dans les masses le principe et l'exemple de l'autonomie souveraine de la pensée personnelle; et par là même qu'ils les arrachaient à l'autorité de l'Eglise, en faisant une proie pour toutes les doctrines subversives de l'ordre international et de la société.

Mais, Messieurs, ce n'est pas sur la poitrine des autres qu'il faut battre sa coulpe. N'avons-nous pas tous — nous catholiques et nos prédécesseurs — trop souvent dans le passé laissé ravir le flambeau de la primauté intellectuelle et philosophique dans le monde, qui avait été tenu dans leur temps, sans conteste possible, par un Augustin, par un Albert le Grand, par un Thomas d'Aquin (je ne parle pas en ce moment de théologie, Messieurs, je parle de primauté, de prestige dans l'ordre humain). Les Kant et les Hegel, pour ne citer que ceux-là, n'ont-ils pas ravi, longtemps, ce prestige et le flambeau de la primauté aux penseurs catholiques? Pense-t-on que leur philosophie, comme aussi les géniales divagations antichrétiennes d'un Nietzsche, ne crée pas chez un nombre considérable de nos contemporains, au sein surtout du puissant peuple dont dépend avant tout la paix ou la guerre, un état d'esprit, qui est un obstacle presque insurmontable à l'unité des conceptions, et par suite à la paix des cœurs? Mais leur prestige, leur influence, s'exercent même sur de trop nombreux catholiques.

Et cependant! Les penseurs catholiques, qui disposent d'une lumière supérieure dans l'ordre surnaturel, qui éclaire et fortifie la raison elle-même, ne devraient-ils pas être toujours — comme ils le sont souvent je le reconnais — les premiers dans l'ordre, de l'intelligence naturelle? C'est à quoi, ils ont le droit, ils ont le devoir de prétendre.

Quant à nous, catholiques de Belgique, malgré toutes les difficultés, nous n'abdiquerons pas l'espérance de la paix.

Nous ne renoncerons pas à faire tout ce qui est en nous,

pour la maintenir. Nous bannirons... l'amertume et le ressentiment; nous ne découragerons aucune tentative de rapprochement politique ou d'entente juridique. Mais nous supplions cependant les hommes, qui ont l'honneur de traiter en notre nom, de garder la vision réaliste des choses; nous les supplions de se rappeler, que s'il faut tendre la main à l'adversaire, il importe de veiller à ce que le geste ne soit pas interprété comme un signe de faiblesse, et ne se tourne ainsi contre la cause de la paix, qu'on a l'intention de servir.

Nous supplions surtout les intellectuels catholiques de tous les pays de jouer le rôle pacificateur que leur impose leur croyance. Non pas seulement par des congrès internationaux, par des rapprochements entre catholiques en tous pays, mais aussi en faisant luire dans leur pays, comme aux yeux du monde entier, la supériorité intellectuelle et morale de la philosophie catholique. Car, il n'en faut pas douter, Messieurs, c'est par le prestige de la pensée catholique que sera — si elle doit l'être un jour — rétablie dans le monde l'unité de pensée sur le juste et l'injuste, pour les peuples comme pour les individus.

Hélas! nous le savons bien, le monument de la cité chrétienne ne sera jamais en ce monde élevé jusqu'au faite. Et il restera toujours instable parce qu'il ne peut se bâtir que sur le sol mouvant de cette terre, sous laquelle bouillonnent toujours les laves maudites des passions humaines. Aussi ce monument, toujours en voie de reconstruction, auquel nous avons tous et chacun le devoir d'apporter notre modeste pierre, nous ne nous enhardirons jamais jusqu'à lui supprimer complètement ses étais et ses échafaudages, je veux dire la prudence et la sagacité politiques.

En cela, Messieurs, nous suivrons l'exemple et la leçon du grand penseur et du grand saint en l'honneur duquel nous sommes réunis aujourd'hui, et qui à ses qualités de saint et de penseur joignait les lumières du diplomate et de l'homme d'Etat.

Saint Albert le Grand nous laisse encore une autre leçon : il nous apprend que si c'est Dieu qui fait les conquérants, c'est Dieu aussi qui fait surtout les pacificateurs. N'est-ce pas Lui, mes Révérends Pères, qui mène à ses fins les uns et les autres, abandonnant quand il lui plaît la conquête au génie de l'homme, mais se réservant, je crois, de coopérer plus étroitement à l'œuvre plus haute de la pacification, qu'il ne confie qu'à ses serviteurs.

Et à ce sujet, une pensée (qui est, je crois, de M. Maritain, ou de M. Valléry-Radot) m'a naguère profondément frappé. Cette pensée, c'est que l'homme le plus puissant sur les destinées du monde, ce n'est pas l'homme d'Etat, ce n'est pas le grand capitaine; c'est le contemplatif qui prie dans sa cellule. Les premiers ne sont que les instruments de la Providence. C'est Dieu, qui, à ses fins, et non pas aux leurs, les illumine ou les aveugle tour à tour. Leurs triomphes les plus décisifs ne leur sont jamais accordés pour satisfaire à leurs propres desseins; et leur action n'a d'autre raison d'être que de marcher vers des destins qu'ils ne connaissent pas. Ni l'un ni l'autre n'ont audience au conseil suprême, où se décide le cours des événements. Mais la voix, mais le soupir, mais le regard suppliant d'un homme à genoux montent de la terre au ciel pour exercer l'action qui leur est éternellement réservée, de venir fléchir en faveur des hommes les desseins mêmes de la Providence.

Ainsi, mes Révérends Pères, c'est en vous, c'est en vos frères en religion, c'est en la puissance de vos mains jointes, que les amis de la paix, déposent leur meilleur et leur suprême espoir. Car si nous devons renoncer à celui-là, Messieurs, de quelque côté que nous nous tournions apparaîtrait l'insuffisance des efforts. Et il semble que pour oser résoudre le redoutable problème, il n'y ait que l'utopiste généreux d'une part et que le « défaitiste » de la paix de l'autre. Trop de méfiance, et trop d'espérance. Et il nous semble toujours que nous avons trop dit quand nous encourageons l'un et l'autre de ces sentiments. Quelle erreur, Messieurs! C'est l'un et l'autre sentiments qu'il faut maintenir. Ce sont deux devoirs qu'il faut proclamer. C'est le souci de la sécurité, c'est le désarmement des esprits qu'il faut pratiquer ensemble, et de toutes ses forces. Mais sans que l'un puisse nuire à l'autre. Si vous me permettez de le dire, je crois qu'il faut se garantir, comme si l'on n'attendait rien du changement des esprits; et qu'il faut travailler à la conversion ou pour mieux dire à l'unité des esprits, comme si elle était pour nous la seule et unique planche de salut.

Je ne sais ce que l'avenir réserve à l'humanité. Mais ce que je sais, c'est qu'il n'y a de salut pour l'Europe que dans la reconstitution de l'unité. Non pas seulement l'unité juridique, toujours

illusoire en quelque mesure, des conventions; non pas l'unité politique, pour longtemps encore irréalisable, qui supprimerait les frontières... L'unité, la vraie, ne se fera pas par juxtaposition. L'unité se fait par en haut. C'est d'en haut, c'est par la lumière, c'est par l'unité ces esprits, c'est par le culte ou le respect d'une même doctrine, sur les droits et les devoirs des peuples, que sera réalisée, si elle doit l'être un jour, cette unité morale de l'Europe, qui ferait luire, enfin, l'aurore de temps meilleurs et le présage de la paix dans le monde!

Mais ce dont je suis plus sûr encore, c'est qu'il n'y a de paix permanente à espérer que par l'intervention, par le secours du Chef de l'humanité, le pacificateur par excellence. C'est qu'en effet, Messieurs, aussi loin que nous portions nos regards dans le passé, nous voyons comme par une loi naturelle l'homme périr par la main de son semblable. Et la Bible nous montre Cain, les mains souillées du sang d'Abel. Quand nous prêtons l'oreille aux échos les plus lointains du monde antique, nous entendons rouler, sinistres dans la nuit des temps, les chars de guerre des Assyriens et des Pharaons. Et durant de longs siècles, c'est la guerre partout, sans répit, implacable. L'histoire de l'antiquité? Celle d'un vaste et mutuel égorgement!

Alors, au milieu des temps, quand régnait ce qu'on appelait la paix romaine, qui avait été cimentée par le sang de toutes les nations du monde, un homme a paru sur la terre. Il n'apportait au monde que Lui-même, avec une doctrine de douceur et d'amour. Il prêchait la fraternité des hommes. Il défendait de distinguer encore un peuple élu, pour l'opposer aux autres. Il proclamait les pacifiques bienheureux. Il ne proposait à vaincre que l'ennemi intérieur, qui réside en chacun de nous, au fond de nous-mêmes. Jamais homme n'eut une telle emprise sur les cœurs. Et cet homme a passé sa vie en faisant le bien, guérissant les malades, pardonnant les offenses, et, ô merveille, au sein de l'humanité meurtrière ressuscitant les morts! Il a été juste parmi les justes, bon parmi les bons, saint parmi les saints...

Mais vous connaissez son histoire. Parce que les prêtres de son peuple ont dressé leur pouvoir contre sa doctrine, une sédition s'est élevée contre lui. Et la justice s'est faite la complice de la sédition. Et il a été abreuvé d'outrages et de mépris, comme jamais homme n'en fut abreuvé. Et après des tortures effroyables, il a été mis à mort et crucifié comme le plus vil malfaiteur.

Ainsi la mort sanglante par la main des hommes n'a pas épargné le Saint des saints. Mais de ce jour l'humanité s'est réveillée, ou, pour mieux dire, elle a commencé de se comprendre décide. Et de ce jour l'humanité a été marquée au front d'une tache de sang, plus brûlante mille fois que celle du front de Cain.

O prodige! cette tache, que rien ne saurait effacer, marque celui qui révéra la loi d'un signe de salut, d'un incomparable titre de noblesse. Et le sang de la plus pure, de la plus sainte victime qu'ait jamais faite la rage meurtrière des hommes, ce sang qui devait, semblait-il, apporter à la terre la plus épouvantable des malédictions, qui devait condamner les hommes à tuer sans relâche, si les desseins de Dieu étaient à la mesure de la raison des hommes, ce sang est devenu pour eux le seul recours et la seule espérance.

Serait-il vrai, comme l'a écrit le comte de Maistre, que « la terre crie et demande du sang »? Non, Messieurs, la terre ne demande plus de sang! Elle s'est largement abreuvée du sang du Calvaire, dont une seule goutte pouvait éteindre la soif la plus ardente, même celle de la Justice infinie. Ce qui crie, ce qui demande du sang, c'est l'orgueil, c'est l'envie, c'est la convoitise des hommes!

Mais que les victimes des guerres soient en grand nombre, comme on l'a vu récemment encore, les plus nobles, les plus purs, les meilleurs des enfants des hommes, le cœur s'en afflige, et la raison s'étonne respectueusement de cette voie de la Providence, qui laisse pâtir l'innocent du crime du coupable.

Ah! oui, le Christ et ceux qui sont à son image (et ne le sont-ils pas ceux qui sont morts, dans la droiture de leur conscience, pour une juste cause?) — ceux-là sont accoutumés d'être meurtris dans le monde. Mais sur un plan supérieur, où nous devons porter nos regards, il n'a pas été dit en vain : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice », et « Malheur à ceux par qui le scandale arrive »!

Quant à nous, Mesdames et Messieurs, qui, pour nos enfants, pour notre chère Belgique, pour le bien de l'humanité aussi, sommes dévorés de la soif de la paix, nous mériterons de l'étancher, dans la mesure, ou, après avoir employé tous les moyens que la raison nous enseigne, nous aurons cultivé en nous et répandu

parmi les autres les enseignements de Celui qui a pacifié le Ciel et la terre; et parmi ceux-là, celui qui nous commande d'extirper la haine de nos cœurs et, chose plus difficile, d'en arracher les racines du cœur des autres, sans oublier jamais notre devoir de piété, de reconnaissance et de fidélité à ceux qui ont été... crucifiés pour nous!

HENRI GOFFINET.

Un monument à Fogazzaro

Le dimanche 6 novembre, à Vicence, en Vénétie, où il naquit en 1842 et mourut en 1911, un monument digne de lui a été inauguré, très solennellement, en l'honneur d'Antonio Fogazzaro, l'un des grands écrivains de l'Italie moderne, un poète, un romancier, qui, sans doute, pour l'éclat et pour la musique du style, n'est pas l'égal de d'Annunzio, mais qui le dépasse de beaucoup par l'élevation des pensées et la noblesse des sentiments. Sur son œuvre et sur sa personne, autour desquelles s'élevèrent tant de controverses, l'apaisement s'est fait : c'est d'un accord presque universel qu'on place aujourd'hui son nom, dans l'histoire littéraire d'Italie, auprès de ceux de Manzoni et de Silvio Pellico.

Aux hommages que lui ont rendus les représentants les plus qualifiés de sa ville natale, du gouvernement italien et de l'Académie royale, il est juste que viennent s'associer tous ceux qui ont apprécié ses œuvres les plus belles dans l'original ou en d'excellentes traductions. C'est un devoir surtout pour les catholiques dont il ne cessa jamais de partager et de défendre la foi, même quand ses services furent mal acceptés. Aussi ne m'étonnai-je pas de voir la *Revue catholique des idées et des faits* me demander quelques pages sur lui, à l'occasion des circonstances qui font revivre sa célébrité. Pour ne pas me rendre à cet appel, j'ai trop goûté certains de ses livres et je conserve un trop cher souvenir de son amitié.

* * *

De 1914 à 1918, et même depuis lors, il s'est accumulé sous nos yeux de si graves événements que, pour beaucoup de contemporains, surtout parmi les plus jeunes, l'horizon est comble tout obstrué et qu'ils ont grand-peine à rien discerner par delà cette masse formidable. De Fogazzaro peut-être ils savent qu'il écrivit *Petit Monde d'autrefois*, roman où il est question de l'indépendance italienne, et *Il Santo (le Saint)* qui fut beaucoup discuté. A ceux-là nous devons dire quelle fut la suite de ses œuvres, d'ailleurs peu nombreuses, et comment elles font corps avec sa vie même, chacune d'elles n'étant que l'expression, idéale et à peine stylisée, des sentiments, des passions, des croyances, des souhaits, des espoirs, des rêves qui, sans briser les cadres d'une vie magnifiquement droite, ne cessèrent jamais de bouillonner en son âme ardente.

Il est pour maîtres tout d'abord son oncle Don Giuseppe, qu'il a décrit et fait revivre dans ce beau type de prêtre, le *Giuseppe Florès* du *Petit Monde d'aujourd'hui*; ensuite, l'abbé-poète Zanella, qui ne manquait pas de talent et qui admira assez son illustre élève pour le définir « une âme moderne dans une statue grecque ». Son père, l'un des zélés patriotes qui se dévouaient à secouer le joug de l'Autriche, exerça également sur lui une heureuse influence,

sans réussir, toutefois, à faire de lui un grand avocat ou un grand politique ni à le détourner de sa passion pour la littérature et pour la musique. A vrai dire, il ne s'y obstina point, agréant de tout son cœur la jeune comtesse, grande pianiste, qu'Antonio épousa à vingt-quatre ans, et applaudissant plus que personne à l'éclatant succès qu'obtint sa première œuvre : *Miranda*.

Miranda (1874) et la *Malombra* (1881) se lisent avec intérêt, surtout dans l'original. Mais, pour notre goût actuel, ces deux romans (le premier en vers et le second en prose) se ressentent encore un peu trop du romantisme échevelé que leur auteur a décrit lui-même avec un sourire dans son *Mystère du Poète* (1888) : « A seize ans, la tête pleine de Leopardi et de Victor Hugo, de panthéisme et de pessimisme, avec un grand mépris de l'humanité, un désir intime et désespéré d'être loué des hommes et aimé des femmes, j'avais eu l'idée de me faire enterrer sur le sommet d'un rocher. » Ne nous récrions pas. C'est souvent avec des *René* qu'on fait des Chateaubriand.

L'imagination et surtout le sentiment tiendront toujours une grande place dans la vie comme dans l'œuvre de Fogazzaro, et il n'en sera, certes, ni moins aimé ni moins admiré. Mais ce serait se faire de l'auteur et de l'homme une idée on ne peut plus fautive, de croire qu'il lâcha tranquillement les rênes à ces charmantes et dangereuses facultés. Tant s'en faut, qu'au contraire son art, idéaliste par l'inspiration, tiendrait plutôt du réalisme par la minutie des détails et l'exactitude de l'observation, — en même temps que sa ferme conscience d'honnête homme et de chrétien fait toujours triompher le devoir dans sa lutte contre la passion, la volonté dans sa lutte contre les sens : « Les unions véritables se font, disait-il, par le cœur, non par le corps, comme les palmiers se joignent par leur sommet, non par leur racine : *sic nubent palmae, non radice, sed vertice.* » C'est même là le vrai sujet de son œuvre la plus classique, de ce *Daniel Cortis* (paru en janvier 1885) qui marqua l'épanouissement parfait de son talent et qui rendit, d'un seul coup, son nom célèbre dans le monde entier.

L'héroïne, Hélène, qui s'est laissée marier par sa mère à un vieux sénateur débauché, aime son cousin Daniel Cortis, jeune député catholique démocrate, et elle est aimée de lui. Ils ont grand-peine tous deux à lutter contre leur sentiment, surtout lorsque le mari, honteusement chassé du Sénat pour dettes et pour escroqueries, se voit obligé de quitter l'Italie et même l'Europe. Au prix d'un sacrifice cruel et d'efforts vraiment cornéliens, les héros se séparent, Hélène suivant en exil son indigne époux et Daniel restant seul pour servir ses idées généreuses.

De ce roman, où il n'hésite pas à voir le chef-d'œuvre de Fogazzaro, Emile Faguet a justement dit : « Dans *Daniel Cortis*, avec beaucoup de soin, un peu trop peut-être, Fogazzaro a accumulé toutes les excuses de la passion, toutes les raisons que la passion peut légitimement se donner pour s'obéir à elle-même, et il a conclu pour le devoir et présenté des héros qui concluent pour le devoir et qui l'embrassent avec un emportement de martyrs. Et en même temps il a doué d'une telle vie ses personnages qu'on ne peut l'accuser d'avoir habillé des idées en êtres humains, et que nous avons la sensation que ces martyrs de la passion et ces héros du devoir ont existé, existent encore, et quelques souffrances qu'ils aient endurées, trouvent naturel d'être ce qu'ils sont. L'effet est très grand, l'autorité prise sur nous par les personnages très forte, la pénétration de la leçon morale extraordinaire, la suggestion très puissante et très prolongée. »

Daniel Cortis, malgré d'aussi rares mérites, n'est pas l'œuvre la plus puissante ni la plus originale de Fogazzaro. Celle qui lui vaut une place à part dans la littérature de son temps et celle dont se souviendra la postérité, c'est *Petit Monde d'autrefois* (*Piccolo Mondo Antico*).

Le choix de l'époque et du lieu de l'action était bien de nature à provoquer le déploiement de ses dons les meilleurs. Elle se passe dans les derniers temps de la domination autrichienne, alors que toutes les forces spirituelles de la Lombardie et de la Vénétie cherchent à secouer le joug étranger pour s'unir au Piémont et libérer l'Italie entière. Or, Fogazzaro tout enfant a été élevé dans l'espoir du *risorgimento*, cette résurrection de la grande patrie. Il est né en Vénétie; son père, qui est l'un des chefs du mouvement, l'a emmené faire son droit à Turin; et c'est sur la frontière où le Milanais touche à la Suisse libre qu'est la résidence d'été de sa famille, à Oria, dans la Valsolda. Le « petit monde d'autrefois » ce sera, comme date, le temps où l'on conspirait contre les Autrichiens; ce sera, comme cadre, l'étroite et rapide vallée qui descend des Alpes à la dernière cuvette du lac de Lugano; ce sera le petit village et la villa extraordinaires où l'on n'aborde qu'en bateau, où ne se trouve pas l'espace même d'une petite rue entre la paroi du mont et la profondeur des eaux. On devine ce qu'un poète et un patriote a pu tirer de pareilles données. Mais ce qui fait le charme prenant de son œuvre, c'est que les événements publics s'y reflètent toujours en des faits intimes et que ces faits intimes, pour la plupart, sont authentiques; c'est, d'autre part, que le théâtre où ils ont eu lieu est décrit si exactement qu'on en peut aujourd'hui encore vérifier les plus menus détails. Quel souvenir d'avoir vécu là de longs jours d'été en compagnie de l'admirable artiste, de m'être promené avec lui dans chacun des hameaux, dans chacun des sentiers; de l'avoir entendu m'indiquer la demeure des divers personnages, les arbres qu'ils ont plantés, et le cimetière où ils reposent! En aucun livre on ne trouverait plus belle rencontre de la poésie et de la vérité. Et quelle mélancolie ne fut-ce pas, seize ans après sa mort, de séjourner à nouveau dans la chère maison suspendue au-dessus du lac, de parler de lui avec ses amis, ses deux filles, ses petits-enfants, d'offrir pour lui l'auguste sacrifice en la petite église presque attenante où ensemble nous avions prié!

Le succès du *Petit Monde d'autrefois* dépassa toutes les prévisions. Accueilli en Italie comme un événement national, presque aussitôt traduit en sept langues étrangères, il attira sur son auteur tous les honneurs imaginables. Les Académies l'appelaient à elles; l'élite parisienne l'invitait et acclamait une conférence de lui sur « le grand poète de l'avenir »; le roi d'Italie le nommait sénateur du Royaume(I). Les années qui suivirent marquent l'apogée de son influence et de son prestige auprès de ses compatriotes, surtout auprès des catholiques, d'autant plus heureux du triomphe d'un des leurs, qu'en raison de la question romaine ils étaient alors moins favorisés de l'opinion publique et des pouvoirs officiels.

* * *

Ce fut durant cette période que je rencontrai Fogazzaro pour la première fois et que je pus apprécier son action profonde sur l'élite des jeunes Italiens. Je le vois encore, à Milan, dans la petite chambre de Tommaso Gallarati, héritier de deux grands noms de l'histoire lombarde, les Melzi et les Scotti, lequel, soit dit en passant, avait reçu l'instruction et la formation religieuses, comme ses frères et sœurs, d'un prêtre choisi avec soin par sa mère, la pieuse princesse Molfetta, et qui portait un nom à ne pas oublier : Don Achille Ratti (2). Tommasino, comme l'appelaient ses amis,

(1) Un petit nombre de sénateurs, *senatori del Regno*, sont en effet choisis par le Roi. Le décret nommant Fogazzaro souleva quelque opposition de la part des ministres anticléricaux. Ce fut le grand ministre juif Luzzati qui en triompha.

(2) Mgr Pontenelle raconte, dans son *Pie XI* de la Petite Bibliothèque catholique illustrée, que Tommaso ayant voulu, trop jeune, suivre Don Ratti dans une excursion au sommet du Mont-Paradis, fut pris d'une défaillance qui l'empêcha de continuer, et qu'alors son maître, en l'absence d'autre secours, le prit sur ses épaules pour franchir les passes difficiles.

était le disciple préféré de Fogazzaro et il a écrit sa vie. Avec lui s'empresaient autour du grand écrivain d'autres jeunes catholiques destinés, pour la plupart, à un brillant avenir dans la politique la diplomatie, la littérature ; Paolo Arcari, Uberto Peslalozza, Beppino Gallavresi, Enrico Visconti-Venosta. Avides comme le maître de servir leur foi, ils pensaient déjà à créer un organe de progrès religieux, patriotique, social, esthétique... tous les beaux rêves à la fois. Leur revue parut. Elle s'appelait d'un nom plein de promesses, *Rinnovamento*. Comme on pouvait s'y attendre, elle fut jugée téméraire et ne vécut que peu d'années. Mais ce n'étaient pas les jeunes seulement qui croyaient en Fogazzaro. A la grande réception que donna en son honneur la duchesse M. Izi d'Eril, je le vis entouré, fêté, par tout ce que Milan comptait de plus éminent dans le clergé, le monde, les lettres et les arts, dans l'aristocratie de la naissance et de la pensée.

Fogazzaro pouvait, à ce moment-là, jouer dans son pays le rôle qu'il aurait voulu. Il choisit celui qui convenait à ses goûts de silence et de vie familiale : servir par ses écrits la cause qui lui tenait à cœur par-dessus toutes les autres : la cause de la religion. Montrer, dans une suite d'événements fictifs mais vraisemblables et fortement liés, comment pouvait se résoudre le douloureux conflit qui séparait l'Eglise et le Siècle, la Science et la Foi, l'Italie et la Papauté, telle fut sa grande, sa seule ambition. S'il ne sut pas la réaliser dans toute son ampleur, il n'y échoua pas, non plus, complètement. Dans les conciliations qui se sont produites depuis qu'il est mort, sait-on la part qui revient à ses efforts et à ses souffrances, à ses écrits même désapprouvés ?

Son plan, avec lenteur mûri et exécuté, se prépare dans *Petit Monde d'autrefois*, se développe dans *Petit Monde d'aujourd'hui*, s'épanouit et s'achève dans *le Saint*. L'Italie et l'Eglise des temps de l'oppresser ; celles du temps de l'auteur, qui possèdent la liberté mais n'en profitent guère ; celles de l'avenir, qui répandront, d'un commun accord, la lumière et le bonheur dans l'humanité : voilà le vrai sujet de la trilogie fogazzarienne, le leitmotiv qui, à travers toutes les complications et tous les orages, commandera les paroles et les actes de ses héros divers ou plutôt de son héros central : *Il Santo*, Piero Maironi, né de Luisa et de Franco dans la Valsolda ; trempant son âme, à Vicence, dans la lutte contre un autre trop humain ; portant, à Rome, jusqu'aux pieds du Pape d'audacieux conseils et les revendications qu'il juge nécessaires.

On sait l'émotion que souleva *le Saint* chez tous ceux, croyants ou incroyants, qu'intéressait le problème religieux : l'enthousiasme des uns et leurs espérances, l'inquiétude des autres et leurs protestations. Jamais un roman d'idées ne fut discuté avec plus de passion... Le 5 avril 1906, cinq mois après sa publication, il était condamné par décret de l'*Index*.

Emile Faguet a écrit, au début de l'article qu'il consacra à Fogazzaro le lendemain de sa mort, dans la *Revue des Deux Mondes* : « Les catholiques qui n'ont pas eu un livre condamné à Rome ne sont pas absolument sûrs d'être catholiques, puisqu'ils ne le sont pas de la manière dont ils recevraient cette condamnation... Il était catholique, inébranlable, catholique, et c'en est la marque, jusqu'à l'humilité, jusqu'à la soumission. » Fogazzaro se soumit en effet, sans excès de parole ni ostentation, mais de bonne foi, et courageusement. Lui qui a pu écrire : « Tout ce qui est sorti de ma plume est coloré du sang de mon cœur », il retira le livre qui traduisait le mieux son cher idéal, celle de ses œuvres où il avait mis le plus de son cœur, le plus de son sang.

Impatiemment attendu de toutes parts, son geste suscita d'ardents commentaires, applaudi des uns plus ou moins discrètement, blâmé des autres avec tant de passion qu'ils allaient jusqu'à réclamer sa démission de membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Il laissa passer l'orage. Ce ne fut qu'un an plus tard, et encore de façon indirecte, qu'il expliqua son attitude en expo-

sant, à l'Ecole des Hautes Études sociales à Paris, les *Idées religieuses de Giovanni Selva* (le personnage d'*Il Santo* qu'on peut considérer comme l'interprète de ses propres sentiments).

Cette conférence, donnée rue de la Sorbonne le 18 janvier 1907 et répétée à Genève le 31 du même mois, eut le plus grand retentissement. Plus d'un admirateur l'avait espérée comme l'occasion favorable d'une protestation « moderniste, » contre le blâme de Rome. Et ce ne fut pas sans effort que nous échappâmes à ce danger. Je suis un peu confus de dire « nous » ; mais le président des Hautes Études sociales, Alfred Croiset, le grand helléniste doyen de la Faculté des lettres, m'avait demandé de l'accompagner à Lugano pour inviter le conférencier et celui-ci s'en était reposé sur moi de l'organisation, assez délicate, de son séjour à Paris. On devine qu'il s'agissait, en chargeant les plateaux de la balance, de les faire pencher à droite un peu plus qu'à gauche. Nous eûmes la chance d'y réussir. *Les Hautes Études sociales*, où se donnait la conférence, comptaient plus de maîtres avancés, plus de dreyfusards (c'était le grand péché d'alors), que de gens bien pensants. Nous nous arrangeâmes pour qu'elle fût précédée, la veille même, d'une réception chez Paul Thureau-Dangin, catholique indiscuté, secrétaire perpétuel de l'Académie française. D'autres réceptions eurent lieu, les soirs suivants, chez Imbart de la Tour, lui aussi membre de l'Institut et catholique des plus influents, puis chez Anatole Leroy-Beaulieu, directeur de l'Ecole des Sciences politiques, respecté de tous les milieux pour ses magnifiques ouvrages et pour la générosité de son caractère. Dans les trois salons se rencontra toute l'élite des académies et des corps savants, de la grande presse et du clergé, y compris des évêques. Présenté au public en de telles compagnies, l'auteur du *Saint* ne pouvait pas facilement être travesti en révolutionnaire ou en hérésiarque. Il le pouvait d'autant moins que dans sa conférence il avait, parlant de ses amis et de lui-même, nettement déclaré :

« Jamais ils ne consentiront à se séparer de l'Eglise, qui est, en quelque sorte, la patrie de leurs aspirations religieuses, comme ils ne consentiraient jamais à se séparer des patries terrestres dont ils sont les enfants dévoués. »

Pour qu'on ne voie point là, de sa part, une sorte de précaution oratoire et un langage de circonstance, il faut relire cette exhortation que, dans le livre même du *Saint*, il a mises sur les lèvres de Benedetto, son héros principal :

« Quelle est donc votre foi, si vous parlez de sortir de l'Eglise parce que vous êtes choqués par certaines doctrines surannées de ses chefs, par certains décrets des congrégations romaines par certaines visées du gouvernement d'un pontife ? Quels fils êtes-vous donc, si vous parlez de renier votre mère parce qu'elle ne s'habille pas à votre guise ? Un vêtement change-t-il le sein maternel ?... L'Eglise est le trésor inépuisable de la vérité divine... L'Eglise se meurt pas, l'Eglise ne vieillit pas, l'Eglise a dans son cœur le Christ vivant, mieux qu'elle ne l'a sur les lèvres ; l'Eglise est un laboratoire de vérité sans cesse en action, et Dieu ordonne que vous restiez dans l'Eglise, que vous opérerez dans l'Eglise, que dans l'Eglise vous soyez des sources d'eau vive ».

* * *

C'est que Fogazzaro, comme peuvent l'attester tous ceux qui le connurent, était un très grand chrétien. Il n'est pas une de ses œuvres, même en apparence profanes, où ne domine la préoccupation de l'idéal moral et religieux, où l'amour humain, qui y tient tant de place, trop de place peut-être, ne se rattache, en ce qu'il a de plus élevé, à l'amour de Dieu. Et ce qui est vrai de l'auteur l'est plus encore de l'homme. Sa foi illumine et soutient sa vie au-

tant et plus que ses écrits. C'est elle qui affermit son beau et souriant courage jusqu'au milieu des plus dures épreuves; c'est grâce à elle qu'il supporte sans fléchir d'être blâmé par l'Eglise sa mère et de voir mourir en pleine jeunesse l'unique fils, Mariano, dans lequel il avait mis toutes ses espérances...

La foi, la piété de Fogazzaro, oserai-je en témoigner par quelques souvenirs intimes?

C'était un dimanche matin sur le lac de Lugano. La veille, en parcourant les sentiers escarpés de la Valsolda, nous avions recherché, parmi les preuves de l'existence de Dieu, quelles sont les plus capables de convaincre nos contemporains, et je lui disais qu'en ayant discuté, en plusieurs colloques, avec Laberthonnière et d'autres amis, nous avions conclu que l'argument le meilleur et le plus efficace est la révélation que Dieu nous fait de lui-même en s'imposant à la conscience comme suprême Réalité morale. Fogazzaro admettait sans peine la valeur de cette preuve; mais il ajoutait que, pour lui, Dieu n'est pas moins facile à saisir dans la nature que dans notre âme. Puis, s'animant dans son exposé, passant de notre langue, qu'il maniait si bien, à l'italienne, pour être encore plus à l'aise, s'élevant peu à peu, sans le savoir, à une éloquence, à une poésie toutes platoniciennes, il me décrivait, une par une, les étonnantes splendeurs du paysage qui nous entourait, les lignes et les couleurs de ces montagnes, de ces eaux, de ces forêts, de cet azur; et il me demandait, à la fin, si un tel tableau ne portait pas en lui la marque, la signature de l'artiste suprême. Je ne sus lui répondre que par cette citation de Ruskin, dont il se montra enthousiaste: « Les lois, la vie et la joie de la beauté, dans le monde matériel de Dieu, sont des parts aussi éternelles et aussi sacrées de son œuvre que, dans le monde des âmes, la vertu, et, dans le monde des anges, l'adoration. »

Mais c'est d'un autre souvenir que je voulais parler. Je nous revois encore, sa famille, lui et moi, traversant, ce jour-là, le lac de très bonne heure parce que j'avais offert au prêtre d'Orta d'aller dire à sa place la messe dans la petite chapelle de Sainte-Marguerite qui se reflète dans l'eau, sur le rivage opposé, tout au pied de montagnes complètement abruptes.

Le ciel était plutôt sombre, malgré, çà et là, quelques percées d'une lumière blafarde. Des nuages cuivrés s'étendaient d'un sommet à l'autre, par-dessus nos têtes, comme un pont menaçant, entre le mont Boglia et le mont Caprino. Les vagues secouaient notre humble barque. Je ne sais qui d'entre nous évoqua le souvenir du lac de Gènesareth, et cette idée nous pénétra tous d'une émotion religieuse: « Jésus va réellement être là tout à l'heure », disions-nous en regardant la chapelle où se ferait bientôt la Consécration. Et les petits groupes de fidèles, qui descendaient les sentiers à pic ou qui ramaient sur d'autres nacelles vers Sainte-Marguerite, nous rappelaient les pêcheurs de la Galilée venant à la rencontre du Maître. Nous débarquâmes tout silencieux, et bientôt après, par le ministère de son prêtre, le Sauveur descendait en effet sur les bords du lac. La chapelle était pauvre et l'autel bien peu orné; mais je ne me rappelle point d'office plus émouvant. L'enfant de chœur répondant trop mal, Fogazzaro, spontanément, le remplaça et me servit la messe.

Durant l'été de 1909, un an et demi avant sa mort, je me trouvais chez lui, à la Montanina, villa qu'il avait fait bâtir au nord de Vicence, dans cette vallée du Posina où se passent les principales scènes de *Daniel Cortis* et de *Leila* — villa détruite par l'invasion au temps de la Grande Guerre et, depuis, reconstruite, pour servir d'asile à des orphelins. Exceptionnellement, car il ne faisait guère de politique, ses devoirs de sénateur l'appelèrent à Rome pour un vote relatif à l'instruction publique; et les exhortations de sa dévouée femme ne purent l'empêcher de s'y rendre malgré les fatigues en apparence peu justifiées d'un voyage de quarante-huit heures (il ne devait qu'aller et venir) en plein milieu de juillet.

Pour compenser un peu la privation de cette absence et parce qu'on avait eu beaucoup de visites ce jour-là, il m'emmena avec lui dans sa chambre au moment de préparer sa petite valise à main. Le bagage, certes, n'offrit rien de compliqué; mais je n'en remarquai que mieux les deux volumes qui s'y glissèrent. La reliure en était plus que fatiguée; les feuillets en portaient la marque d'un très long usage: « Je ne m'en sépare jamais, dit-il, et tous les jours j'en lis un peu ». Je voulus les regarder; c'était une petite édition complète de la Bible et une *Imitation de Jésus-Christ*.

* * *

Dès qu'on donne libre cours à la mémoire et au cœur, s'arrêter est difficile. Il le faut cependant. Laissons de côté tout le reste, et ne parlons plus que de l'heure où les hommes paraissent vraiment ce qu'ils sont. Quelle fut la mort de Fogazzaro et comment s'y prépara-t-il?

Une note de lui, qui remonte justement à l'époque dont je viens de parler (elle est datée du 6 juillet 1909), nous fait pénétrer jusqu'au fond de son âme:

« Voyageant de Thiene à Rocchetti, sous un ciel de tempête, j'ai senti plus vivement et profondément le pouvoir de transformer et de régler ma vie intérieure en me créant une seconde jeunesse. J'ai concentré ma pensée sur l'avenir d'outre-tombe, en face duquel la vie présente n'est qu'un point... Le ravissement que j'en ai éprouvé m'a fait concevoir la sublimité de l'état futur et la nécessité, pour y atteindre, de diriger vers là toutes mes pensées; je dois me dégager de l'état terrestre, non certes en le reniant, mais en le faisant servir de préparation à l'autre et en comprenant qu'à ce titre il est lui-même beau. Et ma vieillesse de la terre, par la méditation de ce prochain état supra-terrestre, me devient jeunesse: *E la mia vecchiaia terrena, nel meditare il prossimo stato ultraterreno, mi diventa giovinezza.* »

Toute proche, en effet, la magnifique transformation. Deux automnes encore, et le matin du 7 mars 1911, Fogazzaro s'éteignait à l'hôpital de Vicence où, huit jours plus tôt, on l'avait conduit pour une opération jugée nécessaire. La veille de sa mort, il s'était entretenu longuement avec son grand ami Mgr Bonomelli, l'admirable évêque de Crémone. Le malade avait pris avec lui trois livres: *La Bible*, son *Imitation* et la *Divine Comédie*. Sa toute dernière lecture fut pour *Il Paradiso*.

A l'instant même où s'achevait l'Extrême-Onction, qu'il reçut en pleine conscience, il eut juste la force de prononcer l'*Amen* du total acquiescement aux volontés de Dieu, puis il entra dans l'éternelle Jeunesse.

FÉLIX KLEIN.

Vient de paraître:

Ches Grasset

EMILE BAUMANN: *Bossuet moraliste*, textes choisis et commentés (Paris: 1932, 386 pp.).

TABLE DES MATIÈRES: *Introduction*; *Première partie*: 1. De l'Homme; 2. Le Siècle; 3. Le Pêché, la Tentation; 4. Les Suites du Pêché; 5. Les Conditions humaines; 6. Les Conditions humaines (suite); *Deuxième partie*: 1. Comment l'Homme peut s'unir à Dieu; 2. La Nature vivifiée par la Grâce; 3. La Vie ascétique et mystique.

ANDRÉ ROUSSEAU: *Ames et Visages du XX^e siècle* (in-8°, 312 pp.).

La galerie de portraits littéraires que composent ces *Ames et Visages du XX^e siècle* ne comprend pas tous les principaux écrivains contemporains. L'auteur n'y a fait figurer qu'une quinzaine d'entre eux, divers par leur âge autant que par leur importance et leur notoriété: Roland Dorgelès, François Mauriac, Georges Duhamel, Paul Valéry, Jacques de Lacretelle, Jean Cocteau, Henri Pourrat, Jean Giono, André Chamson, Jules Romains, Paul Morand, Henry de Montherlant, Drieu la Rochelle, Jean Guhenno, André Malraux, Marcel Arland et Georges Bernanos. Mais s'il a choisi ceux-là, c'est, nous dit-il, parce que leurs livres expriment, sous-entendent, ou cherchent anxieusement à éviter de graves questions qui le préoccupent lui-même et qui ont fait le fond de toutes les inquiétudes de l'après-guerre, des questions qui se ramènent toutes à une seule: le problème de la civilisation.

Journal d'Eugène-Melchior de Vogüé⁽¹⁾

Ces pages sont extraites du Journal de mon père, le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, qui doit paraître prochainement chez Grasset à Paris. Le volume constituera le tome I de la publication (1877 à 1883). Mon père a tenu durant le cours de son existence un journal souvent quotidien où il notait les principaux événements de la vie publique aussi bien que ses impressions personnelles sur les hommes et les faits. La publication projetée embrassera une période allant de janvier 1877, époque à laquelle il partit comme secrétaire d'ambassade pour Saint-Petersbourg, jusqu'à son décès en mars 1910. Ce ne sont pas des « Mémoires » ou des « souvenirs » rédigés en vue d'une publication, mais des notes prises spontanément en pleine liberté d'esprit et d'expression.

FÉLIX DE VOGÜÉ.

25 février 1882. — Arrivés à Paris, ruisselant de lumières et de bruit. Descendus, Hôtel Liverpool.

27 février. — Pratique les sous-sols du ministère. Impression générale concordante sur les désastreux effets du passage de Gambetta au Quai d'Orsay. Il y a passé comme un éléphant dans une devanture de verrier, tout a été désorganisé, pulvérisé, de chic et de prime-saut, sans plan. Il a donné la mesure d'une séduisante incapacité. Freycinet raccommode péniblement les morceaux épars de la machine, mais avec bien des concessions regrettables.

Conviction bien clairement établie que je suis en diligence, quand tous les avisés prennent le chemin de fer.

Conversation avec Nisard (2) sur le socialisme. L'idée que là est l'idée d'avenir fait décidément son chemin dans les meilleures têtes. En avant, l'Homme du Pont de Sophon.

28 février. — Vu aujourd'hui Gambetta et longuement causé. L'envers de la Fortune. Je le trouve seul dans une petite maison de carton, — un cottage de bonnetier retiré, — dans les terrains vagues de la rue Saint-Didier, sur les hauteurs de Passy. Un domestique m'introduit, personne ne vient nous déranger : où sont les solliciteurs d'antan ? Il est noir, découragé. L'intelligence est toujours vive, nette, instruite. Il parle fort bien de la Russie, de Skobéléf qu'il a vu avant son discours. Il n'est plus douteux pour moi qu'il voulait la guerre et serait parti avec les Russes. Il est informé des choses du dehors, sauf une dissonance, échappée peut-être à l'improvisation : confusion de la Roumanie avec la Serbie et les Etats slaves. Nous passons à l'intérieur : je lui demande s'il croit à la dissolution prochaine : Non, me dit-il, la Chambre fera son temps, il ne se trouvera personne pour la renvoyer, et le « Chef de l'Etat » ne le permettra pas. Je le leur ai dit le soir même : Vous ne serez dissous que par l'étranger. Je lui réponds que c'est le mot du duc de Broglie, il y a deux ans. Selon lui, le député actuel, le député du scrutin d'arrondissement, est forcément « l'homme le plus nul, le plus menteur, le plus charlatan de son carré de choux ». Il a des mots heureux, l'un bien amer : « Cette Chambre a repoussé la Faculté et elle s'abandonne docilement aux charlatans ». Comme je dis que nous serons une Espagne, il s'écrie : « Oui, c'est dur de penser qu'on ne sera peut-être que l'Albéroni d'un Etat déchu ». Il parle de l'imbécillité du pouvoir, de la *patache* des Affaires étrangères. Malgré quelques objections de forme, la déclaration que je veux quitter lui plaît visiblement. Il a un médiocre opinion de Jaurès. Tenue un peu veule, un cigare de trop, et de la cendre sur ses revers. C'est bien ce qu'ils disent tous, un grand metteur en scène, mais qui ne sait pas jouer lui-même les beaux drames qu'il écrirait peut-être. Il ne se rend pas compte de ses fautes lourdes, accuse les hommes et les événements. Evidemment très meurtri, le dictateur, rejeté à des calendes lointaines.

En passant avenue d'Eylau, vu pour la première fois la tête blanche de Victor Hugo, qui lisait le *Rappel*, à sa fenêtre.

1-30 mars. — N'ai pu tenir ces notes au jour le jour, dans le tourbillon de ce mois de Paris où j'ai vu tant de gens et fait tant de choses. Avant de prendre une grande décision, j'ai étudié de mon mieux la situation du pays, et celle de la carrière. De l'aveu de tous, les vainqueurs comme les vaincus, la situation est instable, sans lendemain assuré : « Nous sommes dans le *devenir* », m'a dit Hébrard (1), un comblé du régime. Une Chambre médiocre, animée d'étroites convoitises et de petites haines, a ramassé dans ses griffes toute la vie nationale. L'Etat est énérvé, le fonctionnaire sans sécurité, sans pouvoir et sans prestige, nous tombons dans l'américanisme; des domestiques à gages qu'on paye pour faire aller tant bien que mal la machine publique, et dont personne n'a souci. Chacun va à ses affaires, à ses travaux, à ses plaisirs, sans s'occuper de politique et avec un égal mépris du Gouvernement. Celui-ci vit uniquement de la guerre à Dieu et se sauve par des concessions journalières. Symptôme d'un profond déchirement dans le corps électoral républicain, si uni jusqu'ici, entre les Gambettistes et les gouvernementaux; des conservateurs passent dans des collèges républicains à la faveur de cette scission. L'armée foncièrement désorganisée, amoindrie, perdant chaque jour ce qui lui restait de force et d'esprit militaire. Deux projets de loi sur le service de trois ans sont à l'étude, l'un du Gouvernement, l'autre de Gambetta, qui porteront le coup de grâce à l'armée : une commission parlementaire de vingt-deux membres s'est formée, — la commission des capitaines-députés, — pour supplanter le Conseil supérieur de la Guerre et absorber la direction du militaire.

Des choses extérieures, nul souci, même chez ceux qui les dirigent nominalement; le sentiment public se traduit par cette phrase : « Qu'on nous fiche la paix à tout prix ». Partant, plus de carrière diplomatique, plus de raison d'y servir, l'âme de la France n'étant plus là, un recrutement abandonné à la haute pression des députés et sénateurs. Après m'être bien édifié, j'ai été voir le ministre et le directeur du personnel, leur dire que j'entendais servir dans des conditions des plus favorisées et être comme tant d'autres nommé premier secrétaire là où j'ai une spécialité. Freycinet m'a écouté avec sa courtoisie laconique et a pris note de ma demande; Herbettes a longuement combattu mes raisons et dû m'avouer que j'étais dans le vrai, que la carrière était débordée par en haut. Ils ont fait effort pour me retenir, m'ont offert quelques billets de banque en plus et de bonnes paroles : j'ai tenu bon et demandé ma disponibilité, faute de la faveur rapide qu'on ne pouvait pas m'offrir. Dans une lettre courtoise et respectueuse, j'ai prié le Ministre de me rendre momentanément au repos et à des travaux indépendants. C'est le 25 mars que j'ai jeté au Quai d'Orsay la *grandis epistola*, d'un cœur léger. Le 27, j'ai pris congé d'Herbettes, qui doit m'envoyer à Pétersbourg prochainement la notification de disponibilité. Je n'ai vu l'amiral (2) Jaurès qu'une heure, et l'impression défavorable qu'il a produite sur moi m'a confirmé. Tout le monde s'accorde à le traiter de farceur présomptueux. Il m'a demandé si on avait traduit Karamsine (3) en français à l'usage de la société russe qui ne connaît pas sa langue!... Tandis que le monde officiel ne m'offre que des têtes de bois, hérissées, haineuses, défiantes, mon monde me fait un accueil empressé et chaleureux; les d'Haussonville, les d'Harcourt nous comblent de prévenances, la pléiade académique me prodigue des encouragements.

Enfin, j'ai fini ici ce que j'étais venu y faire : j'ai « brisé ma carrière ». Je l'ai fait le cœur léger, aidé de toute ma raison et par le bien secret de mon âme, décidé à travailler désormais dans la liberté et la vérité de la vie intérieure. Le 30 au soir, nous reprenons, pour la dernière fois peut-être, cette longue route de Russie. Je passerai l'été en Ukraine, et, l'hiver prochain, je reviendrai tenter la lutte à Paris. Je vais marcher désormais sans lièsières, dans des voies inconnues, avec une lourde responsabilité, mais avec liberté et confiance dans le Verbe que je sens.

2 avril, Pétersbourg. — Rentré ce soir sous mon toit qu'il va falloir quitter. Grande joie, retrouvé les deux enfants en parfaite santé, Henri ravissant. Temps superbe, la Néva a débâclé il y a trois jours. Avant-hier, assassinat du général Strélnikof à Odessa.

2-6 avril. — Semaine sainte, vu peu de monde, par conséquent.

(1) 1848-1910. Elu membre de l'Académie française en 1888 à 40 ans.
(2) A l'époque, secrétaire d'ambassade de première classe, par la suite, directeur des Affaires politiques au Quai d'Orsay et ambassadeur de France près le Saint-Siège, jusqu'à la rupture avec le Vatican.

(1) Adrien Hébrard, directeur du *Temps*.
(2) Auteur d'une *Histoire de Russie*.
(3) Nommé ambassadeur à Saint-Petersbourg.

Rentré dans la torpeur de l'existence ici, horreur d'aller trimer à la Chancellerie, sans aucun but désormais, ennui, soif d'en finir avec ce *pérjitoé vrémia* (1). Soirée crevante chez les Dournovo avec les B... S'il fallait recommencer un bail d'un an avec cette vie, ce serait la fin de mon cerveau, déjà si entamé par elle, brrr!...

Décret du 30 mars, refondant la carrière, créant les conseillers, me plaçant en deçà d'une nouvelle barrière et reculant encore le but. Que j'ai bien fait de lâcher tout cela à ce moment!

Ici, situation toujours la même, agitée, décadente. Désaffection croissante, recrudescence des menées nihilistes, d'après Ignatief lui-même. Curieuse conversation de ce caméléon avec Sacha (2), il se dit à bout de force contre les intrigues, las d'un Souverain paresseux et borné, prêt à jeter le manche après la cognée. Skobélef brave son Maître, dine bruyamment dans les régiments, va à Moscou recueillir de nouvelles ovations. Nomination de Delyanof à l'Instruction publique (3), l'homme de Katkof, fait pour exaspérer les étudiants qui échappent déjà à toute action de leurs maîtres.

Courrier, état troublé du monde. Inquiétudes de Courcel à Berlin, où règne un ton de menace hautaine vis-à-vis des provocations russes. Cajoleries de Bismarck aux Turcs. En Egypte, situation révolutionnaire, notre agent prédit une crise fatale, qui doit être conjurée par une occupation dont tout le monde s'effraye, ou tout au moins par la déposition du Khédive. Araby Bey marche à son but, un illuminé mystique qui parle de la fraternité des peuples et cache peut-être le jeu fin d'un Oriental sous ce tour d'esprit parabolique. Surexcitation du parti national contre les Européens.

On a pendu dans les quarante-huit heures à Odessa les deux assassins du général Strélnikof. Une proclamation nihiliste a été répandue le lendemain à Pétersbourg. Dolgorouky (4) dit ne pouvoir répondre de Moscou. Soldats arrêtés dans les régiments. Persécutions contre les Juifs.

7 avril. — *Alea jacta est!* Aujourd'hui, Vendredi-Saint, j'ai reçu la notification du décret qui me met en disponibilité, à la date du 27 mars. Que restera-t-il, bon Dieu, des calculs d'Herbette dans quelques années, et que cela est peu de chose le jour où est mort un Dieu! Ce même jour, un homme est mort en moi, l'esclave des vanités de surface et des ambitions mesquines. Oublions résolument ce mort et les onze années de chaîne, de plaisirs bêtes, d'agitations stériles, et de temps gaspillé. N'en gardons que l'apprentissage de la vie et des hommes. De ce jour, commence une grande épreuve et une nouvelle vie, la vie sérieuse, laborieuse, intérieure, étayée sur mes seules forces morales : j'étais un enfant mené en laisse à un avenir sûr et borné : je suis un homme libre qui va à l'inconnu. Il est encore temps de se refaire une vie, un état, une pensée, un style; mais il n'y a plus une minute à perdre, une défaillance à se permettre. Ressuscite, pauvre mort, comme ton Dieu, demain, pour t'élever au ciel de l'intelligence : demande à ce Dieu son souffle d'humanité, de charité, pour jeter comme lui aux hommes, avec ton sang s'il le faut, une idée et un bienfait.

8 mai. — Départ, après six ans, de cette ville où j'ai fondé une famille, où j'ai vécu, travaillé, aimé, départ comme toujours avec une plaie vive à l'âme, une folie de douleur d'une minute, qui masque le passé dans le déchirement du jour présent. Dans trois heures, le train m'emportera, à l'inconnu, cette fois.

10 mai. — Après deux journées de voyage, bien tristes et fatigantes, le front battu de la même idée, amère et monotone comme une lame de mer, arrivée à Bobrov où commencera pour moi la vie nouvelle. C'est comme si j'avais brusquement sauté dans un abîme de silence et de solitude. Me voici, pour longtemps, prisonnier de la forêt russe, et de mes pensées. Je n'aurai plus grand'chose à noter sur ce livre, dans la succession des jours égaux.

21 mai. — Imbroglie Égyptien. Arrivée des flottes anglo-françaises à Alexandrie, sur le refus d'Araby Pacha de céder aux remontrances des consuls, c'est-à-dire de céder la place. A la Chambre, lois sur le divorce, sur la magistrature, sur la séparation de l'Église et de l'État en discussion.

(1) Temps vécu.

(2) La vicomtesse de Vogüé.

(3) Resta ministre de l'Instruction publique jusqu'à sa mort en 1807.

(4) Gouverneur de Moscou.

31 mai. — Tout l'intérêt de l'Europe est en Egypte. Les consuls ont demandé au Khédive l'exil d'Araby : Araby s'est carré dans la place.

Les notables, les ulémas ont été en corps, à trois reprises exiger du Khédive le maintien d'Araby au ministère : Tewfik a d'abord refusé, il a tenu bon vingt-quatre heures : le lendemain, devant la menace croissante du populaire et un télégramme du colonel d'Alexandrie qui donnait dix heures à son Souverain pour reprendre son ministre, Tewfik a cédé et réintégré Araby au ministère de la Guerre. Celui-ci a fait retirer tous les ordres donnés par le Khédive d'interrompre la mobilisation. Tewfik est moralement déposé. Le mouvement populaire s'est dessiné en faveur d'Araby, que la Porte doit appuyer sous main. Les deux puissances, qui ont lambiné, en sont réduites à demander l'envoi d'un commissaire turc et à provoquer la réunion d'une Conférence à Constantinople : mais ce sont là des moyens lents et inefficaces en présence de l'anarchie qui règne au Caire, de la panique qui fait refluer tous les Européens sur Alexandrie. Gambetta attaque violemment Freycinet dans son journal, en attendant l'attaque de tribune, et accuse le ministère incapable qui nous a acculés à cette impasse. L'Angleterre arme dans tous ses ports et a déjà dépêché cinq vaisseaux supplémentaires à la division qui mouille à Alexandrie. Gâchis affreux, intrigues turques, intrigues italiennes, le père Bismarck doit rire de voir ainsi tourner une affaire dont il est resté spectateur : on sent bien que sa main n'est pas là. La force d'Araby, c'est que seul il sait ce qu'il veut.

7 juin. — Comme il fallait le prévoir, la Porte décline adroitement l'invitation à la Conférence, et envoie Dervish Pacha comme commissaire en demandant à l'Europe d'attendre le résultat de sa mission. Les autres cabinets, y compris l'Angleterre, se laissent faire violence de très bonne grâce et n'insistent que pour la forme en faveur de la Conférence refusée par la Porte. C'est un nouveau succès pour les Turcs, une nouvelle nazarde pour nous.

12 juin. — ... Un télégramme d'Alexandrie annonce le massacre des Européens, à la suite d'une rixe : 80 blessés, 40 morts, dont plusieurs consuls : cela sous les canons de l'escadre combinée. Quelle honte! et que va dire encore Freycinet si fier, il y a huit jours, de ce que notre pavillon flottait à côté de celui de l'Angleterre dans les eaux égyptiennes?

15 juin. — D'après les télégrammes d'Egypte, la panique est à son comble, tous les Européens fuient d'Alexandrie, l'anarchie est complète. Réponses piteuses de Freycinet à la Chambre, éclat de Gambetta.

20 juin. — Les négociations pour la Conférence continuent et semblent aboutir, malgré le refus de la Turquie d'y prendre part. Les quatre grandes puissances ont décidément pris le dessus sur la France et l'Angleterre impuissantes : le protectorat exclusif des deux puissances occidentales cesse de fait en Egypte, qui redevient, comme toute autre partie de la Turquie, terrain commun des intérêts européens. C'est une innovation considérable. La Porte semble faire le jeu d'Araby, qui reste ministre de la Guerre, tout en maintenant le Khédive. L'Allemagne, l'Autriche et l'Italie semblent également gagnées à l'aventurier militaire.

23 juin. — Réunion de la Conférence à six à Constantinople, sans la participation de la Porte, qui proclame qu'une conférence est inutile, la mission de Dervish Pacha étant couronnée de succès, le ministère égyptien est reconstitué et réconcilié avec Tewfik. Le jeu est très obscur.

28 (16) juin. — Je pars pour une tournée à Slovgorod, et Moscou.

En revenant, les 30-18 juillet, d'un voyage d'un mois à Krasnoé Rock, à Moscou et sur la Volga, je résume rapidement les grands faits de ce mois, où toute l'attention s'est concentrée sur la question égyptienne.

Le 23, la Conférence « stérile », comme a dit Gambetta, a ouvert, pour traîner en d'inutiles pourparlers, d'inutiles sollicitations à la Turquie de se joindre à elle et d'intervenir militairement en Egypte. Bien au contraire, le Sultan faisait sous main le jeu d'Araby, l'encourageant et finissant par lui conférer le grand cordon du Medjidieh. L'audace du dictateur augmentait. L'Angleterre, fatiguée de demander une autorisation des Puissances pour intervenir et sentant son prestige ébranlé, se résolut à agir seule : l'amiral anglais à Alexandrie, Sir Beauchamp Seymour,

prétendit que les travaux des forts d'Alexandrie menaçaient la sécurité de sa flotte, somma les autorités égyptiennes de les arrêter, passa un ultimatum, et enfin, le 11 juillet, bombardà Alexandrie. Les forts furent éteints et rasés après une faible résistance; Araby se replia sur la route du Caire, laissant la ville en flammes. Elle brûla et fut pillée par les Bédouins durant trois jours; puis les Anglais se décidèrent à débarquer des soldats de marine et à l'occuper. Personne ne protestait; aux premiers coups de canon, notre escadre s'était retirée gauchement à Port-Saïd. Pendant ce temps, on fêta à Paris le 14 juillet, l'inauguration de l'Hôtel de Ville, avec de misérables incidents au sujet de la Mairie centrale entre le Conseil municipal et le Grévy. Le ministère anglais demande des crédits pour une intervention sérieuse, illimitée et isolée en Egypte. Le nôtre perd la tête sous la pression des circonstances qui forcent sa politique de bascule; le 21, il tombe une première fois sous un vote de coalition des gauches modérées et de la droite, à propos de la Mairie centrale, sur laquelle il ne veut pas s'expliquer et que les modérés repoussent énergiquement, las de faire les affaires des radicaux; le lendemain, 22, un ordre du jour de confiance relève le Ministère, en raison « des graves négociations extérieures engagées ». Le Freycinet est dans une impasse; une partie de l'opinion lui demande d'agir en Egypte et a honte de notre rôle; mais l'électeur, le vrai, le pur, ne veut pas entendre parler de guerre, de crédits, d'appels de réserves; ce pauvre pays émasculé et nerveux a honte et peur en même temps, il a des réveils de virilité à la façon des eunuques. Que peut faire un ministre sans autorité, avec un Parlement déchiré par les intrigues personnelles? Le Freycinet imagine la théorie de l'intervention française limitée à la protection du canal de Suez, de compte à demi avec l'Angleterre; mais tandis que celle-ci se prépare à occuper l'Egypte et, commencent à dire ses journaux, à la garder par un protectorat bien constitué, nous descendrons bien sagement quatre bataillons d'infanterie de marine à Port-Saïd : on occupera sans occuper, quoi, aux grands remerciements des Anglais, dont nous couvrons l'action aux yeux de l'Europe, sans les gêner en rien. Pour cela, on demande dix millions à la Chambre. C'est trop ou trop peu, chacun le sent : la solution du ministère à bascule ne contente personne cette fois : le 29, il tombe sous une majorité écrasante de 450 voix, après avoir gribouillé durant ces deux mois la plus triste page d'histoire diplomatique.

« L'Europe » ou « les quatre puissances orientales », comme on dit aujourd'hui, regardent attentives, ahuries par le coup d'audace de l'Angleterre, hésitantes, grognant par-ci par-là contre le réveil du lion britannique, mais laissant faire en somme. Pour la première fois, Bismarck a perdu la haute direction d'une grande partie européenne. La Conférence se traîne à Constantinople, objet de risée pour tous : la Porte, effrayée par l'action anglaise, a enfin consenti à s'y faire représenter, et y discute toujours sur l'opportunité d'un envoi de ses troupes en Egypte; elle aussi se sent visiblement débordée par l'imbroglie qu'elle a suscité ou encouragé en Egypte. Araby, tant ménagé par elle, la bafoue aujourd'hui, non moins que les Anglais.

3 août. — D'après les télégrammes, le gâchis est complet à Paris. Grévy cherche un ministère et il aura de la peine à le trouver. Le ministère Freycinet était moralement tombé depuis quelques jours. Un rapport lu par Schérer au Sénat le condamnait aussi durement que le rapport lu par Sarrien à la Chambre, au nom d'une commission qui rejetait à l'unanimité le crédit de dix millions demandé pour « protéger le canal de Suez avec 4,000 hommes d'infanterie de marine ». C'était trop pour les uns, trop peu pour les autres. En outre, les ministres étaient en complète divergence d'idées sur l'action à poursuivre. Une moitié de la Chambre veut l'abstention absolue, l'autre moitié une action énergique, ou plutôt nul ne sait ce qu'il veut et il ne se trouve personne pour imposer une volonté à ces moutons affolés. On fait de la politique de mauvaise humeur contre tout le monde, contre l'Angleterre... Cependant l'Angleterre a pris son grand élan : ses troupes viennent d'occuper Suez, les *horse-guards* et les *highlanders* partent avec les fils de la Reine en tête. Le *Times* publie des articles résolus sur le protectorat qu'il convient d'imposer à l'Egypte... la poire égyptienne est mûre pour l'Angleterre, qui ne laisse pas échapper les occasions. Pourtant, elle est dérangée par un gros coup de partie, habilement joué à Berlin; sur un ordre venu de là, le Sultan a cessé ses tergiversations, déclaré à la Conférence qu'il acceptait d'intervenir et à lord Dufferin qu'il embarquait ses troupes.

Les Anglais réclament contre cet allié si longtemps sollicité, aujourd'hui gênant, demandent qu'Araby soit d'abord déclaré hors la loi et que le contingent turc soit subordonné aux généraux de la Reine; les choses en sont là, grosses d'orage.

12 août. — C'est le 7 seulement que Grévy, après d'impuissantes sollicitations à tous les hommes en vue, a pu composer un ministère avec Duclerc, vieille barbe de 48, comme président du Conseil et ministre des Affaires étrangères... puis un solde du précédent Cabinet et quelques noms incolores des diverses fractions de gauche. Un Cabinet des Bains de mer, a dit Lockroy (1), mis là avec consigne de ne rien faire et promesse de tomber à la rentrée. Puis la Chambre s'est séparée. On a arrêté net nos faibles préparatifs d'armement. Les moins suspects avouent que depuis huit jours la République a reçu un coup terrible, que tout le monde perd confiance, attend une solution, un gouvernement. Ça été la grande banqueroute extérieure et intérieure de la République française, hélas! et de la France.

30 août. — Les Anglais ont pris pied sur tout le canal, de Suez à Ismaïlia. Le général Wolsley manœuvre sagement et fait reculer Araby, qui perd du terrain et du prestige. La plaisanterie des négociations avec les Turcs pour une action combinée continuée à Constantinople, la Conférence s'est dissoute piteusement, *de facto*. Nos journaux en arrivent à trouver charmant que l'Angleterre soit maîtresse de l'Egypte.

13-14 septembre. — Victoire décisive des Anglais en Egypte et prise de Tell el Kébir. Les soldats de la Reine n'ont perdu que deux cents hommes.

18 septembre. — Araby, qui s'était enfui isolément, a été capturé avec tous les chefs de la révolte. Les Anglais sont maîtres du Caire et de toute la Basse-Egypte. L'armée a mis bas les armes ou est dispersée. Ainsi a fini sans coup férir cette révolte fameuse : nous avons refusé ces faciles lauriers. Les Anglais qui les ont cueillis seuls déclarent qu'ils entendent maintenant organiser l'Egypte à leur gré. Personne ne semble, en Europe, vouloir bouger le petit doigt pour s'y opposer. Berlin se tait, ou ses journaux font les aimables.

11 novembre. — Aujourd'hui, 30 octobre-11 novembre, nous quittons ce pauvre Bobrovo pour aller coucher à Vassiliewka et de là à Romny : dans trois jours, je sortirai de cette Russie où j'ai laissé six années pleines de ma vie; j'en emporte une femme et trois enfants. Je la quitte pour aller à l'inconnu, vraiment au Nouveau-Monde. Par une disposition peut-être providentielle, l'heure est tragique pour moi; je rentre dans mon pays et dans ma liberté de parole et d'action précisément à l'heure où la scène s'ouvre toute grande pour qui veut y monter et où chacun attend une parole nouvelle pour sortir du chaos. Aurai-je le courage de dire celle qui me travaille, et celle-là est-elle la vraie? Angoisse poignante. Je vais peut-être jouer ma vie sur un coup de dés, aussi éprouvé-je un indicible effroi à sortir de ma tranquille retraite pour me lancer en haute mer. J'ai la sensation du petit canard qu'on jette à l'eau, qui en a envie et terreur.

18 novembre, Paris. — Première impression sombre, écrasée. On se sent si petit dans ce Paris, si mal armé pour la lutte de vie formidable qu'on lit sur toutes les figures et dans toutes les choses! Que cette ville immense et cette foule égoïste seront dures à conquérir!

On ne parle que des indigestions du président Grévy et du déclin de cette précieuse santé. La Chambre, réunie depuis le 9, tombe plus bas que jamais dans le mépris; on y discute le budget des cultes, on y a tour à tour voté, puis annulé un amendement rognant le traitement des archevêques de Paris et d'Alger, c'est le gâchis dans la haine.

DÉCEMBRE.

Derniers jours de décembre.

Vécu au hasard, encore meurtri, sceptique à tout et découragé de tout, flâné en attendant l'installation matérielle qui ne s'arrange

(1) Journaliste et homme politique de l'entourage de Victor Hugo, épousa M^{me} Charles Hugo. Collaborateur au *Rappel*, ancien membre de l'Assemblée Nationale, député de Paris, ministre dans différents cabinets. Fut une des personnalités du parti radical.

pas. Triste fin d'année en tout et partout, les inondations persistantes qui ruinent la France et l'Europe, Bismarck qui agite le monde par des menaces de journaux, tour à tour à la Russie et à l'Autriche, à propos de la mission ratée de Giers et de ses tentatives pour entrer plus avant dans l'alliance austro-allemande ou pour la dessouder.

En politique intérieure, le mois des tripes malades, Paris occupé tour à tour de l'indigestion de perdreaux de Grévy et de « l'empatement intestinal » de Gambetta, se terminant par une inflammation du colon et du cæcum qui met actuellement sa vie en grand péril.

Ces derniers jours de décembre, les journaux ne sont pleins que des bulletins alarmants venus de Ville d'Avray (1), nous voici ramenés à l'agon et à la fistule du Grand Roi. La seule distraction à ces préoccupations a été, hier 30, le suicide de ce malheureux comte Wimpfen, l'ambassadeur d'Autriche. Toute cette fin d'année est sale, boueuse, immonde, dans le ciel et dans les rues, comme dans les hommes et les choses.

Espérons mieux de celle qui va commencer demain; si elle ne me trouve pas enfin enchaîné au vrai travail, à un grand but sérieux, c'est que je suis irrémédiablement perdu et fini, avant d'avoir commencé. J'ai saccagé trente-cinq ans, toutes les fleurs de la vie, je les ai arrosées de mes larmes, je me suis endormi à leur parfum; maintenant il faut labourer, semer, moissonner, ou périr misérablement avec tous ceux que j'ai jetés en ce monde, les innocents! Galérien, à la rame, où tu sombres Que Dieu m'éclaire quelque étoile sur la mer, dans ma nuit, et que mes regards ne s'en détournent plus.

1^{er} janvier 1883. — Ce matin, en se réveillant par un beau soleil, Paris a reçu pour ses éternelles la nouvelle de la mort de Gambetta. Dieu n'a pas permis à cet homme fatidique de passer le seuil de l'année nouvelle; cette nuit, à minuit moins cinq, il a succombé dans d'atroces souffrances à une infection purulente du sang, les entrailles décomposées...

Etrange destinée! Une main de femme l'a blessé (2), comme Skobéléf, il a manqué à sa destinée et a disparu par le fait de la femme! Figure énigmatique, qui restera fortement dessinée sur le fond sombre de ces quinze dernières années!

L'effet est grand dans Paris, malgré l'affolement du Jour de l'an. On sent que la maîtresse poutre de la République a manqué, que la maison lézardée peut désormais crouler au premier choc. L'horizon est vide, il n'y a plus d'homme devant nous. Le champ est ouvert à toutes les ambitions et à toutes les haines. Il aurait fallu voir à l'Élysée la grimace satisfaite de Grévy qui reçoit à cette heure le monde officiel. Gambetta est mort aux Jardies, dans la maison de l'auteur de la *Comédie humaine*.

3-4 janvier. — Les journaux pleins de Gambetta, en France et au dehors. Le retentissement de cette mort est immense. On sent qu'il y a un ressort cassé dans l'axe du monde. Hyperboles, enthousiasme démesuré ici, funérailles nationales de chef d'État. La « Chambre ardente » au Palais-Bourbon, la queue du peuple pour défiler devant le catafalque, les projets ridicules de Bastien Lepage pour remplacer la croix, sur ce cercueil, par « une décoration d'un caractère artistique », des médailles, des bustes, un fac-similé du groupe de Mercier Pro-Victis... Les soufflets de Déroulède à Mayer (3) sur le corps de ce mort, le défilé des députés conduits par Ferry... triste, triste...

5 janvier. — Décidément, ce moment est fatidique. On crie ce soir sur le boulevard « la mort du général Chanzy »! J'achète, la feuille: mon ancien chef est mort ce matin d'un coup d'apoplexie. Son adversaire l'a tiré dans la tombe. Je sens que l'imagination populaire va se frapper, à ce concours de morts, abattant tous ceux qui se dressaient comme un espoir, un appui; je commence fiévreusement un article sur cette ruine de tout le passé de douze ans, qui fait place à l'avenir inconnu, au seuil de l'année.

6 janvier. — L'enterrement de Gambetta. Comme toutes choses en ce pays, un mélange de sérieux et de grotesque, un pêle-mêle d'éléments confus, hurlant de se voir ensemble, un défilé de théâtre organisé avec les plus grandes choses. La Mort, la Patrie, le Dra-

peau. Les rues, les fenêtres, les toits, les arbres, les statues de la Concorde, tout noirs de monde, un peuple entier.

Dans le cortège, le flot démocratique et les épaves du passé, les commandants de corps d'armée, les chapeaux à plumes blanches, suivant des députations de voyous, les régiments mêlés aux francs-maçons, des réclames de magasins passant entre les bannières d'Alsace. Défilé grotesque des francs-maçons, le ventre brillant d'insignes, de baudriers aux couleurs vives constellés de symboles de ferblanterie. Parmi les francs-maçons de la loge écossaise, un tcherkess en grand costume, avec son buffet de cartouches! Les sociétés de gymnastique, un tas de débardeurs costumés à leur fantaisie, et dans les rangs de ces patriotes, marchant à la conquête de nos provinces, de gros vieux bourgeois ventrus qui tirent la jambe. Les gavroches perchés sur les maronniers des Tuileries applaudissent; ce sont les volontaires de 70 qui passent et saluent; à cette minute, on sent que la Patrie est irrémédiablement écroulée, dans les parades de ce patriotisme de foire. Un moment après, on applaudit encore; c'est l'École polytechnique qui défile en bon ordre; à cette autre minute, le cœur se reprend à espérer, on se dit que cette jeunesse intelligente représente la réserve des forces de l'avenir, et ce peuple le comprend pourtant. La tenue des troupiers, ahuris entre ces bandes rouges, est déplorable; les maigres compagnies marchent sans régularité, les hommes parlent et en prennent à leur aise sous les armes. Les capitaines montés ne peuvent gouverner leurs perchérons, il en passe d'emballés. De vieux officiers ont l'air triste qu'on a à la corvée de quartier. Des couronnes, encore des couronnes, un océan de fleurs. Partout les deux noms de l'Alsace-Lorraine, les Allemands ne digèrent pas cette matinée. Sur la place, Strasbourg est voilée de crêpes et porte un drapeau. Le catafalque, un accessoire dans le cortège, et cette grande tristesse, Dieu qui ne le suit pas, je ne sais quoi de vide et d'épouvantable. Les députés, les généraux, très peu de diplomates, des Chinois et des Japonais, puis la racaille de toute sorte, des proscrits de Décembre, des amnistiés, des cercles républicains de province, des figures patibulaires ou bêtes, bêtes surtout. Et des couronnes, des drapeaux, des députations, jusqu'à demain. Et dans cette cohue, un souffle pourtant, un grand esprit nouveau qui palpité, incertain de ce qu'il veut, la furia du fond de tableau de Prim, la tradition des grandes scènes de la Révolution, du bon cœur, de la folie, des lueurs d'intelligence délicate, de la bêtise amère, de l'esprit et des larmes, Paris enfin, et pour moi qui regarde cette apothéose patriotique, l'affreux sentiment que tout cela ne peut tenir contre la froide ligne de fer des soldats allemands.

C'est passé; demain, le grand homme sera oublié.

13 janvier. — Deuxième et dernier enterrement de Gambetta à Nice, cortège, discours de province. Il était temps que cette comédie macabre finit. Après le cortège du Mardi-gras parisien, le cortège du Mardi-gras niçois, pour les Américains et les Russes, pour faire aller le commerce. Cela a remplacé une cavalcade, on l'a promené par toutes les rues, les amis suivant et ne voulant pas lâcher le cadavre jusqu'à la dernière minute, le disputant à la famille niçoise. On a fini par le jucher au haut d'une colline, « d'ot les marins l'apercevront du large », dit le *Temps*. Gambetta-phare.

14 janvier. — Aujourd'hui, a été remise à Duclerc la note de lord Granville qui nous évince brutalement de toute immixtion dans les affaires d'Égypte. On nous signifie que le contrôle est aboli, sans compensation d'aucun genre pour nous. C'est le plus rude soufflet que nous ayons enregistré depuis longtemps.

Je fais mon entrée au cercle. C'est une étape dans ma vie, le baptême par immersion dans ce monde parisien que j'avais côtoyé quelquefois, où je n'étais jamais entré. Je ne connaîtrai plus les promenades errantes et solitaires de ma jeunesse par les rues, je ne serai plus l'étranger perdu dans la foule. J'ai un centre, je fais partie d'un groupe solide et respecté. Le danger, c'est que ses idées surannées et légères, ses mœurs et son oisiveté ne me pénètrent, n'entament mes rêveries et mes lueurs d'autrefois, mon originalité d'outlaw. Il faudra veiller sur ma sauvagerie menacée, et ne prendre de ce nouveau monde que ce qu'il en faut.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGUÉ.

(1) Résidence de Gambetta.

(2) E.-M. de Vogüé fait, ici, allusion aux bruits qui ont couru, à l'époque, sur la mort de Gambetta.

(3) Directeur du journal *La Lanterne* qui avait mené une très violente campagne contre Gambetta.

Le Père Laberthonnière (1860-1932)

Nous avons demandé à un ami du Père Laberthonnière, mort à Paris il y a quelques semaines, de faire connaître à nos lecteurs l'effort de cet esprit remarquable mais qui fut victime, nous a-t-il toujours semblé, des erreurs et des préjugés intellectuels de notre temps. Le Père Laberthonnière croyait sincèrement que pour ramener l'intelligence contemporaine au Christ de l'Évangile, il fallait renouer directement, par Pascal, avec saint Augustin, en rejetant saint Thomas et la scolastique. Ce qu'il appelait « le serment de fidélité à Aristote, au XX^e siècle » lui semblait « un dangereux enfantillage ». S'il connaissait bien l'inquiétude intellectuelle du monde dans lequel il vivait, et si son seul but était, poussé par la charité du Christ, de la calmer et de la convertir en quiétude dans l'Éternelle Vérité, il n'avait pas réussi, pensons-nous, à pénétrer l'âme même de ce thomisme qu'il accusait des plus grands méfaits. Il n'a jamais vu que cette « philosophie naturelle à l'esprit humain » — comme a dit quelque part Bergson — informé par la foi, n'est que l'âme même de l'augustinisme enrichi d'apports nouveaux et de longs siècles de pensée chrétienne.

Sans doute, l'esprit de système a trop souvent cristallisé à l'excès dans des mots et dans des formules, dans un extrinsécisme simpliste, dans un statisme stérile et mortel, le riche dynamisme et l'intrinsécisme joncier de la pensée de saint Thomas et a contribué grandement, par là, à la décadence de la scolastique, mais nous n'en sommes pas moins convaincus que la raison humaine ne se guérira du relativisme dissolvant, du négativisme destructeur, du scepticisme complet : ces caractéristiques de la pensée moderne, que par un retour à la philosophie de saint Thomas d'Aquin. Les merveilleuses conquêtes de l'esprit humain faites depuis le XIII^e siècle nécessitent, certes, des synthèses scientifiques nouvelles. On ne peut dire toutefois, comme l'admettent trop volontiers des apologistes dont le zèle pour le salut des âmes est peut-être plus ardent qu'éclairé, que la pensée métaphysique d'alors soit, a priori, nécessairement incapable de répondre aux problèmes d'aujourd'hui. L'homme n'a pas changé. L'Évolution et le Progrès ne sont que de grands mots sonores. L'essentiel du thomisme restera — croyons-nous — éternellement vrai. Mais il faut le dépouiller de formules vieilles et désuètes. Il faut l'adapter aux besoins de l'époque, lui faire parler le langage du temps et ne pas craindre de sacrifier tout ce qui, dans cette admirable explication du réel, a été controuvé par l'expérience. La grande flamme apostolique qui consumait le Père Laberthonnière lui a fait mettre l'accent sur des notes auxquelles ses contemporains étaient particulièrement sensibles. La situation peu brillante des sciences ecclésiastiques au siècle dernier fit que ce penseur de grande valeur ne reçut pas la préparation qui lui eût permis de relier à la tradition intellectuelle catholique les vues nouvelles destinées à lui attirer les égarés du siècle...

Après une lente et dure agonie, le Père Laberthonnière vient de mourir.

La foule qui se rendit spontanément à ses obsèques a révélé le nombre insoupçonné de ses amis ; et les notices que les principaux journaux français ont consacrées à sa mémoire témoignent de la place qu'il a tenue dans la pensée contemporaine. Que fut-il donc ?

Un homme austère, qui se refusa à toutes les joies de la vie ; un homme modeste, ayant presque la phobie des distinctions et des grades ; un homme rude, ennemi du compliment. Mais, si cette sévérité éloigna de lui toute amitié mondaine, elle ne rebuta aucun de ceux à qui il fut donné de découvrir les éminentes qualités qui le firent universellement estimer. La première était une droiture qui ne connut jamais le moindre biaisement ; la seconde fut le courage d'un homme pour qui sa propre personne ne comptait pas, et qui ne trembla devant rien. Était-il donc insensible ?

Loin de là. Mais ceux-là seuls ont connu ce qu'il pouvait montrer de bonté délicate et de dévouement qui sont venus lui demander de les sauver de leur détresse. Devant la douleur d'autrui, le rude jouteur savait être tendre comme une mère.

C'est à la conquête et à la défense de la vérité religieuse qu'il consacra toutes ses forces. Sa vie ne fut qu'un appel à la lumière. Douteux, il ne le fut pas un instant, sa foi catholique demeura jusqu'au bout ardente et inébranlable. Mais il estimait qu'un Credo n'est sincère que s'il est pensé, et pour ainsi dire retrouvé par le fidèle, et que tout dogme demande qu'on brise son écorce pour en faire jaillir en soi la sève spiritualisante.

Cette vocation d'étude, il l'entendit dès l'enfance. Du séminaire elle le dirigea vers l'Oratoire (1886). Y était-il préparé ? Oui, par la vivacité de son intelligence et par la trempe de son énergie ; mais les leçons du séminaire l'y aidèrent fort peu. Que de fois s'est-il plaint de n'avoir pas été initié alors à ces trois sciences qui sont de plus en plus indispensables au théologien : l'exégèse, la patriotique, l'histoire de l'Église ! Cette triple lacune, il en souffrit toute sa vie, et elle ne fut pas sans nuire quelque peu à la perfection de son œuvre. En réalité, le Père Laberthonnière se forma seul. Les lectures, et les méditations profondes qu'elles éveillaient en lui, furent les uniques sources de sa pensée.

En même temps qu'il préparait sa licence, il fut chargé par l'Oratoire de l'enseignement de la philosophie au Collège de Juilly, et peu après à l'École Massillon, récemment fondée à Paris, en collaboration étroite avec l'Université. De ces quelques années consacrées à la formation d'adolescents dont il voulait faire des hommes de valeur est résultée cette *Théorie de l'éducation*, qui se pourrait intituler : l'art d'éveiller et de viriliser la personnalité.

Mais, quelque intelligence et quelque zèle qu'il y apportât, l'éducateur ne répondait que partiellement à ses aptitudes. C'est auprès des adultes, et tout spécialement des âmes inquiètes et chercheuses de vérité que son action devait avoir son plein rendement. Il les encouragera de son exemple, et les guidera de ses lumières. Sans qu'il l'eût expressément cherché, il se trouva bientôt investi du rôle redoutable de conseiller sur les questions les plus délicates et les plus vivement discutées. Les relations cordiales qu'il avait nouées avec ses maîtres et ses condisciples de Sorbonne se resserrèrent de plus en plus. Tout comme Perreyve et Gratry, il demeura « l'un des leurs ». Il sentait que c'était là, dans le petit groupe des philosophes universitaires, que s'élaborait la pensée de la jeunesse de demain. Lachelier, Boutroux, Havelin, Séailles, Brochard, Durkheim, Belot, Jaurès, Raub, Bergson, Delbos, Lévy-Bruhl, Lalaude, Brunschvicg, Xavier Léon, penseurs étrangement disparates, mais travailleurs ardents, esprits loyaux et indépendants, intimement unis dans le culte de la Vérité ! Au milieu d'eux une place était vacante : celle d'un penseur chrétien. Le Père Laberthonnière la prit, et il y fournit jusqu'au bout son généreux apport.

Que dans cette renaissance de la Pensée occidentale l'Évangile demeurât muet, comme s'il eût été agonisant, la chose en effet n'était pas possible. Mais comment allait-il parler ?

Les nobles âmes qui s'étaient groupées autour de Mgr d'Hulst s'en étaient gravement souciées. L'École des Carmes avait fondé une chaire de philosophie. Et celle-ci, hésitant avec l'abbé Piat, aboutit, avec le père Peillaube, à la restauration intégrale du thomisme. En face de l'incohérence des ébauches universitaires se redressait tout d'une pièce la scolastique, avec ses problèmes et ses formules du si brillant XIII^e siècle. Le Père Laberthonnière ne crut jamais à l'avenir d'une telle tentative. Il jugeait que trop de thèses thomistes étaient indéfendables pour qu'on songeât à ressusciter leur ensemble, sinon en historien. Il se tourna résolument

ment vers les chercheurs, n'ayant avec lui que le seul évangile. Mission périlleuse, dont il accepta tous les risques.

Une tribune soudain lui fut offerte. Les *Annales de Philosophie chrétienne* venaient de perdre leur directeur, l'abbé Denis. Aidé par Maurice Blondel (que sa thèse sur l'Action avait révélé au monde des penseurs), le Père Laberthonnière en assumait la direction (1905). Ce fut là qu'il donna toute sa mesure.

Il était essentiellement polémiste. Il l'était par tempérament d'abord, se plaisant dans la controverse. Mais il l'était aussi par la tournure de son intelligence. Que de fois l'avons-nous entendu dire qu'il ne pensait jamais seul, mais toujours contre quelqu'un, et qu'il lui fallait critiquer un adversaire pour mettre au clair sa propre pensée! C'est du premier coup qu'à la lecture d'un auteur il sentait le point faible ou sophistique; mais ce n'est que progressivement et laborieusement qu'il articulait sa réponse, aboutissant finalement à des formules lapidaires, dont plusieurs resteront. Durant les huit années où il dirigea les *Annales*, il n'est pas d'ouvrage de quelque valeur qu'il n'ait lu, annoté (j'allais dire dépecé), et au contact duquel il n'ait fait progresser et se produire sa propre pensée. En présence de ce qu'il jugeait une erreur injurieuse de la dignité de l'individu, le Père Laberthonnière ne connaissait plus personne; et jamais ne se posa à son esprit la question de l'opportunité!

Son œuvre ne fut-elle donc que critique et négative? Non pas. A plusieurs reprises, il tenta des synthèses personnelles. C'est ainsi qu'il publia successivement : *Essais de philosophie religieuse, Le réalisme chrétien et l'idéalisme grec, Sur le chemin du catholicisme, Le témoignage des martyrs, Positivisme et catholicisme...* Livres ardents, pénétrants, qui témoignent de la rare vigueur de son intelligence, mais au travers desquels transparait souvent la combativité du polémiste.

Son activité ne se bornait pas à la tâche déjà si absorbante de critique et d'écrivain. Il avait encore institué chez lui une société d'études religieuses, où les questions fondamentales de la philosophie et de la théologie étaient méthodiquement examinées et librement discutées. Pour juger des travailleurs qui répondirent à son appel, il suffit de nommer les tout premiers : Maurice Blondel, Georges Poussegrive, Edouard Le Roy, Paul Bureau, Ch. Dunau, Jacques Zeiller, Paul Archambault. A ces réunions de croyants, le Père Laberthonnière récitait la prière, prenait fréquemment la parole, mais la laissait le plus souvent aux autres, car il ne cherchait pas à dogmatiser et à se faire chef d'école. « Il y apprenait, disait-il, plus qu'il n'y donnait ».

C'est au moment où son zèle se dépensait ainsi intensément qu'une poignante épreuve s'abattit sur lui. La Congrégation de l'Index porta au Catalogue ses quatre premiers ouvrages d'apologétique, et la collection entière des *Annales de philosophie chrétienne*. En outre, injonction lui était intimée de cesser toute publication (1913).

Ce fut la plus cuisante douleur de sa vie. L'Eglise qu'il croyait servir le désapprouvait, et lui demandait de se retirer de la mêlée! Profondément meurtri, le Père Laberthonnière se soumit. Pas un instant il ne songea à quitter le catholicisme pour lequel il avait combattu. Jusqu'à sa dernière heure il s'acquitta pieusement de ses devoirs de prêtre; et c'est en pleine conscience et avec insistance qu'il réclama les derniers sacrements. Il consacra ses années de silence à la direction des âmes et à la rédaction de notes, que d'autres, sans doute, publieront un jour. La seule publication à laquelle il ait consenti est un recueil de *Pages choisies*, qu'il révisa et approuva.

Qu'est-ce donc qui avait attiré sur ce rude lutteur une réprobation aussi sévère? Sa doctrine? Non (car on ne lui demanda jamais de rien rétracter), mais plutôt cette âpreté dans la critique, dont lui-même se rendait à peine compte, et l'imprécision de

certaines formules qui prêtèrent à de faux commentaires. Il risquait d'être mal compris, et il le fut. Inévitable sort de toute avant-garde! Ceux-là seuls ne se trompent jamais, qui se taisent.

D'ailleurs la doctrine du Père Laberthonnière était-elle radicalement neuve et totalement originale? Lui-même s'en défendait, et se plaisait à citer ses *éveilleurs* successifs : Maurice Blondel, dont la Lettre sur l'Apologétique lui souligna l'erreur d'un *extrinsecisme* radical; le cardinal Dechamps, auquel il rapportait sa méthode d'immanence; le cardinal de Bérulle, dont il médita toute une année la profonde mystique.

S'il nous fallait caractériser d'un mot le Père Laberthonnière, nous dirions qu'il fut l'inlassable champion de la liberté contre toute notion de l'autorité qui mépriseraient la personne humaine en l'assimilant à une chose. « Dieu est esprit »; et il nous a créés nous-mêmes esprits. « Dieu est amour »; ce qu'il demande de nous, c'est donc moins de servir, que d'aimer. La foi n'est pas l'acceptation d'un formulaire sans aucun souci de son contenu, mais la docilité à une direction à laquelle on se donne parce qu'à la suivre on se sent toujours plus éclairé et meilleur. Le sacrement n'est pas un rite magique qui transforme mécaniquement le fidèle, mais un influx gratuit de l'Esprit divin en réponse à un appel de l'esprit humain...

A de telles propositions, que reprocher? Une seule chose; que, ayant jailli au hasard de la controverse, elles eurent la malchance de s'énoncer isolément, sans être immédiatement équilibrées par un Traité de l'Eglise, réalisant la si délicate mise au point de son mandat de guider, d'unifier, de prescrire, de transmettre et de définir.

Cette lacune, le père Laberthonnière était trop intelligent pour ne la pas sentir. Ceux qui furent ses confidents savent qu'il en eut une vraie hantise. Au moment même où l'Eglise lui demanda son silence, c'est à un traité de l'Eglise qu'il songeait. Il mourut sans l'avoir écrit, mais sans avoir cessé de le méditer. A un homme que l'on contraignait à se taire, que nul ne fasse grief de n'avoir pas tout dit. La part de vérité que le Père Laberthonnière sentit, il se voua à elle, combattit pour elle, je dirais presque mourut pour elle. Il la possède désormais dans sa plénitude.

O. LEMARIÉ.

On m'a frappé dans le dos⁽¹⁾

Pendant l'été de 1924, alors que deux années de gouvernement fasciste troubles et mouvementées s'étaient écoulées et qu'on ne donnait plus à la révolution que quelques mois de vie, il put sembler qu'en supprimant le député socialiste Matteotti les troupes d'assaut fascistes eussent donné le coup de grâce à l'idée de Mussolini.

Je me trouvais à la direction du *Popolo d'Italia* en train de parler avec le frère du Duce, l'avocat Arnaldo, que nous autres, ses collaborateurs, nous appelions simplement Arnaldo. Pour tout le monde, il était d'ailleurs Arnaldo, et c'est ainsi qu'il signait ses lettres. Nous bavardions : « La situation n'est pas splendide, me disait-il, mais certainement mon frère l'éclaircira et l'affermira ».

(1) D'un *Mussolini* que publiera, sous peu, la librairie Grasset, écrit par un fasciste réfugié à Paris, et « qui ne refuse du fascisme qu'un seul de ses aspects : l'hostilité armée », ce livre, dont nous devons les bonnes feuilles à la grande obligeance de l'éditeur, ne manquera pas de faire quelque bruit. Il annonce la guerre prochaine entre l'Italie et la France... Il appelle d'ailleurs, à divers points de vue, les plus expresses réserves.

mira. » Quand il disait : *mon frère*, il y avait dans sa voix une certitude et une fierté qui touchaient. Souvent, il disait simplement : le Président. Il maintenait entre le Duce et lui une distance pleine de déférence, et il servait le fascisme avec une discipline et une obéissance rares. Dans ses longs articles, il mettait en lumière la personne et la doctrine de Mussolini avec une pondération d'idées qui rendait sa plume nécessaire au fascisme. Les premières années où il eut à diriger le grand quotidien milanais que lui avait laissé son frère, les articles de fond d'Arnaldo n'avaient rien de remarquable, mais sa volonté, sa foi, son étude continuelle des hommes et des événements en firent petit à petit de véritables chefs-d'œuvre, qui devinrent le verbe de la jeunesse et dont l'écho fut mondial. C'est avec un amour filial que je me souviens d'Arnaldo. Il était bon père, bon frère et bon collègue. Il pardonnait, il venait en aide avec une extrême facilité. « Monsieur le Directeur, lui écrivais-je, je devrais passer une thèse de doctorat en philosophie à l'Université de Milan; je ne manque pas de bonne volonté, mais je n'ai pas assez d'argent pour acheter les livres et pour payer les droits. » Il me demanda quel était mon sujet. Je répondis : Bergson. Arnaldo connaissait toutes les œuvres de Bergson. Il était au courant de la philosophie française contemporaine. Il approuva et s'intéressa. Il signa une feuille. « Montez à l'administration, me dit-il, vous allez donner cela et vous irez travailler. » La disparition brusque, l'an dernier, d'Arnaldo, enlevé par la douleur que lui causa la mort prématurée de son fils Sandro, est, pour le Duce, une perte exceptionnelle. C'était son bras droit. Mussolini considérait son frère comme un père, comme un tuteur. Quand Arnaldo venait de Milan faire visite à son frère, avec des papiers importants, il n'oubliait pas de lui apporter de l'argent, parce qu'il savait bien qu'il trouverait vide le tiroir de bureau où Mussolini met le sien. Mussolini dépense tout ce qu'il a. Il n'a pas idée de la valeur de l'argent. Il est, comme on dit, un « panier percé ». Mais cet argent, ce n'est pas pour lui qu'il le dépense. Il le donne à des artistes, à des chômeurs, à des nécessiteux qui viennent le trouver ou qui lui écrivent. Mussolini ouvre le tiroir de son bureau et donne. Si bien qu'il est toujours fauché.

Nous parlions donc avec le frère du Duce, le 10 juin, quand nous entendîmes les vendeurs de journaux, via Moscova, crier une édition spéciale de tous les journaux milanais portant en grosse manchette l'assassinat de Matteotti. Il eut son geste instinctif des moments d'embarras : Il se gratta la tête. D'abondantes pellicules tombèrent sur la table. Il me dit d'aller voir sous les portiques comment les gens prenaient la nouvelle de l'assassinat. J'y allai en taxi et revins tout de suite. Fascistes et anciens combattants échangeaient des coups de matraque. Je le lui dis. Allons-y, répondit-il en se levant, comme s'il voulait dire : Aujourd'hui, ma place n'est pas ici; elle est dans la rue. Giacomo di Belsito, fasciste de la première heure et vieux rédacteur du *Popolo d'Italia*, sortit avec nous et nous entrâmes dans l'Octogone avec tout le calme possible. Des cortèges anti-fascistes se formaient, immédiatement dispersés par la police. Des corps à corps s'engageaient pour ou contre Matteotti. Les cris de « A bas Mussolini » et de « Vive la Liberté » et les coups de bâton se croisaient. Pendant ce temps, les journaux étaient pris d'assaut. En première page, de violents articles contre le fascisme criminel. Nous n'avions pas d'armes. En l'honneur de la circonstance, le directeur du *Popolo d'Italia* avait même outillé sa canne au journal. A quelques pas de nous, dans la galerie, les gens se battaient et la police semblait inopérante. Mais loin d'exciter les esprits, la présence d'Arnaldo aida à rétablir un certain calme. Le frère du Duce se trouvait seul avec deux jeunes gens frères et sans armes au milieu d'une nuée d'adversaires assoiffés de vengeance. Si nous nous trouvions seuls, c'est qu'aucun fasciste ne s'unit à nous : bien plus, beaucoup feignirent de ne pas reconnaître notre directeur au milieu de la foule. C'est encore seuls que nous entrâmes au *Popolo d'Italia*, tandis que des brigadiers fascistes qui avaient fait cent fois leurs preuves occupaient l'Octogone. Leur nombre était aussi réduit qu'à la veille de la révolution.

Tous les soirs, Mussolini téléphonait de Rome à son journal milanais et demandait son frère à l'appareil. Le soir du crime, sa voix était blanche d'émotion et de douleur. « Ce sont des misérables qui m'ont trahi. Ils m'ont donné un coup de couteau dans le dos! » Etait-ce la fin, la fin logique d'une politique d'assassins? Véritablement, depuis la marche sur Rome, les conquérants (leur chef non pas) faisaient alterner volontiers le travail et la noce. Un travail peu technique et presque improvisé, mais une noce classique et parfaite. Les femmes jouaient un grand rôle

dans la politique. C'est à ce moment que l'on vit en vogue certaines comtesses du Viminal qu'on reconnut par la suite pour d'authentiques pouffiasses et des aventurières avides de lucre. Bien peu d'hommes se dévouaient à la cause et restaient pauvres.

Nombreux furent ceux qui profitèrent du bouleversement de la nation pour s'enrichir. D'autre part, il n'était pas très facile à Mussolini de se débarrasser des dynamiteurs qui avaient aidé à son entrée dans la capitale. C'est l'inexpérience qui est à la base de ce qui se produisit de 1922 à 1924, période des raids. Mussolini n'était alors sympathique qu'à une horde de barbares et aux gens les plus intelligents du pays. Bien peu de monde. Les milieux cultivés étaient ouvertement contre lui. Le parti libéral comptait des hommes de la force des frères Albertini, de Giovanni Amendola, de Piero Gobetti. Le socialisme avait Filippo Turati et Claudio Treves. Le cléricalisme avait Don Sturzo. L'armée avait le général Bencivenga. La presse de l'opposition était solide, ce qu'on ne pouvait dire de la presse fasciste avec ses journalistes improvisés. Mussolini représentait vraiment la minorité. Il lui fallait se défendre du bec et des ongles contre les monarchistes, les républicains, les francs-maçons, les catholiques et les subversifs. La majorité fasciste du Parlement était en quelque sorte théorique, car les anciens combattants même, avec leur chef, le député Viola, étaient contre le gouvernement. Les séances de la Chambre des députés et du Sénat étaient orageuses. Chaque jour, Mussolini avait à prendre la parole pour couper court à des discussions qui dégénéraient en rixes sanglantes. C'est ainsi que Bottai, alors âgé de vingt-cinq ans, le plus jeune député fasciste, fut mis knock-out en plein hémicycle par un formidable direct de l'honorable Viola. Et, en dehors de la coalition politique adverse, Mussolini avait toutes les nations contre lui. Dans toutes les rues, sur toutes les places d'Italie, c'étaient des meetings avec des morts et des blessés. Plus seul qu'à la veille de la révolution, Mussolini courait désarçonné derrière son idéal en fuite comme un cheval échappé. Il voyait foisonner les hebdomadaires satiriques dans le genre du *Bec jaune*, avec un succès fabuleux qui empoisonnait ses digestions. A la boutonnrière des braves gens, l'insigne fasciste se faisait de plus en plus rare. Le jour où les journaux annoncèrent l'assassinat du député socialiste Matteotti, il disparut tout à fait de la circulation.

* * *

Matteotti, de famille très riche, était, comme Claudio Treves, également très riche, un apôtre du socialisme. Matteotti, Modigliani, Treves et Amendola étaient les adversaires les plus directs de Mussolini, et commandaient une coalition de forces qui faillit bien renverser le régime fasciste. Dans les comptes rendus parlementaires, on trouvait tous les jours le nom de Matteotti. Pour la politique, c'était un leitmotiv obsédant : *Memento mori!* Doué d'une grande facilité de parole, dialecticien de première force, homme de foi et de courage, énergique et loyal, Matteotti n'avait pas de peine à diriger à tout instant quelque attaque contre le régime : sa serviette de cuir en regorgeait. Tandis que Turati, Treves, Amendola, Modigliani sophistiquaient, Matteotti donnait des chiffres et frappait avec une rapidité nerveuse qui aigrissait ses adversaires. Son attitude le rendait intolérable. Ceux d'entre les chefs fascistes qui se savaient malhonnêtes attendaient de sa serviette de cuir et de sa parole les accusations les plus précises et les plus formelles. Matteotti, c'était le juge impitoyable d'une révolution bien particulière, le leader de la justice, l'homme du lendemain. L'innocence de Mussolini dans le crime Matteotti est claire. Son attitude et sa façon d'agir en sont la preuve. Assurément, il a bien dû lui échapper, dans quelque moment de colère et d'exaspération, une phrase dans le genre de ce le-ci : « Il faudrait le supprimer! » Il est inutile de dire que Mussolini est une nature violente et vindicative. Mais il aime avoir des adversaires intelligents à qui il ne refuse pas le passeport qui leur permettra d'aller dire du mal du fascisme à l'étranger. C'est le cas de Benedetto Croce, avec le scandale récent suscité par son *Histoire de l'Europe* mise à l'index par l'Eglise et laissée en circulation par le fascisme. Benedetto Croce refuse au fascisme toute valeur historique et politique, se contente de le définir « un douloureux fait divers », et arrête son histoire d'Italie en 1914, avec Giovanni Giolitti. Benedetto Croce n'en va et vient pas moins de Naples à Berlin sans que la police fasciste le moleste. Mais quelques sanguinaires parmi lesquels Amerigo Dumini, chef de la police secrète fasciste, c'est-à-dire d'un groupe de surineurs de profession, croyant

sauver le fascisme et cédant d'autre part aux louches menées de provocateurs soudoyés, décidèrent tout simplement de supprimer Matteotti.

Le député socialiste sortait de sa villa du quai Mellini pour se rendre au Parlement comme d'habitude. Dumini et ses amis l'attendaient dans une automobile. Ils le garrottèrent et le jetèrent dans la voiture. Matteotti, qui était de caractère extrêmement nerveux, réagit en criant et en se débattant. Pendant ce temps, le chauffeur s'éloignait à toute vitesse dans la direction de via Nomentana. Matteotti fut achevé à coups de pied et à coups de poing, poignardé et enfoui dans une localité déserte du côté de Sant'Agnese.

* * *

Les chefs fascistes s'éclipsent. Il y a un premier moment de stupeur. Mussolini va et vient du Viminal au palais Chigi, et cherche à rassembler ses hommes pour faire face à la situation. Mais où sont-ils passés, ses hommes? C'est en vain qu'il appuie sur les boutons de sonnette ou qu'il appelle au téléphone quelqu'un à qui donner des ordres. Mussolini est seul, abandonné. S'il se met à la fenêtre qui donne sur la place Colonna, il ne voit que des hordes d'adversaires prêts à l'égorger. La voix des crieurs de journaux parvient jusqu'à lui : elle l'accuse d'avoir commandé le crime. L'armée se tient prête pour l'état de siège. Le Roi attend que Mussolini vienne lui remettre sa démission. Pendant ce temps, un groupe de députés fascistes se réunit afin d'élire un quadrumvirat remplaçant Mussolini et maintenant le fascisme au pouvoir. Ses intimes se rendent auprès de lui et lui conseillent de quitter le pouvoir, ne fût-ce que pour un temps. Le scandale est tellement énorme que leur conseil ne semble pas le moins du monde une trahison. Mussolini frappe du poing la table : « Je ne m'en vais pas. On me tuera plutôt. Je suis ici, j'y reste! » Pourquoi reste-t-il? Dans les rues, le sang coule comme en octobre. Les nouvelles de la révolte arrivent tronquées ou grossies par les préfets de police, qui se préparent à changer de drapeau. Il entend, comme avant, le chant des bandes ennemies jusque sous son balcon. Ce sont là des journées angoissantes entre toutes. Réellement, Mussolini ne croit plus en son étoile. Il voit de près la mort violente qu'on lui a prédite. « Ou ils me tueront ou je me tuerai ». Les idées les plus noires traversent son cerveau en feu. Dans ses moments de grande tension nerveuse, il fait peur. C'est une bête en cage. Où sont mes hommes? Or, ses meilleurs, ses plus fidèles soldats : Bottai, Farinacci, Arpinati, Balbo, De Vecchi, Augusto Turati, un nombre réduit d'hommes, mais tous excellents, se sont éclipsés, dans leur zone de commandement, pour une seconde marche sur Rome. Le lendemain, des trains bondés de chemises noires armées jusqu'aux dents, prêtes à soustraire Mussolini à la vindicte populaire, arrivent de Sicile, de Campanie, des Pouilles, de Florence, de Bologne, de Milan, de Turin.

Le soir de l'assassinat de Matteotti, le repas de Mussolini est beaucoup plus frugal que d'habitude. Son cuisinier, qui est un ancien camarade de tranchée, lui a préparé un plat de riz et un verre de lait. Après un dernier coup d'œil sur les journaux du soir, Mussolini va se coucher, pour s'endormir quelques minutes après et se lever à 7 heures, comme d'habitude.

Le lendemain, de bonne heure, la place Colonna est pleine de chemises noires. Fusils et bonnets se lèvent devant lui. Il n'adresse que quelques paroles à ceux qui sont venus à Rome pour le défendre. « Si je marche, suivez-moi; si je vous trahis, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. » Plus tard, quand l'offensive de ses adversaires sera pressante et que le cadavre de Matteotti deviendra tout un programme politique, Mussolini relèvera le gant et lancera une phrase qui est un défi à l'opposition et au monde : « J'assume la responsabilité de tout ce qui a été fait en mon nom en Italie depuis que j'ai commencé la lutte jusqu'à aujourd'hui. Si mes adversaires veulent encore spéculer sur le cadavre de Matteotti, ils recevront du plomb. Quiconque n'est pas avec moi est contre moi ». Le buste haut, la tête renversée, la main levée, ce qu'il promettait, il devait le tenir point par point. Il annonçait la seconde vague. L'enfant, la mère, la veuve de Matteotti, tout cela n'était plus, aux yeux des fascistes, qu'un appareil scénique.

En attendant, les organisations armées d'antifascistes se multipliaient. Le poète Sem Benelli, ancien combattant, se mettait à la tête de *Patrie et Liberté*. Gabriele d'Annunzio commandait ses anciens légionnaires de Fiume. Dans le Midi et dans les îles, un parti de porteurs de matraques dit « le parti du petit sou (soldino) » s'improvisa. Les catholiques eux-mêmes s'armèrent,

et ce fut, dans toute la péninsule, une grêle de coups de revolver. En même temps, dans la presse anti-fasciste, des plumes aiguës faisaient le procès du régime qui devait s'achever par l'exécution de Mussolini et de ses hommes, et la dissolution du parti et de la Milice. Les intellectuels, depuis les professeurs d'université jusqu'aux philosophes, rédigeaient le fameux manifeste auquel adhérèrent des hommes de lettres et des artistes célèbres, résidant aussi bien en Italie qu'à l'étranger.

* * *

Celui qui brillait entre tous dans le milieu libéral, c'était le jeune Turinois Piero Gobetti, âgé de vingt-quatre ans, poète, philosophe, éditeur, journaliste et agitateur politique. Piero Gobetti dirigeait le *Baretti* et la *Révolution libérale* à Turin ainsi qu'une maison d'édition à laquelle Malaparte et moi avons donné des livres : lui *L'Italie barbare*, moi *la Vie de Bellini* et le roman *Sara Lilas*. Gobetti sympathisait donc avec des éléments fascistes tels que Malaparte et moi, qui étions, en quelque sorte, des précurseurs du fascisme actuel, nettement populaire, et présentant bien des points de contact avec le libéralisme de Gobetti. Les livres de Gobetti, à la fois profonds et fins, lui avaient donné sur les Italiens un ascendant immense. Il n'était encore qu'un enfant qu'on le montrait déjà dans les comices comme l'homme du lendemain. Mordant, pénétrant, ironique, malicieux, goguenard, féroce dans sa propagande antifasciste, Gobetti donnait effroyablement sur les nerfs à Mussolini. Sa maison d'édition avait lancé cent ouvrages contre le régime, des meilleurs écrivains de l'opposition. De plus, Gobetti, était un protégé de Riccardo Gualino qui l'estimait et le favorisait beaucoup. Turin donnait de l'envergure à la politique nouvelle et devenait un centre subversif très fort. Aussi les chemises noires avaient-elles dirigé une première attaque à main armée contre la maison de Gobetti, saccageant sa bibliothèque et le rouant de coups de bâton. Gobetti était extrêmement frêle ; grand, blond, myope, il avait l'air d'une caricature de séraphin à lunettes. Fils d'un père et d'une mère petits-bourgeois, ce garçon, qui avait un sens de la vie stoïque, faisait contraste avec les siens. Il avait épousé une femme professeur et il en avait un petit garçon. Il n'en vivait pas moins en fils de famille, en enfant gâté. « Piero a la fièvre ce matin et il veut sortir quand même... comme il est imprudent! Piero a oublié de prendre sa drogue pour le cœur... Piero travaille trop; le docteur a dit qu'il a besoin de distraction. » Faible de la poitrine, du cœur et de l'estomac, le jeune philosophe n'a d'autre distraction que la lecture. Fragile comme verre, il n'aime que la lutte.

Un jour, le bruit se répand que Mussolini a télégraphié au préfet de Turin : « Rendez la vie impossible à Piero Gobetti ». Les fascistes attaquent de nouveau le siège de la *Révolution libérale*, et Piero Gobetti, bâtonné jusqu'au sang, doit s'aler. On a brûlé ses livres et jeté ses papiers au vent. La réaction fasciste est déchaînée; la seconde vague est en plein crescendo. A peine et insuffisamment remis, Piero Gobetti demande son passeport pour Paris : « Je continuerai d'ici mon travail pour la liberté italienne, écrit-il d'un petit hôtel de Montparnasse à ses amis. Je suis triste d'avoir quitté mes parents, ma femme, et mon fils, mais j'espère que ce ne sera pas pour longtemps ». L'après-midi, il se rend au café Napolitain, boulevard des Capucines, pour passer une heure avec Camillo Antona Traversi. Il prend un café-crème. « Je me sens mal », dit-il, et il perd connaissance. Transporté dans une clinique, il succombe d'un collapsus au cœur.

Un autre homme politique de l'opposition dont la haute intelligence mérite qu'on en rappelle le souvenir est Giovanni Amendola, qui avait créé à Florence, avec Papini, la revue philosophique *Leonardo* et la Bibliothèque philosophique de la place Donatello. Amendola était un colosse et il résista plus longtemps aux coups de matraque des fascistes. Lui aussi avait un enfant. Il avait épousé Eva Khun, une Juive russe qui a fait connaître aux Italiens la Krokiaia de Dostoïevsky. Eva Khun devint folle et dut être internée. Son mari continua de diriger le mouvement anti-fasciste. Mais, au cours d'une dernière agression, victime d'une fracture des côtes avec lésion au foie, il dut quitter l'Italie pour aller se faire opérer dans une clinique étrangère, et mourut.

Ces deux hommes, ces deux épisodes de la révolution fasciste sont, avec l'assassinat de Matteotti, ce qui m'a le plus frappé. Gobetti et Amendola ont combattu tous deux jusqu'à épuisement total de leurs forces, sacrifiant leur vie à leur idéal.

* * *

On ne saurait en dire autant de beaucoup d'autres hommes de l'opposition qui ont pris la fuite et gagné la frontière dans les conditions les plus dramatiques et les plus ridicules. Filippo Turati a préféré sacrifier sa belle barbe plutôt que sa vie et il est arrivé à Paris glabre comme un boxeur. « Vous avez un vilain nom, peu glorieux, dit Mussolini au député Augusto Turati le jour où Farinacci ayant donné sa démission il le fit secrétaire général du Parti National Fasciste; mais vous avez un beau et immortel prénom. Je ne vous appellerai plus qu'Auguste. Faites en sorte, en travaillant pour le bien du pays, que le déplorable souvenir d'un autre Turati disparaisse. Vous y arriverez. » Augusto Turati s'est montré digne de l'attente de son chef, et on peut le considérer comme un des hommes les plus forts du fascisme. Au moment où j'écris, il abandonne la direction du grand journal fasciste *la Stampa*, qu'il a exercée pendant deux ans, en remplacement de Malaparte, avec une discipline parfaite et des méthodes appropriées aux circonstances. Avant de devenir secrétaire du P. N. F., il avait eu en mains la province de Brescia où il avait donné au syndicalisme une vigoureuse impulsion. Au moment où l'opposition, après l'assassinat de Matteotti, faisait le procès du régime, Augusto Turati descendit à Rome avec les forces de Brescia pour défendre Mussolini de plus près.

Aux côtés de Turati, de Balbo, d'Arpinati, de Malaparte, de Bottai, on vit se distinguer Farinacci, qui se montra le plus intransigeant de tous au moment de l'assassinat de Matteotti. Après un attentat si grave, Mussolini avait ordonné à ses grégaires les plus fidèles de *chauffer* la nation par des réunions et des discours. Je me rendis en Sicile à la suite de Roberto Farinacci en qualité d'envoyé spécial du *Popolo d'Italia*. Tous les fascistes de l'île avaient été convoqués à Palerme par Farinacci; mais toute la Sicile ne trouva pas plus de 5.000 hommes à envoyer à sa capitale. Les chemises noires défilèrent dans les rues de Palerme sous un soleil véritablement meurtrier, sans qu'on vit un drapeau aux fenêtres, sans qu'on entendit un seul *Adalà* partir de la foule qui continuait à se promener comme si de rien n'était. Du haut de la vieille Tour Pisane, Roberto Farinacci parla aux chemises noires avec une violence exaspérée. « Matteotti n'est qu'un épisode, un petit épisode négligeable d'une grande révolution. Avant de toucher au Duce, nos adversaires devront passer sur notre corps. » C'était un dimanche; pendant que le Ras de Crémone parlait, Palerme célébrait une de ses fêtes à base de glaces, de feux d'artifices et de sodas. En Sicile, pays qui n'a pas de politique vraiment à lui, le fascisme se réduit à une simple question d'hygiène. Aussi le terrible discours de Farinacci fut-il la charge de don Quichotte contre les moulins à vent. J'ajoute que les fascistes siciliens, ramassis de Grecs, d'Arabes, d'Espagnols et de Sarrasins, étaient si peu ragoûtants à voir qu'ils faisaient l'effet d'échappés de bagne ou d'asile, et que ce rassemblement de chemises noires poussiéreuses en sueur et barbes, donnait dans la paisible cité mauresque l'impression de pillards barbares. Ce jour-là, j'ai vraiment senti que Mussolini et le fascisme avaient dû faire appel à la lie de la société, ainsi que les tribuns sans-culottes aux jours les plus sombres de la Révolution française; et je me suis dit: Nous sommes, réellement, en pleine révolution.

Jamais plus qu'alors tout fasciste n'est apparu comme un assassin dans l'exercice de ses fonctions de criminel, Roberto Farinacci comme les autres, avec la cravache qu'il tenait à la main, ses yeux féroces et ses mâchoires peu rassurantes. Ancien cheminot, enfant du peuple, presque illettré, ce révolutionnaire alors âgé de trente ans, qui croyait et croit encore en Mussolini comme en un dieu, prit en mains le P.N.F., cassa les reins aux exploitateurs de cadavres et sa battit comme un lion pour le fascisme intégral. Sans l'effort titanique de Farinacci, sans son courage de fou déchaîné, Mussolini eût dû se dépenser cent fois plus pour résister à la bourrasque. Je me souviens qu'à la commémoration annuelle de la Marche sur Rome qui eut lieu en octobre, quelques mois après l'assassinat de Matteotti, le peuple déserta en masse à l'appel de Mussolini qui avait convoqué à Milan, à la rédaction du *Popolo d'Italia*, tout son Etat-Major et qui se présentait en uniforme de caporal d'honneur de la Milice. « Il est dix heures, allons place du Dôme », dit-il. Place du Dôme, il devait demander à ses chemises noires l'approbation de sa politique. Mais la place était à demi vide; c'est tout juste si les chefs lombards avaient pu rassembler quelques milliers de miliciens. On vit Mussolini se dresser à la tribune des orateurs. La place faisait un effet lugubre. Il parla, mais l'enthousiasme se figeait dans sa bouche. « Chemises Noires... dit-il en

manière de conclusion... je vous donne rendez-vous ici l'année prochaine. Au revoir, vive le Fascisme, vive l'Italie! »

* * *

Malgré lui, sa volonté n'en fléchissait pas moins tous les jours davantage. Son humeur se faisait plus noire; il devenait de plus en plus irascible et maigrissait visiblement. Un jour, enfin, il eut un vomissement de sang et dut s'aliter dans son appartement de la rue Rasella, avec d'atroces douleurs d'estomac. On se demandait si, véritablement, Mussolini était gravement malade ou si la maladie cachait la crise politique. On lui découvrit un ulcère purulent à l'estomac. Pendant quelque temps, les médecins désespérèrent de le rétablir. Une seconde fois, ses intimes eurent l'idée d'un quadrumviat qui le remplaçât. L'opposition attendait sa mort d'un jour à l'autre. Mussolini continua de refuser à donner sa démission. Même malade, aux moments graves, il tint à s'occuper des affaires de l'Etat, en se cachant des médecins et de ses parents. Son frère Arnaldo et sa sœur Edwige l'assistaient. Il resta des mois et des mois sans sortir, astréint à un régime des plus sévères et, l'hiver venu, à la surprise de tous, il revint au Palais Chigi. Les fascistes improvisèrent en son honneur une manifestation de sympathie, place Colonna, et Mussolini ne résista pas à la tentation de se montrer au balcon et de parler à la foule. En chemise noire, maigre et pâle, les yeux fiévreux, il avait un aspect pénible, funèbre. En bas, ses fidèles semblaient fous de joie, et l'ovation dura quelques minutes. Mussolini regarda longuement ses miliciens qui le saluaient, comme si l'émotion l'empêchait de parler. Ensuite, faisant appel à toutes ses forces: « Fascistes, criez-t-il, entendez-vous ma voix? La reconnaissez-vous? C'est toujours la même. Je n'ai rien perdu. Me voici. » Quand il se retira, déjà la sueur emperlait ses tempes, où de grosses veines faisaient saillie. Mais sa voix évoquait quelque chose de fragile qui tombe de haut et trahissait l'usure intérieure. Les docteurs ne lui avaient pas dissimulé que, s'il tenait à ne pas mourir, il lui fallait suivre un régime extrêmement scrupuleux, et Mussolini se soumit de bonne grâce à la dure épreuve du lait et du repos physique. Le soir comme à midi, un beau bol de lait stérilisé l'attendait sur sa table de travail de la rue Rasella. « Dis-moi s'il est possible de trouver de l'inspiration dans le lait », disait-il à un ami. Le lait le rendait hypocondre.

« Je veux changer d'air, téléphone-t-il un jour à son frère; je viens pour un jour à Milan. » En Lombardie, une neige abondante tombait. Après un repos de quelques heures, il arriva le soir au *Popolo d'Italia*. Il était tout de noir habillé, avec des bottines vernies à tige de drap clair et à boutons de nacre, les mains dans les poches d'un pardessus bleu foncé, son col de velours relevé derrière, un melon sur la tête: il était mal rasé, spectral. Son frère, les rédacteurs, les huissiers inspectaient les couloirs, les portes et les escaliers et on entendait chuchoter partout: « Le Président arrive; voilà le Président; tout le monde à son poste! » Mussolini s'assit sans mot dire dans le fauteuil directorial qu'occupait habituellement Arnaldo. Il porta la main à son front. Il avait l'air très triste. On eût dit qu'il avait décidé de reprendre son poste de journaliste et de ne plus revenir à Rome. Il prit la plume et écrivit un « papier » qui parut le lendemain en première colonne; il y affirmait la volonté de vivre du fascisme et les tours de vis qui s'ensuivraient forcément. Il se leva, entra dans toutes les pièces de la rédaction en s'asseyant à toutes les tables pendant quelques minutes, comme un collègue. Puis il descendit à la typographie, regarda les cahiers de manuscrits fixés à côté des linotypes, en lut un, le déchira, s'approcha du marbre où étaient mises en pages quelques feuilles du *Popolo d'Italia*... Enfin, après avoir bien respiré l'air de son atelier, il reprit le train pour la capitale, comme guéri.

C'est alors qu'on vit se dessiner l'opposition lente et inexorable des forces adverses. L'opposition parlementaire dut désertar la Chambre, se réfugier sur l'Aventin. Les troupes d'assaut allèrent reprendre leur matraque au grenier et inventèrent les repréailles à l'huile de ricin. On attaqua, on saccagea les journaux antifascistes; on arriva petit à petit à la suppression de la liberté de la presse et la liberté de pensée, à la formation d'un Parlement fasciste, au Code fasciste, à la dissolution des partis hostiles, à la peine de mort et de bannissement, à la *fascistisation* obligatoire des grands quotidiens tels que le *Corriere della Sera*, le *Stampa*, le *Giornale d'Italia*, à la destruction des associations maçonniques et catholiques, à l'emprisonnement du Grand-Maitre Domenico Torri-

giani, à l'exil de Don Sturzo et des autres chefs de l'opposition : Salvemini, Sforza, Nitti, Modigliani, Treves, Buoizzi, Turati, Rosselli, Ferrero.

Mussolini fit de la dictature un fait accompli; il obtint que le Roi signât des lois spéciales; il augmenta et perfectionna la Milice fasciste en lui donnant les droits et les devoirs d'une armée nationale; il développa l'esprit militaire chez les enfants en en faisant des avant-gardistes à partir de quinze ans et des ballilas au-dessous. Il se consacra ainsi à la réalisation d'un Etat fasciste vers lequel toutes les activités du pays convergent si bien que le faisceau, les verges et la hache furent imposés comme un symbole national et non plus comme l'expression d'un parti politique.

« Ce n'est qu'ainsi que l'on peut gouverner. Le pays n'a pas besoin de luttes intestines; il a besoin d'améliorations; c'est pourquoi il faut me laisser travailler en paix. » En faisant une fois pour toutes table rase de tous ceux qui lui mettaient des bâtons dans les roues, Mussolini accélérât toutes les réformes et tous les travaux qui ont changé l'âme et l'aspect de l'Italie. Aussi l'assassinat de Matteotti n'est-il plus, dans le souvenir des Italiens, qu'un épisode de la chronique révolutionnaire; son importance politique ne s'est guère maintenue que dans le programme des exilés. Comme, après le crime, les événements ont donné une conscience au fascisme, on peut dire que la suppression du député socialiste a marqué la fin de l'opposition et le début d'une nouvelle vie dans la politique fasciste. En accusant ouvertement le fascisme d'être un parti de criminels, les adversaires de Mussolini lui ont montré la voie de la rédemption, laquelle a été parcourue dans la terreur. Mussolini a tiré de ce grave épisode un nombre infini d'enseignements. Au moment où l'opposition se déchainait comme au cours de la révolution, il a su se défaire de tous les éléments extrémistes qui lui avaient facilité naguère l'entrée à Rome. On a laissé aux porte-matrasque le loisir de ramener l'ordre, et on les en a punis; si bien qu'aujourd'hui Mussolini a, tout à la fois, ramené l'ordre et éliminé la lie du fascisme. Méthode de guerre : on met en première ligne le gibier de galère parce que c'est ça qui rend le mieux, et, si ça ne revient pas, c'est autant de gagné pour l'hygiène du pays. Et, de fait, presque tous les *sauvages* ont disparu : ils se sont éliminés d'eux-mêmes au fur et à mesure qu'ils exagéraient dans leur instinct bestial de supprimer, et de manier de l'or taché de sang. Toutefois, si Mussolini est encore au pouvoir, et s'il a eu raison de l'opposition, c'est à eux qu'il le doit. Il n'en est pas moins vrai qu'une fois finie la lutte contre ses adversaires, il a eu à en soutenir une autre contre ses partisans. Le terrain politique déblayé d'ennemis, les miliciens n'ont plus rien eu à faire : c'est alors que naquit la *fronda*, le désaccord, qui a duré plusieurs années, entre *officiels* et dissidents, et aussi le *rassismo*, qui a infesté les zones les plus laborieuses et les plus paisibles de la péninsule. Miliciens contre miliciens, partisans d'un régime normal contre gens de 1919 se sont battus en adversaires irréconciliables.

En opposition avec son parti même, Mussolini s'est vu dans l'obligation de sacrifier ses meilleurs hommes, de prendre des mesures draconiennes contre les plus valeureux. A un moment donné, la position de Farinacci lui-même semblait tellement équivoque qu'on s'attendait d'un moment à l'autre à l'expulsion du Ras de Crémone des rangs du P. N. F. Après l'assassinat de Matteotti, Mussolini a été le chirurgien qui approfondit encore l'entaille pour supprimer radicalement la gangrène. En somme, il a travaillé à éteindre la révolution et à supprimer le parti qu'il avait créé lui-même parce qu'il le trouvait de trop dans le mécanisme de l'Etat, et qu'il lui semblait une étincelle dangereuse susceptible de mettre le feu d'un moment à l'autre à sa propre maison. Avec une tactique révélant bien le profond connaisseur d'hommes qu'il est, il a éliminé et remplacé un à un les instruments trop affilés de sa révolution; il en a envoyé bon nombre à l'étranger; il en a fourré d'autres en prison, d'autres encore ont été confinés dans leur province avec ordre de ne pas bouger, de ne pas agir; il en a établi en dehors de la politique. Ceux qui occupent encore des postes de grande responsabilité (ils ne sont pas nombreux) doivent exécuter scrupuleusement ses ordres. S'il n'en était pas ainsi, Mussolini serait encore entre les mains de ses fanatiques; il ne serait pas maître le moins du monde de la situation, et des faits aussi regrettables que l'assassinat de Matteotti se succéderaient quotidiennement. Aussi les hommes ne comptent plus : les charges sont quelque chose de purement mécanique. Ainsi s'explique la relève continuelle qui se fait aussi bien dans les postes les plus élevés du Parti que dans les engrenages de l'Etat, dans l'industrie, dans le journalisme. L'Etat, et Mussolini pour l'Etat, exerce un contrôle

direct sur toutes les activités de l'Etat, jusqu'aux plus privées. Cela équivaut à la faillite d'une classe dirigeante : la classe fasciste, la hiérarchie révolutionnaire. Cela confirme les dons exceptionnels de Mussolini, dictateur, qui est un fort, un habile, un tenace pétrisseur et dévorateur d'hommes.

(Traduit de l'Italien.)

ANTONIO ANIANTE.

Une " première " au théâtre wallon

Il y a, sur la scène du Trianon, derrière le rideau qu'on n'en finit pas de relever, un grand garçon dégingandé, un peu pâle : l'auteur : « L'auteur ! » réclame le parterre, un parterre où les étudiants, louvanistes et liégeois, ses condisciples d'aujourd'hui et ceux d'hier, tous ses amis goûtent la joie de lui faire un triomphe. Mais il s'agit bien d'un coup monté ! Le bon public en or des vendredis, soirs de « première », applaudit, lui aussi, à tout rompre. Et les ouvreuses sur leur banc. Et les acteurs sur le plateau. « Vive le mélodrame où Margot a pleuré ! » *Royinne*, d'Amand Gérardin, n'a rien d'un mélodrame. Mais on y a mouillé, bien sûr, plus d'un mouchoir. Ah ! ces reniflements mal réprimés, dans la pénombre, pendant la grande scène du III, quelle musique de fête à l'oreille et au cœur de ce tout jeune auteur qui n'avait pas le trac, parce qu'il avait foi !

J'ai suivi Gérardin depuis les bancs de l'Université. Je vois encore entrer dans mon auditoire ce paysan d'Ampsin qui ne jouait pas au poète. Gérardin faisait du latin et du grec : un « classique ». Mais il préparait le certificat complémentaire en philologie romane. Nous avons lu ensemble du Montaigne, du Rabelais. Et j'ai gardé souvenance de l'excellente interprétation qu'il me donna de Thélème et de ses blandices. Un jour, l'étudiant du dernier banc, effacé et sympathique, me tendit une mince plaquette : *Prumière Fornéye*. Je lus ces vers wallons d'un trait, comme on se désaltère à la source d'eau vive. Je les ai relus. Je les ai fait lire. On savourait, dans cette « première fournée », de bon pain noir, d'excellent pain noir de chez nous. Un poète nous était né...

Depuis, Amand Gérardin nous a délaissés. Ce poète a rencontré un *businessman*. L'étudiant en philologie fait son droit. Il nous a délaissés pour Louvain. Dans un bureau de la rue Vital Decoster, où il doit y avoir des machines à écrire, des classeurs américains et des dossiers de toutes les couleurs, Gérardin, rédacteur-chef de *Rex*, va-t-il étrangler de ses mains d'homme d'affaires sa muse wallonne ? Eh bien ! non. J'avais reçu, l'an dernier, un « Florilège » (*Dulcissima o Wallonia!*...) qu'il annota. J'ai reçu, il y a quelques jours, un second recueil : *Tote mi ame*, qui tient les promesses de Liège. Et voici qu'après une comédie en un acte (*Tot seûs*), Gérardin fait jouer et triompher sur la scène du Trianon les trois actes de *Royinne*. Comme le relevait en son vert langage un journal étudiantin, l'exil à Petermanville n'a pas tari, chez notre bon poète, la veine mosane et douce et familiale, ce vieux langage de ses « têtes » auquel il peut bien dire encore :

*Ti tchante, bon vîx lingadje, ti tchante è jonâ d' mi minnie
Come li pus bê ravion d' mès pus bêlès anneyes...*

Royinne est une pièce d'actualité. Ce vieux mot, qui n'est plus guère usité qu'au jeu de cartes (le terme français « reine » l'a expulsé du vocabulaire courant), désigne ici une reine de beauté, reine précaire d'un de ces concours insidieux dont Omer Englebert a fait, dans la *Revue*, la satire pleine d'humour. Qu'une villageoise accorte et de joli minois brigade et déroche la couronne de carton doré, devienne Miss « miss come noss' tchin », déclare sans ambages un personnage de *Royinne*, et c'est la porte ouverte à toutes les catastrophes. Mareye, la jeune et imprudente Miss Belgium, perdra dans l'aventure sa santé et son « galant ». Elle ne perdra pas « ses honneurs », comme dit notre patois chatouilleux. La tradition du théâtre wallon, optimiste et moral, s'y oppose. Mais un

dénoûement cornélien dérange cependant la quiétude du public. Celui qu'elle aimait et qui ne l'aime plus, Mareye doit le céder à sa sœur Mayane, la petite couturière; et c'est un cruel déchirement. Pour faire admettre ce sacrifice, Amand Gérardin cède la parole au grand-père, au patriarche vénéré, vénérable et qu'il devrait bien vieillir de dix années. Grand-père Zante a toujours vu clair. Il a contrecarré de toutes ses forces le projet de Mareye que soutenait sa sotte mère; il a encouragé les rougissantes amours de Mayane et du jeune fermier. Il lui faut maintenant, au troisième acte, remonter à la reine d'un jour la sévère beauté du total renoncement. Le pas était périlleux. L'auteur s'en est joliment tiré. Nous ne lui ferions qu'un reproche. A rendre trop sympathique Mareye repentie, il donne au deuil du cœur quelque chose d'atroce-ment dur. Pêché de jeunesse! A vingt ans, tous les renoncements paraissent faciles. On donne sa vie à vingt ans. Et l'on croit de bonne foi, parce qu'on n'a pas aimé, qu'il est aussi facile de marcher sur son cœur que de donner sa vie...

Amand Gérardin a appris le wallon sur les genoux de sa maman. Il le parle encore au foyer, autour des cuves de sirop bouillonnant où officie son père. Le privilège est rare, même pour un auteur patoisant. Aussi la langue triomphe-t-elle, souple et colorée, pittoresque à souhait, dans ces « banalités » qui font la trame drue d'un dialogue de théâtre. Mareye rentre de Paris, où l'a retenue deux mois une pleurésie maligne. Survient Tchâles, son ex-amoureux. Tête à tête cruel. La conversation languit. Mais pour traduire cet embarras précisément, Gérardin trouve, dans son expérience quotidienne, ces mots qui ne sont que des mots et que chacun voudrait pouvoir dire en pareil cas. Prestige du naturel, de la simplicité toute nue. Les passages moins heureux sont les passages de bravoure. Le théâtre wallon répugne aux tirades lyriques. L'apostrophe à la vieille maison (li coalève, li plate-bûse, li tcheyre) sonne faux. Et quand il se mêle de ratiociner sur le sentiment amoureux, mon patois n'a d'autres ressources que d'évoquer les petites fleurs et les petits oiseaux. Par contre, quelle veulerie, quelle alacrité dans ces premières scènes de l'acte III! Mareye est à Paris. Sa mère en frémit d'aise. Elle collectionne les photographies des gazettes, les illustrés. Toute la chambre, la « bonne chambre », — car on ne vit plus dans la cuisine, — en est comme tapissée. Voici venir le journaliste, qui demande une interview et deux poses devant l'objectif. Et ce type de facteur rural, bavard et facétieux, indiscret et rubicond! En vérité, le jeune dramaturge a donné ici la mesure d'un talent où la spontanéité le dispute au métier.

Mais ce que nous voudrions relever aussi, c'est l'atmosphère bienfaisante de ce théâtre patoisant. Dans le même temps où le public parisien se pressait à *Fleur-des-Pois*, des centaines de braves gens pleuraient sur la détresse de Mareye. La salle est intime. On pèle des oranges. L'ouvreuse dit poliment: « Madame, il y a un règlement qui prie les dames d'enlever leur chapeau. » J'ai payé mon fauteuil 3 fr. 50. L'orchestre symphonique joue *Madame Angol*. A l'entr'acte, un solo de flûte est annoncé. Et, pour le solo de flûte, l'électricien a préparé, devant son projecteur, un écran bleu. Le rideau se lève toujours sur le même décor de famille. Il y a le crucifix sur la cheminée, une bouilloire sur la « plate-bûse », sur la table une toile cirée. Grand-père Zante fume la pipe. Mayane a mis son tablier des dimanches. Tchâles l'amoureux, avec sa cravate de l'autre année et le costume qu'il a acheté au Pont-des-Arches, ressemble à tous les villageois qui attendent les « crapautes » à la sortie de la grand'messe. Et mes voisins de dire: « Comme c'est vrai! » Le théâtre wallon n'est pas précheur. Sa moralité est en lui. Elle réside dans cette sincérité, qui n'est pas une formule, mais la forme même de la vie simple et vraie. On a dit contre les exhibitions de Galveston et de Spa, contre les miss et les impresarii des miss, mille invectives. Je ne sais pas de condamnation plus émouvante que celle-ci: un grand-père qui maudit, une maman qui pleure, le cœur brisé d'une fillette.

FERNAND DESONAY,
Professeur
à l'Université de Liège.

Salle Patria, rue du Marais, Bruxelles

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

QUATORZIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

EN NOVEMBRE.

Le mardi 22, à 5 h., S. Exc. Mgr BESSON, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève. Sujet : **La fin du monde.**

EN DÉCEMBRE.

Le mardi 6, à 5 h., M. René BENJAMIN. Sujet : **Les lettres d'amour de Balzac.**

Le mardi 13, à 5 h., M. Jacques COPEAU, Lecture de *Eon Juan*, de Molière.

Le mardi 20, à 5 h., M. Maurice PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France. Sujet : **Un méconnu : l'archiduc Rodolphe.**

EN JANVIER.

Le mardi 3, à 5 h., M. Denis D'INÈS, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : **Les beaux vers du théâtre français.**

Le mardi 10, à 5 h., M. André BELLESSERT. Sujet : **Un grand romancier contemporain : M. Edouard Estaunié.**

Le mardi 17, à 5 h., M^{me} DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : **Le rire de tous les temps.**

Le mardi 24, à 5 h., le comte de SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France. Sujet : **Le désarmement.**

Le mardi 31, à 5 h., M^{me} Berthe BOVY, sociétaire de la Comédie-Française, interprétera *La Voix humaine* (de Cocteau), récitera des fables de La Fontaine et chantera des chansons wallonnes.

EN FÉVRIER.

Le mardi 7, à 5 h., M. Henri BÉRENGER, sénateur, président de la Commission des Affaires Étrangères du Sénat français. Sujet : **Le problème de l'Europe.**

Le mardi 14, à 5 h., M. George LECOMTE, de l'Académie française. Sujet : **Peut-on mentir à soi-même?**

Le mardi 21, à 5 h., M. Paul REYNAUD, député de Paris, ancien ministre des Finances et des Colonies.

Le mardi 28, à 5 h., M. Charles OULMONT. Sujet : **Debussy tel que je l'ai connu (avec exemples au piano).**

En février, le Révérend Père SANSON, de l'Oratoire, donnera à Bruxelles, sous nos auspices, trois conférences sur les FORCES CORRUPTIVES : JOUIR — HAIR — DOMINER. Ces conférences seront accessibles à nos abonnés moyennant un modique droit de numérotage des cartes d'abonnement.

EN MARS.

Le mardi 7, à 5 h., le Baron E. de BRUNEAU de SAINT-AUBAN, bâtonnier du Barreau de Paris. Sujet : **L'Allemagne et la paix.**

Le mardi 14, à 5 h., M. Guglielmo FERRERO.

PRIX DE L'ABONNEMENT A LA SÉRIE DES CONFÉRENCES (non compris la taxe de numérotage pour les Conférences du R. P. Sanson).

Fauteuil et baignoire : 175 francs; Parquet, balcon de face et 1^{er} rang de côté : 150 francs; Balcon de côté et estrade : 125 francs.

La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures à la Maison F. LAUWERYS, rue du Treurenberg, 20, Bruxelles. Téléphone, 17.97.80. Chèque postal : 119.53.

Secrétariat des conférences :

à La revue catholique des idées et des faits
57, rue Royale, tél. 17.20.50.

Philosophie romantique allemande⁽¹⁾

Il y a diversité de forces, mais il n'y a
qu'un Dieu qui opère toutes choses en tous.
St PAUL. Corinth. XII, 6.

A travers tous les sons résonne
Dans la rêve fantasmagorique de la terre
Un son vibrant et subtil
Pour celui qui sait écouter.

FRÉDÉRIC SCHLEGEL.

Nous pensons au romantisme comme à une terre de légende où tout est miracle. Pourtant un monument en l'honneur de Kant, le penseur le plus inexorable qui ait jamais existé, y trouverait sa place. Non pas parce qu'il dressa dans un lointain vapoureux les jardins suspendus de son monde intelligible ou parce qu'il soutint avec un sourire impénétrable la croyance aux esprits, mais parce qu'il rétablit le centre de gravité de la philosophie à l'intérieur de l'homme lui-même. « Le chemin le plus mystérieux conduit dans les profondeurs de notre être », annonça plus tard Novalis. Kant a tracé ce chemin. On avait cherché par tous les côtés à pénétrer dans la forteresse du monde. Lui, il découvrit une petite porte dissimulée qui était demeurée jusqu'alors inaperçue, un passage souterrain qui menait à la chambre du trésor, où tous les biens les plus admirables de ce monde se trouvaient entassés. La foule des chercheurs se précipita à sa suite à l'intérieur de cette caverne sombre et inconnue.

Kant avait eu l'idée de tracer les limites de notre connaissance et d'affirmer l'impossibilité d'atteindre la chose en soi, le noyau de l'apparence sensible aussi longtemps que nous resterions affublés du masque de nos sens et attachés aux représentations innées — deux chevaliers emprisonnés dans leur armure, en se donnant la main, ne sentent pas le contact de leur chair, mais celui du fer insensible. C'est d'une manière analogue que l'homme et le monde s'affrontaient; époux, chez qui l'étreinte accomplie dans le feu aveugle de la passion naissante n'a pu procurer l'union et l'apaisement rêvés, et qui revenus peu à peu de leurs déceptions et de leur désenchantement, pleins d'amertume se sont résignés à des relations purement amicales et déférentes. Si cette conduite peut sembler convenable, courageuse et digne même d'admiration eu égard aux circonstances, elle n'est rien de plus qu'un *modus vivendi*. L'homme est né un héros, qui, comme Achille, déguisé sous un vêtement de femme, s'empare de l'épée, dès qu'il perçoit au loin le cliquetis des armes; un fils de roi de par sa nature aspire à la couronne. Refoulée par le hasard ou la volonté, son hérédité se révèle tôt ou tard avec d'autant plus de passion. Il est et il doit être possible de pénétrer le monde, d'atteindre son âme, de devenir omniscient. Telle fut en effet la première et la sombre excitation philosophique des romantiques :

*Le monde des esprits n'est pas fermé,
Ton sens est clos, ton cœur est mort,
Debout, écolier, baigne sans tarder
Ta poitrine terrestre dans l'aurore.*

Le jeune Frédéric Schlegel prit ces vers de Goethe comme devise. Goethe, le confident de la nature, ils le proclamèrent dans l'Athenæum leur chef, l'introduit du temps nouveau; mais il y avait à côté de lui un autre homme, un disciple de Kant, qui d'un coup de pied avait, avec mépris, repoussé ce qu'il appelait la nature : Fichte.

* * *

(1) Chapitre d'un ouvrage sur les *Romantiques allemands* qui paraîtra bientôt chez Grasset, à Paris.

« Poétesse, essayiste et romancière, dont l'œuvre considérable comporte à la fois des vers au pur lyrisme, des livres de critique et des romans pour la plupart historiques, Mme Ricarda Huch, née à Brunswick en 1864, a été célébrée par l'Allemagne entière comme l'une des personnalités les plus représentatives du génie allemand. À l'occasion du prix Goethe qui lui a été décerné l'an passé. »

Aucune de ses œuvres n'a été traduite en français. Les *Romantiques allemands*, son ouvrage classique, paru en 1899 — et dont la traduction va donc paraître — est la plus fidèle et la plus éloquent description de la plus grande époque littéraire de l'Allemagne.

Dans ses portraits ses grands yeux nous apparaissent doués de ce feu fanatique et rongeur, qui ne semble rien percevoir autour de lui des objets changeants, colorés et plastiques. Par ces yeux on pourrait expliquer sa philosophie : pour eux il n'y a que l'absolu qui existe, un grand squelette de concept au lieu du corps vivant de la nature, au sang chaud. Son système, d'une folle hardiesse, ne touche le sol que par un seul point : Je suis moi. Partant de là il s'étagé vertigineusement. Celui qui y grimpe cherche en vain dans ses aspérités un appui stable, et s'il risque un regard au-dessus ou au-dessous de lui, il ne voit que l'abîme du néant, car à mesure qu'il s'est élevé vers ces sommets de la pensée, l'air s'est fait de plus en plus subtil. Il est évident qu'un tel système ne peut s'adresser à tout le monde. Mais celui qui possède un esprit de suite assez souple et une énergie spirituelle assez hardie pour ne pas reculer devant cet effort, s'adonnera avec une aveugle passion à cet exercice téméraire, pour s'y rompre peut-être le cou. Malgré cela, et même en admettant que le travail de la pensée abstraite n'ait point rebuté la jeunesse romantique, on ne peut qu'être surpris de ce qu'un tel enseignement ait fait sensation auprès d'elle, de ce qu'il ait pu, comme ce fut le cas, enthousiasmer les sentiments jeunes et impétueux de cette époque révolutionnaire. La métamorphose du monde dans un moi, que Fichte préconisait, fut l'action héroïque qui attira à lui la jeunesse des esprits modernes. Il répondait au sourd appel du temps, révélant ce que chacun éprouvait alors obscurément en lui-même. Pour Fichte le monde n'était qu'un monde extérieur, et le moi qu'un moi connaissant, représentant, conscient; mais non sentant; cette lacune s'éclipsa devant la forme de cette puissante pensée. Il n'y a, disait Fichte, que deux espèces de philosophie; la philosophie critique qui ne franchit pas les bornes du moi conscient, c'est celle de Kant, et en opposition, la philosophie de Spinoza qui a franchi ces limites. Mais ce n'est qu'une illusion que de s'imaginer qu'il existe quelque chose en dehors de ces limites; car peut-il exister quelque chose qui ne soit pas dans notre conscience? Ce qui nous semble être différent de nous, ce qui nous semble ne pas être notre moi, n'est toujours qu'une représentation qui existe en nous; et dans l'impossibilité d'imaginer le concept de notre moi sans quelque chose qui ne soit pas moi, il nous a fallu détacher un monde de nous-mêmes et nous en séparer. Pareillement une illusion d'optique situe la chose en soi en dehors de nous; mais c'est nous qui sommes la chose en soi. Même l'homme le plus pieux possède cette imagination innée et créatrice de son monde : il est le Dieu qui du chaos fait naître la lumière, qui sépare le ciel et la terre, ordonne le cours des astres et règle selon une loi morale, qu'il édicte, les actes de l'esprit.

Qu'il n'existât rien en dehors du moi, c'était ce qu'il y avait à la fois de saisissant et d'irréductible dans l'enseignement de Fichte. Serait-il seulement à montrer que cette limite de la conscience du moi reposait dans le moi lui-même, que le non-moi n'était pas sans doute en dehors du moi, mais en lui, comme son obscure moitié, il aurait pu enfermer le monde dans la réalité dont il s'efforçait de l'abstraire, et aurait restitué l'esprit à la nature qui n'était pour lui rien d'autre qu'une matière périssable. Car le moi et le monde sont, d'après Novalis, des moitiés intégrantes.

Cet aspect négateur de la pensée fichtéenne contient néanmoins une grandeur déconcertante. Pareil à un géant aveugle, Fichte parcourt la nature et la dérobe dans son ombre aux regards de ceux qui se rangent à ses côtés. Entraînant et ascensionnelle, sa foi agissait sur le pouvoir tout-puissant de l'esprit humain. L'humanité décela le vrai sens de ce système, à savoir : elle était créée à l'image de Dieu. « N'est-ce pas ce qui fait toute notre dignité, écrivait Frédéric Schlegel, âgé de vingt ans, à son frère, cette force et cette audace qui veulent nous rendre semblables à Dieu? » Ce sentiment tâtonnant qui pressent qu'un but infini et un destin divin sont assignés à l'homme, Fichte le mettait en évidence à la lumière nette de sa conscience. Le penseur austère pouvait s'enivrer en se représentant l'unité et la grandeur de l'homme, et cette ivresse abstraite, où Fichte s'élevait par moments dans son œuvre, se communique au lecteur. Je veux détacher cet exemple où il parle de la dignité de l'homme :

« Le moi intronise l'ordre et l'harmonie dans la masse inerte et informe. L'homme seul instaure la règle tout autour de lui jusqu'aux limites de son contrôle — et en poursuivant son chemin il fait gagner du terrain à l'ordre et à l'harmonie. Sous son influence les corps de ce monde se plient et deviennent un seul et même corps organisé; grâce à lui les soleils accomplissent leur harmonie »

révolution. Par le moi une monstrueuse hiérarchie se constitue, depuis le brin de mousse jusqu'au pur esprit; du moi relève le système du monde entier des esprits, et l'homme s'attend de bon droit que la loi, qu'il se donne et qu'il lui donne, règne sur ce monde; il attend de bon droit la reconnaissance future et universelle de cette même loi. Dans le moi se trouve le sentier souterrain qui permet d'étendre à l'infini l'ordre et l'harmonie, dans des domaines où ils n'existent pas encore; par lui de la culture grandissante de l'homme grandira en même temps la culture de l'univers... Ce qui vous semble être la mort est pour lui le passage qui mène à une maturité supérieure — à chaque moment de son existence il attire à lui quelque élément nouveau dans son cercle jusqu'à tout intégrer dans un seul et même cercle : jusqu'à ce que toute la matière porte l'empreinte de son action, et que tous les esprits avec son esprit forment un seul et même esprit... Tel est l'homme; et tel est chacun de nous qui peut se dire: Je suis un homme. Ne devrait-il pas inspirer autour de lui une vénération sacrée, frissonner et trembler lui-même devant sa propre majesté? »

Cette brutale affirmation de la position créatrice de l'homme au centre du monde, que Fichte exposait sans cet orgueil révoltant d'un arriviste, mais avec la conscience innée que noblesse oblige, trouva parmi la jeunesse romantique un écho sonore. La solution de tous les mystères et la source de tout l'avenir reposait dans le moi lui-même; c'était précisément aussi leur croyance et leur sentiment. Sur cette unique parole impérative : tu dois, Fichte se croyait capable d'asseoir les exigences inouïes qu'il assignait aux hommes. Ce mot devait briller avec un astérisque dans le ciel et du fond de la conscience comme un soleil moral et inné, dont il ne fallait pas douter.

* * *

Il est remarquable de voir combien un enseignement philosophique par lui-même exerce peu d'influence, et par quels détours il doit passer dans chaque esprit pour être compris. Chez beaucoup de romantiques le point de vue de Fichte fut un encouragement qui soutenait l'effort le plus noble dont ils étaient capables, une sorte d'école du sublime. Mais ceux qui n'étaient susceptibles que de sentiments faibles et obscurs devaient s'y empoisonner. Tieck, dont aucun trait de caractère ne sympathisait avec Fichte, a inimitablement représenté dans Lowell le pouvoir destructeur que la sévère science du moi pouvait exercer sur le cerveau et le sentiment d'un homme. Le cœur tendre de ce jeune homme se sent oppressé par l'enseignement qui réduit la nature environnante, à laquelle il n'avait souci que de s'abandonner avec une ferveur toute nostalgique, à une image dressée devant ses sens par sa propre imagination. Nulle part, nulle part, un sentiment réciproque ne répond à son amour, il se trouve lui-même enfermé dans une identité épouvantable; où que se porte son œil langoureux, le monde entier n'est qu'un miroir qui lui présente éternellement sa solitude inexorable.

Je ne rencontre que moi-même

Dans un monde vide et désertique.

Comme un prestidigitateur et un magicien, il demeure solitaire au milieu des ombres privées d'être, qu'il projette sur le mur vide et blanc, et cela rien que pour dérober à son grand regard ce mur qui, en dehors de lui, est seule chose qui soit. Comment les mouvements de ses pantins pourraient-ils l'intéresser, alors qu'il les fait lui-même danser? Doit-il prêter l'oreille aux couplets que récitent les marionnettes qu'il fait mouvoir lui-même dans sa main? Il éprouve du dégoût à ne représenter sans cesse que des fragments de son être.

« Souvent le monde avec ses hommes et ses contingences flotte devant mes yeux comme un jeu d'ombre sans consistance. Souvent je m'apparais à moi-même comme une ombre qui joue son rôle, qui vient et va et se conduit miraculeusement sans savoir pourquoi. Les rues m'apparaissent comme des files de maisons contre-faites avec leurs habitants fous qui représentent des hommes, et l'éclat de la lune, qui jette sa lueur mélancolique sur les ruelles, est comme une lumière destinée à d'autres objets et qu'un hasard fait tomber sur ce monde ridicule et misérable. »

Il ne fait qu'épuiser sa propre conscience et échoue dans une misère pitoyable. Semblable au roi Midas, pour lequel tout ce qu'il voulait manger se transformait en or, il languit de ne pouvoir donner à son esprit d'autre nourriture que son moi. Pour celui

qui se sent entouré au contraire d'une plénitude d'objets apparentés, amicaux ou secrets, le monde est un pays de Cocagne qu'il souhaiterait arpenter en tous sens pendant des siècles de vie. Mais lui, il se meurt d'ennui, dévoré par la faim, dévasté parmi les jeux de glace de son moi défaillant.

Le doute qui porte sur la réalité du monde sensible entraîne l'esprit rongeur vers un doute insensé sur lui-même. L'orgueil de l'enfant devenu subitement roi se change en cette folle négation de soi-même. Car celui qui jusqu'alors s'était agenouillé comme un amant et un adorateur devant le sanctuaire de la nature, comprend tout d'un coup qu'il est le maître qui l'a faite si belle, et qu'elle s'attend à être consolée par lui de ses imperfections :

Les êtres existent, parce que nous les pensons.

Dans un terne éclat le monde repose.

Jusqu'en ses sombres trous perce

Un éclat que nous porterons avec nous.

Pourquoi le monde ne s'écoule-t-il pas dans une ruine sauvage?

Nous sommes le destin, qui le fait se tenir debout!

Sans doute cette conscience pourrait enflammer un esprit vigoureux vers un héroïsme supérieur; mais le sentiment de sa dignité tantôt accable le tendre Lowell, tantôt lui est un prétexte pour s'abandonner à l'élan de sa passion.

« Ainsi mon sens extérieur domine le monde physique, mon sens intérieur le monde moral. Toute chose se soumet à ma volonté; à chaque apparence, à chaque action je peux donner le nom qu'il me plaît; le monde vivant et inerte pend à la chaîne que mon esprit régit, toute ma vie n'est qu'un rêve dont les aspects divers se forment à mon gré! Moi-même j'impose une loi unique à toute la nature, et à cette loi toute chose obéit. »

Sans doute il ne faut pas rendre Fichte responsable de ce que de jeunes esprits substituèrent leur moi maladif, gonflé et souffrant, à son concept suprêmement correct, et sombrèrent dans sa philosophie vulgarisée. Toute étincelle d'idée qui jaillissait dans le beat sentiment de Novalis y donnait naissance à une flamme souveraine; de même qu'il ne pouvait rien vivre qui ne soit pour lui un stimulant bienfaiteur, de même il ne pouvait pas comprendre une pensée si elle n'eût éveillé en lui des idées nouvelles et riches de vie. Combien étonnamment se mêlent l'ivresse et la méditation dans son joyeux cri philosophique : « Ce que je veux, je le peux. Chez les hommes, il n'est rien d'impossible ». On croirait entendre les paroles mêmes de Fichte. Mais lorsque Fichte et Novalis disent « je », ils ont à l'esprit quelque chose de tout à fait différent. Par l'excitation des sens l'homme se crée un monde fantasmagorique, bruyant, saisissable et même raisonnable : il est un magicien; mais je fais de la magie sans le savoir, ainsi ce n'est pas moi mais un autre moi, qui domine au delà de ma conscience, et qui accomplit à chaque instant cette transformation incroyable. Si je réussissais à me rendre maître de ce moi transcendantal, je serais certes un magicien, alors en vérité je serais pleinement moi. A leur vol de faucon, perpendiculaire comme une flèche, orgueilleux, on reconnaît les pensées de Novalis. Il était pour lui évident que l'homme ne connaissait pas encore pleinement son royaume intérieur et le dominait encore moins; du fond de l'abîme, où le regard ne pouvait pas pénétrer, s'élevait la mélodie d'une vie puissante, et sans attendre il s'y risquait dans un bond éperdu. Unir les deux royaumes, les soumettre sous un seul sceptre, rendre consciente la force magique inconsciente, et par là même se l'approprier, tel fut le programme qu'il élaborait pour l'avenir de l'humanité, le devoir qu'il lui prescrivait. Il faut l'entendre dire lui-même :

« Le plus grand magicien serait celui qui pourrait s'ensorceler lui-même, qui pourrait faire surgir sa propre magie, telles des apparitions étrangères et autonomes. Le pourrions-nous jamais? »

Notre corps entier est entièrement susceptible d'être mis par l'esprit dans un mouvement quelconque. Les actions de l'art, de la terreur, de la tristesse, de l'envie, de la colère, de la honte, de la joie, de la fantaisie, etc., sont des preuves suffisantes de ce phénomène. En outre, on connaît des exemples d'hommes qui sont parvenus à une domination volontaire sur des parties isolées et habituellement soustraites à la volonté de leur corps. Chacun deviendra son propre médecin et pourra acquérir l'exact sentiment de son corps, l'homme deviendra vraiment indépendant de la nature, peut-être même en état de restaurer ses membres perdus, de se tuer par le seul acte de sa volonté, et d'acquiescer par là de

véritables révélations sur le corps, l'âme, le monde, la vie, la mort et le royaume des esprits. Il ne dépendra peut-être que de lui de donner la vie à la matière — il sera alors capable de se séparer de son propre corps, toutes les fois qu'il jugera bon de le faire ».

Tout à fait à la manière de Fichte, Novalis appelle le corps humain l'unique temple qu'il y ait dans le monde : « On touche le ciel, lorsqu'on pose les doigts sur un corps humain », et comme Fichte il exige de l'homme qu'il soit l'éducateur de la nature, qui doit par lui devenir un monde. Par ailleurs, Fichte avait aussi parlé de la divisibilité du moi, et ce qu'il appelait le non-moi, l'objet séparable lui aussi, s'oppose en lui-même au moi séparable. Cela nous autorise à penser qu'à cette réalité du monde extérieur que le moi porte en lui, il finissait lui-même par attribuer une existence matérielle et un rapport objectif avec les hommes. Mais à tout ce qui demeurait chez Fichte à l'état de concept sans vie, Novalis donnait la vie. Cette maxime de Novalis : la nature est un index encyclopédique et systématique ou un plan de notre esprit, Fichte aurait pu la signer. Mais il appartenait à ceux qui peuvent « se contenter du pur registre de nos trésors », tandis que Novalis exigeait de les contempler, de les perfectionner et de les utiliser.

* * *

Ainsi le sang et l'âme de Novalis s'écoulaient dans l'ossature aride du système de Fichte, et il ne remarquait même pas qu'il était lui-même l'auteur de cette vivante pulsation. Que le moi de Fichte ne fût qu'une pétrification, séparée de tout contact avec la nature vivante, tous ceux qui sentaient monter et descendre en eux le fleuve infini de leur force l'éprouvèrent. Beaucoup de ceux qui s'étaient formés au contact de Kant et de Fichte et qui avaient adopté avec reconnaissance leur méthode scientifique, se révoltèrent quand ils s'aperçurent qu'elle tarissait la source de l'amour. En 1796 Franz Baader composa contre Kant un pamphlet, qui demeura alors inédit et où il combattait son impératif catégorique ; un homme qui n'était guidé que par une aveugle obéissance au « tu dois » pouvait être aussi bien un scélérat accompli. Tout dépend du changement moral opéré par la volonté, dont Kant, qui tenait la nature pour incurablement méchante, ne voulait rien savoir. A l'opposé de la maxime kantienne *lex est surda et inexorabilis*, Baader introduisait les maximes de ces païens, pieux et amis des hommes, de Sénèque : *Sanabilibus aegrotamur malis, nosque in rectum genitos, si sanari velimus, natura adiuvat* ; et de Pline : *Deus est mortali juvenis valemus, natura adiuvat* ; « Ce n'est que parvenus au point où se confondent l'idéal et le réel, le monde de la pensée et le monde de la nature, que nous trouvons le dernier et suprême apaisement, la réconciliation de la connaissance avec elle-même, de même que les exigences morales ne se réalisent que si elles ne nous apparaissent plus comme des pensées, c'est-à-dire comme des ordres, mais si elles se sont confondues avec la nature même de notre âme pour former une seule réalité au fond de nous. »

On voit ici se réveiller l'antique conflit que Paul entreprit contre la loi, lui l'annonciateur de la religion, de la liberté et de l'amour :

« C'est par la loi que l'on connaît le péché. »

« Maintenant nous sommes convaincus que l'homme devient juste non par l'intermédiaire de la loi, mais par la foi. »

« Car le Christ est la fin de la loi, pour justifier ceux qui croient. »

« Ainsi la loi a été notre censeur selon le Christ, afin que nous devenions justes par la foi. »

» Mais si l'esprit vous régit, vous n'êtes pas sous la loi. »

« L'amour ne fait pas de mal au prochain. L'amour est donc l'accomplissement de la loi. »

A la place de loi dites maintenant connaissance ou intention, à la place de foi, tendance ou instinct, et vous verrez que l'amour au sens de Paul n'est rien d'autre que ce que les romantiques appelaient union de la tendance et de l'intention, du conscient et de l'inconscient : si l'instinct est éduqué par la connaissance comme par son censeur, il est libéré de lui, mieux ou plutôt, il est un avec lui-même dans l'amour. On conçoit que les romantiques pour qui le contact de la nature et de l'inconscience s'opérait dans les profondeurs du moi, qui savaient apprécier également les deux moitiés du moi séparable, aient pu diviser Fichte, le regarder

longtemps comme le maître né, presque comme une incarnation de la loi. Mais lorsqu'il prétendit leur imposer sa dictature, ils se révoltèrent et avec indignation ils protestèrent qu'ils n'étaient pas les fils de la servante mais d'hommes libres. Il est au plus haut point caractéristique d'observer l'attitude du cercle d'amis qui se pressaient autour de Fichte : les deux Schlegel, qui avaient autant que lui-même un manque total de sens de la nature, ne rejetèrent rien d'essentiel dans sa philosophie et c'est eux qui le firent monter sur le trône; Novalis restait persuadé qu'il parviendrait malgré tout à se frayer un passage vers la nature, et il demeura fidèle à Fichte aussi longtemps qu'il eut cette conviction. Wackenroder ne lui a probablement jamais accordé sa pensée; Tieck vit en lui franchement un ennemi. Fichte avait le regard trop perçant et était trop catégorique pour les hommes du crépuscule. Ils étaient comme des enfants qui, même pour une courte excursion, s'effrayaient de lâcher le vêtement de leur mère-nature. D'elle seule ils voulaient tout apprendre et tout éprouver. « Qui pourrait presser contre lui, comme une fiancée bien-aimée, la terre, afin qu'elle lui accorde de bon gré, dans l'angoisse et l'amour, ce qu'elle a de plus précieux ! » Cent fois repoussé, Tieck se serra toujours de nouveau contre le corps chéri de la nature, inébranlable dans cette émue croyance qu'elle vivait comme lui et devait un jour se manifester à lui.

« Je me souviens de mon enfance, de cette époque où la vaste nature avec ses montagnes dans le lointain, avec son ciel aux voûtes bleues et profondes, avec ses mille objets animés, peut s'emparer de nous avec un sentiment d'émoi profond. Alors l'esprit de la nature frôlait notre esprit et nous atteignait par des sensations étranges, les arbres nous saluaient en murmurant des sons compréhensibles; on eût dit que ce tableau tout entier allait subitement s'enrouler, et l'être apparaître mis à nu, l'être qui repose sous la masse et qui l'anime... Il m'a souvent semblé que le vêtement qui couvre les objets allait s'envoler emporté par un vent d'orage, mon esprit impuissant s'affaissant sur le sol et l'habitude reprenait sa place aussitôt. »

Insatisfait de la science contemporaine, il revient vers la solitude de sa forêt avec le vieux Jacob Böhme, dont la mystique voilée lui était plus compréhensible que la logique inflexible de Fichte. Là il épiait la nature, qui se révélait dans son effort tendu tout entier vers la lumière de Dieu, la volonté aspirante de la nature, les traces du paradis qu'elle porte en elle, et dans ce paradis la perfection vers laquelle elle s'évertuait et se pressait et s'angoissait, et dans cette insistance elle lui apportait quelque chose de toujours plus beau, de plus haut et de nouveau. « Un esprit n'est ici-bas rien d'autre qu'une volonté croissante, et une volonté à toute l'angoisse de la naissance, et dans l'angoisse s'engendre le feu, et dans le feu la lumière, et par la lumière la volonté devient amicale, aimante, douce et tendre; et dans le doux vouloir s'engendre la force, et par la force s'acquiert le royaume et la souveraineté. » L'ensorcellement fascinant que cette révélation pleine de mystère exerça sur les romantiques reposait sans aucun doute sur ceci : ils ne voyaient plus d'opposition irréconciliable entre l'esprit et la nature, ou d'exclusion de l'un ou de l'autre, rien n'existait en dehors de la nature, qui par l'aspiration de sa volonté, pouvait se transformer et s'élever à travers la lumière jusqu'au royaume de Dieu et jusqu'à la totale souveraineté.

Tout ce que l'on ne trouvait pas chez Fichte, tout ce qu'on attendait encore partiellement de lui, et ce qui n'était qu'à l'état de rêve obscur chez les romantiques, tout à coup fut, par un tout jeune homme, ferme, supérieur, audacieux, proclamé du haut de la chaire, comme une science nouvelle : la philosophie de la nature. On peut à peine se représenter avec quelle fascination Schelling s'empara des jeunes esprits et les entraîna dans son élan. Son enseignement fut pour eux une libération. En un moment des camps ennemis se formèrent. Sa campagne, à la tête d'une troupe, petite mais passionnée, ressemblait à celle d'un autre général contemporain, Bonaparte; un assaut de victoire en victoire. Ce qu'il y avait de grand, de nouveau, de saisissant dans les petits écrits qu'il publia successivement ne fut à proprement parler que la croyance dans l'unité et la raison du tout. « Kepler aurait-il pu faire ses découvertes sans la croyance dans la raison du système solaire? » avait dit un jour Baader. Cette croyance fut précisément le fondement de la philosophie de Schelling. Tandis qu'il était encore pleinement sous la dépendance de Fichte, cette pensée flottait devant lui selon laquelle l'unité du savoir,

de la foi et du vouloir sont le but ultime et suprême de l'humanité; l'être et la connaissance, l'objet et la représentation ne sont au fond qu'une seule et même chose; l'histoire du tout est une histoire du devenir de la conscience. Il approuvait que Fichte dans sa philosophie soit parti du moi, de même que Fichte n'eût pas blâmé qu'un autre soit parti de la nature; car ces deux chemins doivent nécessairement se rencontrer, ils sont aussi justes l'un que l'autre, ils parviennent au même résultat. La nature en particulier lutte jusqu'à ce qu'elle arrive au moi.

* * *

La philosophie de Schelling est un enseignement de l'évolution. Il voyait dans la nature organique la nature inorganique élevée à une plus haute puissance. Il cultivait au moins cet espoir que l'on puisse un jour représenter toute organisation comme un développement successif et progressif d'une seule et unique organisation originelle. L'évolution a lieu sous la forme d'un combat de géant entre deux puissances élémentaires, qui à des stades innombrables apparaissent sous d'innombrables transformations: le combat est l'histoire de la nature et de la vie. La nature est l'animal le plus inerte qui soit, elle hait tout ce qui contraind au mouvement et à l'activité. Aussi elle hait la dualité, qui est la cause de la vie, elle hait l'individu, et elle aimerait retourner dans le sommeil de l'inconscient. « La nature hait le sexe, et partout où le sexe apparaît, c'est contre sa volonté. L'existence des sexes séparés est un destin inévitable, auquel elle doit se soumettre, après qu'elle est devenue organique, et elle ne peut jamais l'éviter. — Qu'elle n'ait cherché à perfectionner l'individu qu'à contrecœur et cela à cause de l'espèce, est prouvé par le fait que là où elle semble vouloir affirmer l'individu par rapport à l'espèce (bien que ce ne soit jamais le cas), l'espèce au contraire devient plus incertaine, et le rôle de la nature est de tenir éloignés les uns des autres les sexes, de les faire en quelque sorte se fuir l'un l'autre. Dans cette région de la nature la décadence de l'individu est apparemment moins rapide que là où les sexes sont plus rapprochés, comme dans une fleur qui se fane vite, où ils sont saisis dès leur origine au sein d'une même corolle, comme dans un lit nuptial, mais où par contre l'espèce est plus sûre d'elle-même ».

La nature impose toujours à la vie de l'organisme de se soumettre à des forces chimiques. Mais précisément ce que la vie voudrait disperser, elle le rassemble: car dans ses luttes contre la nature, pour affirmer contre elle son droit individuel, l'organisme se sert de ses membres comme d'armes toujours plus habiles, et oppose à toute excitation extérieure une réaction plus haute et plus subtile. De cette manière, dans la lutte pour la vie les formes se diversifient et se développent.

On pourrait faire ici une comparaison intéressante: la vie, ce serait le protestantisme, cet élément négatif, négateur et protestant qui s'est détaché du sein maternel de l'Eglise universelle hors de laquelle il n'y a point de salut. Celle-ci ne renonce pas à sa prétention et étend ses bras en implorant, en attirant, en conjurant, en menaçant les apostats et les hérétiques. S'ils répondaient à son appel et si toute protestation cessait, — conclusion que chacun de nous pourrait tirer de l'histoire, — il n'y aurait plus que le repos, la décadence et la pourriture.

Si l'excitation extérieure de la nature qui s'empare de l'organisme pour le détruire cessait, ou plus exactement, si l'organisme devenait insensible, en quelque sorte autonome, il serait prêt de s'éteindre; car en vérité le combat et le mouvement sont l'essence même de la vie. Le désir du repos est le désir de la mort.

Le premier, Schelling introduisait avec une audace éfrénée le drame de l'univers, cette discordance dans l'unité, cette recherche de soi-même à l'infini, cette réunion et cette fuite réciproques des pôles séparés, la désharmonie qui se résolvait au sein d'un grand accord harmonieux. A la place de la cristallisation fichtéenne: Je suis — il introduisait un principe infini et riche de vie, riche de perspective et d'espoir: « Je deviens. » En vérité, nous ne sommes pas moi, mais nous pouvons et nous devons devenir moi, nous sommes les germes d'un moi en devenir », entend-on dans Novalis. Et cet éternel devenir n'avait sans doute rien de lassant et de désespéré: l'unité qui embrasse toute chose repose comme un fond d'or apaisant derrière le tableau fantasmagorique et tempétueusement agité, comme un soleil calme et silencieux parmi la danse des planètes. Un lien unit le conscient et l'inconscient, le fini à l'infini. — Schelling l'appelle la copule — l'amour infini de soi-même, la joie de se manifester, la joie de la claire

affirmation de soi-même. Si ce lien est une entrave dans la nature, chez l'homme il doit se rompre pleinement et ce qui était lié être porté à une entière liberté.

Rien n'importait davantage aux romantiques. Le sentiment, qui leur est inné, de voir la nature et l'esprit comme une même chose est affirmé par Schelling, qui lui confère une valeur scientifique. Il savait exactement à quelles erreurs fatales peut conduire le fait de séparer l'une de l'autre des apparences coexistantes, et de les concevoir seulement comme des causes et des effets; à quelle grossière barbarie la pensée s'expose par là. Il considère la nature et l'esprit, l'être intérieur et l'être extérieur comme des phénomènes coexistants qui se révèlent en s'opposant. Un écrivain cher aux frères Schlegel, Hemsterhuis, avait dit que le corps est de l'esprit coagulé, et le corps de l'univers un Dieu coagulé. L'« Esprit comme philosophie de la nature » de Frédéric Schlegel ainsi que plusieurs maximes de Novalis. « Le monde extérieur est un monde intérieur élevé à l'état de mystère. » « La plus haute philosophie traite du mariage de la nature et de l'esprit. » « Nous sommes nous-mêmes un germe devenu apparent de l'amour entre la nature et l'esprit ou l'art », ce ne sont que des interprétations diverses et fulgurantes de ce même Principe de la philosophie de la nature, telle qu'elle avait excité les cerveaux et telle qu'elle fut élevée par Schelling à la conscience. Dans la *Geneviève* de Tieck, ce ne fut pas seulement l'idée catholique qui ensorcela si puissamment la jeunesse, mais principalement les passages de cette mystique philosophie de la nature:

*Ce qui meut les sphères célestes,
Doit aussi régner symboliquement ici-bas,
Ravir la poitrine de l'homme,
La nature ne peut rien retenir dans ses propres limites,
Un éclair, qui pénètre des hauteurs jusqu'au centre,
Se joue en chaque forme,
Et l'astre et l'homme et la terre s'élançant
Ensemble, chacun étant le miroir de l'autre.
Le même son résonne à travers toutes créatures.
C'est pourquoi celui qui connaît la sagesse, ne connaît plus aucun
Il contemple le monde entier en chaque signe, [frein,
Une aile hardie le porte jusqu'aux étoiles.*

Il y a sans doute dans ces vers plus de Jacob Böhme que de l'esprit de Schelling. Il est remarquable que Tieck n'ait presque toujours placé que dans la bouche d'hommes suspects et démoniaques des expressions comme celles qui viennent d'être citées: mystiquement parlant, il ne connaissait vraiment que la magie noire. Ce n'est qu'à travers une fantaisie semblable à celle de ces vers, qu'il voulait pénétrer dans l'essence des choses. Contempler l'esprit dans la nature, il n'y avait là, au fond, rien de très nouveau. L'enfant sait que la source, l'arbre et la fleur vivent, les anciennes mythologies ne firent rien d'autre que donner une âme à la nature, et chaque poète, chaque artiste ont sans le vouloir évolué jusqu'à cette métamorphose de la nature. Et tout cela ne témoigne que d'une enfance naïve qui ne se distingue pas encore bien elle-même de la nature. Lorsque l'humanité eut chassé les dieux de la nature, qu'elle l'eût privée de l'esprit par le pouvoir tranchant de l'intelligence, cette nature lui apparut redoutable, et la pensée qu'il pouvait peut-être se trouver en elle une âme vivante, la terrifia. Dès qu'au contraire on perçut clairement que l'esprit, qui régit la nature, était l'esprit sans conscience, tout sentiment de terreur devait disparaître. Si la nature est esprit, l'esprit de l'homme peut l'attendre, agir sur lui, se substituer même à lui et utiliser pour ses propres fins la force de la nature! De cette pensée de coopération entre l'homme et la nature jaillit la source de tous les miracles. En elle tous ceux qui aimaient le crépuscule plein de mystère vinrent puiser, et si semblables à Tieck ils avaient eu la faculté de projeter un jour le clair fanion de l'entendement au sein de ce sombre domaine, et ils ne s'en passaient que par faiblesse voluptueuse.

Les autres s'enfoncèrent dans ce monde nocturne, sans peur, mais avec l'enthousiasme joyeux de la découverte. Quand Schelling ou Baader ou Novalis s'approfondissaient dans l'inconscient, dans le passé, dans la nature, dans la nuit de l'homme, ce n'était pas pour s'égarer et se fourvoyer et entraîner les autres dans leur erreur, mais pour pénétrer par cette porte dans l'être intérieur de la nature et pour la connaître plus clairement.

RICARDA HUCH.

(Traduit de l'allemand.)

La Chambre qui vient!...

Une nouvelle Chambre va venir. Elle sera très nouvelle pour les individus. Très peu pour les passions, les préjugés et la répartition des groupes. En vain dans la bande des « nouveaux » on cherche la figure transcendante, le haut philosophe, l'excentrique, ou simplement l'énergumène candide. Sans doute les socialistes sont un peu plus rouges et les libéraux un peu moins distingués, mais la répartition demeure la même.

Ces députés sont près de deux cents, ce qui est beaucoup pour un pays de huit millions d'habitants. Si la même proportion était établie en France, il y aurait mille députés au Palais-Bourbon. Le Belge moyen a donc plus de chance de devenir député que le Français moyen. Élu, il aura aussi beaucoup plus de chance de se faire entendre, car en France et en Angleterre il y a toujours quarante ténors. En Belgique, une vingtaine au moins.

Que vont faire ceux qui ne sont pas ténors? Ils vont siéger. Beaucoup vont interpellier. Plusieurs vont travailler. C'est une chose que le public néglige, mais il y a des députés qui travaillent. Ce sont généralement les moins intelligents, ceux qui se spécialisent dans les petites histoires et les rapports de petites commissions. L'espèce s'en retrouve surtout du côté socialiste. Là, le député primaire excelle à se donner de l'importance par un courrier énorme, des rapports volumineux, d'innombrables questions posées aux ministres. M. Pépin était un travailleur. M. Verdure aussi. M. Melckmans les dépassait tous. Aucune culture mais beaucoup d'instruction. Aucune formation mais une compétence formidable et généralement fautive et inutile. Une des questions qu'on se posait en voyant travailler M. Melckmans était celle-ci : « Comme tout ce bel effort pourrait plus utilement se dépenser ailleurs ». Nous avons tous connu au collège de ces élèves qui auraient fait de si excellents employés de banque et qui s'obstinaient furieusement jusqu'en rhétorique à faire médiocrement du latin et du grec. La Chambre est pleine de ces élèves-là. C'est que le député socialiste en donne à ses électeurs pour leur argent. Il est généralement payé par eux. Outre les 42,000 francs, il touche à la mutualité, à la gestion d'une coopérative et il est échevin et journaliste. Quand il se fait 120,000 francs et qu'il ne fait que cela, ses électeurs trouvent que c'est très bien. Il n'est que député. Ce n'est pas comme un avocat ou un industriel qui fait cela en plus.

Aussi le député primaire ou député moyen aura une secrète mais indicible déférence pour la culture des autres et pour leurs diplômes. Lui n'en a pas, et surtout il ne faut jamais le lui rappeler. Car alors il verrait rouge. Jamais il ne faut lui faire sentir la consonance plébéienne de son accent, car alors il parlera patois, par défi. M. Van Wallegem a fait le coup un jour. Il a fait un discours wallon, à peu près comme il aurait craché sur le tapis. Mais à part lui il a une immense admiration pour la science universitaire de M. Vandervelde, les bons mots de M. Cam. Huysmans et pour la facilité de M. Destrée.

* * *

Chez les démocrates de toutes couleurs on retrouve des ouvriers, des manuels. C'est fréquent en Angleterre. C'est presque inexistant en France. Le socialiste français est toujours bourgeois. Souvent même il est rural, et propriétaire. En Belgique il y a des mains calleuses. C'est une des grandes noblesses de notre Parlement.

C'est pourquoi aussi les vieux députés ouvriers finissent dans la modération. C'est qu'aucun n'a l'esprit marxiste. Il faut être bourgeois et universitaire pour avoir du monde une vision collectiviste. Les seules vraies têtes socialistes de la nouvelle Chambre seront sans doute l'architecte Brunfaut et l'avocat Spaak. Le mineur Falony et le marchand de bois Colleaux sont devenus complètement bourgeois. Dès qu'il a mis le faux-col l'ouvrier fait le bourgeois. Il a des grâces d'éléphant comme M. Troclet. Ou bien, comme M. Debrouwere, socialiste paysan, il met des guêtres. Les guêtres sont un singulier indice dans l'évolution parlementaire d'un manuel. Son idéal est de bien caser ses enfants. Aussi un vrai chef socialiste est bourgeois, avocat, et riche. Alors seulement il gardera la vraie doctrine.

Le fait démocratique aura rendu le Parlement encore plus régional. On ne voit plus de beaux messieurs bruxellois qui vont se faire élire en province comme jadis M. Beernaert à Thiel et M. Nothomb à Turnhout. Il faut être de son patelin, de sa paroisse et souvent de son café. Deux députés s'offrent encore ce luxe archaïque. Ce sont MM. Jaspar et Janson. Mais M. Hymans, qui ne va jamais au café, ou dans les moules et frites, en a vu les résultats. Le Parlement nouveau représente des intérêts et des comités régionaux, surtout en Flandre. Les Wallons élisent encore M. Soudan à Renaix et M. Brunet à Charleroi. Les Gantois n'ont jamais élu que des ouvriers gantois...

* * *

Régionalisme. Corporations. Esprit de classe. Autant d'antithèses qui font la physionomie de la Chambre ancienne et qui feront plus encore celle de la Chambre nouvelle. Mais qu'on n'oublie pas que chaque fois qu'il faut au ministère des hommes de valeur on doit sortir de ces classifications. Qu'on regarde bien ce que sont les fortes têtes du grand ministère actuel. Elles sont toutes de la vieille droite et de la vieille gauche, de ce petit cénacle bruxellois, littéraire, juridique et très affranchi de tout préjugé de classe. A l'extrême-gauche c'est bien pire encore. M. Anseele est Gantois d'abord et ouvrier d'abord, mais c'est le seul. Il en est d'autres devenus millionnaire. Mais MM. Vandervelde, Destrée, Huysmans, Brunet, Soudan, de Brouckère ne sont plus d'aucun village, d'aucun syndicat, d'aucune classe sociale. C'est pourtant parmi eux qu'un ministère socialiste devrait, ce qu'à Dieu ne plaise, se recruter.

Autrement dit le Suffrage Universel en Belgique a inventé beaucoup de réformes. Il a inventé très peu d'hommes. Tous ces grands noms sont des noms de vieux, de ceux que le Suffrage censitaire avait déjà mis en vedette, et quand on veut se chercher un vrai premier ministre, de grande classe et de combat, on doit choisir un sénateur coopté, dont les caucus de faubourg ne voulaient plus. Non, le Parlement nouveau sera démocrate, régionaliste et faubourien. Il ne sera pas original...

CHARLES D'YDEWALLE.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des idées

Thérèse Neumann et Louise Lateau

Dans les *Etudes carmélitaines* (octobre) auxquelles la collaboration d'éminents spécialistes de plus en plus appréciés a conféré une autorité grandissante, il a paru, sous la signature du D^r Van der Elst une Étude de tout premier ordre sur l'aspect biologique et psychologique du prodige de Komersreuth. Elle m'a remis en mémoire l'Étude médicale que publia, en 1872, l'illustre D^r Lefebvre, professeur à l'Université de Louvain, intitulée : *Louise Lateau de Bois d'Haine, sa vie, ses extases, ses stigmates*. Lefebvre s'était appliqué à l'observation de la stigmatisation de Louise Lateau depuis 1868, il consigna ses recherches dans le volume paru quatre ans plus tard et, quoi qu'on ait dit, ne se départit jamais de cette double conclusion : l'absolue spontanéité des plaies correspondant à celles du divin Crucifié et leur irréductibilité à des causes naturelles connues. Il sera intéressant de noter que jusqu'à sa mort l'éminent praticien persévéra dans ce sentiment, malgré les ombres que répandit sur le cas de Louise Lateau ses prétendus démêlés avec l'évêché de Tournai, à l'occasion de la révocation de Mgr Dumont et de son remplacement par Mgr Du Rousseaux. En réalité l'évêque révoqué avait réussi à compromettre la stigmatisée en cherchant à faire servir aux besoins de sa cause les dons préternaturels de Louise, qui, solidarisée avec le prélat, fut ensuite accusée de ne pas avoir accueilli son successeur avec une absolue soumission. A supposer quelque fondement à ce reproche — et le chanoine Thierry en a fait bonne justice — il n'autorise aucun doute sur la réalité des stigmates de Louise Lateau, ni sur leur interprétation favorable. Quoi qu'il en soit, la démission de Mgr Dumont est de 1885; le D^r Lefebvre écrivait en 1898 dans la *Gazette du Centre* : « Je ne me suis pas trompé, pas plus que l'Académie de médecine. Je n'ai pas un iota à retrancher dans mon ouvrage. Loin de le retirer de la circulation, je devrai bientôt penser à en faire une nouvelle édition ». Le savant professeur est mort en 1902, et le signataire de cet article peut affirmer que ses enfants, notamment Mgr Lefebvre et Paul, ancien commissaire d'arrondissement à Liège, lui ont souvent témoigné de l'inébranlable foi de leur père en la grande extatique de Bois d'Haine.

* * *

La lettre susdite publiée dans la *Gazette du Centre* fait allusion à l'avis de l'Académie de médecine. Il est, en effet, du plus haut intérêt de rappeler que ce corps savant fut saisi de la question et ordonna une enquête. Je la rappelle d'après l'excellent ouvrage, *Louise Lateau*, par Maria Didry et Am. Wallemaçq, curé de Bois d'Haine, paru avec l'imprimatur des évêchés de Liège et de Malines — à défaut de Tournai — et explicitement loué par un historien de premier plan, témoin oculaire, le chanoine Cauchie.

Et donc, des discussions passionnées agitèrent alors le monde scientifique et religieux, tout comme il s'en élève aujourd'hui autour du cas de Thérèse Neumann. On en jugera par ce fait. Le cas de Louise Lateau fut l'objet d'un rapport présenté par le fameux Virchow, professeur à l'Université de Berlin, à un congrès tenu à Breslau (septembre 1873) qui réunissait plusieurs milliers de médecins et de naturalistes allemands. Virchow releva dans son rapport les stigmates, les extases, les phénomènes concomitants, particulièrement l'inédie, d'après l'exposé du D^r Lefebvre. Il établit qu'à s'en tenir à ses affirmations « toutes les lois de la nature organique se contredisent chez Lateau ». Mais il se hâta de rejeter tous ces faits, comme « pure supercherie », se faisant fort de découvrir la simulation, la fraude, si le voyage de Berlin à Bois d'Haine n'était pas trop long. Avec une courtoisie toute germanique, il terminait son rapport en se gaussant des confrères belges assez simplots pour avaler de telles bourdes. Puis il lança ce défi : « Si l'affaire Lateau repose sur la vérité, pourquoi n'engage-t-on pas des savants à se prononcer scientifiquement là-dessus ? »

L'Académie belge releva le gant. Plusieurs médecins, du reste, étaient entrés en lice et provoquaient une constatation officielle. Il faut signaler le D^r Charbonnier, adversaire déterminé, mais

loyal, acceptant les faits, écartant la fraude, mais s'ingéniant à tout expliquer par la suggestion, dans une communication adressée à l'Académie.

Une commission fut nommée au sein de l'Académie chargée de faire rapport sur le mémoire du D^r Charbonnier, ce qui entraîna une enquête sur place. Deux membres furent désignés pour l'exploration des faits : le très regretté D^r Warlomont et le D^r Crocq, professeur à l'Université libre de Bruxelles. Ils enquêtèrent spécialement sur les stigmates par des expériences décisives et en se servant de moyens de contrôle plus rigoureux que ceux du D^r Lefebvre. Aux gants souples, employés par celui-ci, sous lesquels, après tout, ou à travers lesquels il eût été possible de réajuster par des coups une déchirure du tégument, les enquêteurs substituèrent une enveloppe rigide transparente, emprisonnant la main et tout le bras droit jusqu'à l'épaule dans un ballon de verre cylindrique, globe de cristal de quatorze centimètres de diamètre, pourvu, à une extrémité, d'un goulot avec bouchon de liège traversé d'un tube de cristal coudé et recouvert d'une toile métallique interdisant l'introduction de tout engin vulnérant; pourvu à l'autre extrémité d'un second goulot revêtu d'un manchon de toile caoutchouc dissous dans le naphte pour en rendre l'adhésion plus intime, avec bracelet étroit de caoutchouc assujéti au globe, au bracelet, au rebord du manchon par cinq cachets de cire. L'appareil, qui réalisait le maximum d'imperméabilité frauduleuse, fut appliqué, le jeudi 21 janvier 1875, à 2 heures de l'après-midi, et les scellés furent levés le lendemain, à 10 h. 1/2. Appareil intact, intacts les revêtements de caoutchouc et de gutta-percha. Le fond le plus déclive du récipient était occupé par une petite mare de sang diffusant du poids de cinq grammes. Sur le dos de la main des caillots de sang coagulé, noirs, durs, recouvrant la surface de la plaie stigmatique dorsale, empêchant ainsi l'écoulement du sang, ce qui expliquait la minime quantité de l'hémorragie. Les caillots enlevés, celle-ci se produisit en nappe continue, peu abondante. La plaie mesurait un centimètre et demi de longueur sur cinq millimètres de largeur.

Le sang prélevé fut analysé et jugé normal quant à ses éléments morphologiques.

Outre les stigmates et les phénomènes d'extase, la commission atesta deux faits que le D^r Lefebvre n'avait pu constater dans ses observations de 1868 à 1872, à savoir : 1^o la plaie de l'épaule qui, apparue en 1873, fut décrite par le D^r Crocq; 2^o l'extase eucharistique, préexistante sans doute, mais seulement constatable du jour où Louise fut communiquée chez elle, à partir de 1875.

Sur les conclusions de l'enquête s'ouvrirent, au sein de l'Académie, d'importants débats. Commencés en 1874, ils ne prirent fin que le 9 octobre 1875. On en peut lire la relation dans le *Bulletin de l'Académie*. Toutes les opinions s'y firent jour. On finit par l'adoption d'un ordre du jour qui était une réplique à Virchow, car le sens en est traduit par ces termes du D^r Lefebvre : « *La stigmatisation et l'extase de Louise Lateau sont des faits réels, hors de toute fraude. La science médicale n'en fournit pas l'explication rationnelle* ».

Sur l'interprétation des faits dont, à l'unanimité, on admettait la réalité et la spontanéité, quatre ordres du jour avaient été déposés, formulant des explications naturelles des phénomènes reconnus. Mais le D^r Lefebvre en fit si bien ressortir la contradiction que le D^r Crocq et le D^r Kuborn renoncèrent à soutenir leurs thèses et que, à une très forte majorité, l'Académie se rallia à l'ordre du jour qu'il avait proposé.

* * *

A son tour, la science allemande est depuis longtemps déjà saisie de la question de M^{lle} Thérèse Neumann; elle a même demandé son transfert en clinique surtout pour contrôler le prodige du jeûne. Depuis Noël 1926, M^{lle} Thérèse Neumann passe à bon droit pour n'avoir rien bu ni mangé, mais se nourrir exclusivement du pain des anges, de l'Eucharistie. Beaucoup estiment qu'une telle violation de l'ordre biologique doit retenir avant tout l'attention et permettre de préjuger de tout le reste. Il est évident que le jeûne poussé à un tel point de durée est la preuve palpable d'une intervention surnaturelle. La vie est une combustion, une

oxydase d'azote, dit le D^r Richet, et comment donc concevoir une combustion sans combustible? L'inanition expérimentale de quelques jeûneurs, prolongée pendant une quinzaine de jours, confirme la loi. Le D^r Van der Elst cite le témoignage de M. Jacobi qui a spécialement étudié la question. « Il décrit l'anorexie des somnambules hystériques et mythomanes comme une comédie entrecoupée de fringales rapidement satisfaites, et payées de quelques amaigrissements d'autant plus graves que la bouderie a duré plus longtemps à l'égard du garde-manger. » On sait que Thérèse a été soumise à un contrôle rigoureux pendant quinze jours. On a la certitude que pendant ces deux semaines aucune substance nutritive n'a été introduite, pas même de l'eau, dans son estomac. On le sait sur la foi de quatre infirmières surveillantes religieuses diplômées et assermentées, elles-mêmes contrôlées jour et nuit par des médecins qui ne s'annonçaient pas et d'opinion absolument indépendante. Cette épreuve a duré du 13 au 28 juillet 1927. Ce qu'il y a de prodigieux, c'est que Thérèse, en ces quatorze jours de jeûne scientifiquement contrôlé, n'a subi que des variations de poids automatiquement compensées. Elle maigrissait en deux fois de 6 et 5 kilos, mais engraisait en deux fois de 8 et 3 kilos dans l'intervalle, et l'épreuve s'est terminée par un statu quo absolu. Dans le même laps de temps, aucune évacuation abdominale, ni miction.

C'est exactement le même phénomène qu'a présenté Louise Lateau pendant douze ans; ce fut la même merveille d'un corps en quelque manière angélique, ne se nourrissant que de l'Hostie, sans boire, sans manger, sans subir aucune nécessité naturelle.

Il est du reste facile de constater si le tube digestif ne renferme ni solide, ni liquide, ni gaz. Le D^r De Backer, de Paris, disait à son confrère belge (Lecrinier de Fayt), qu'il avait interrogé sur l'inédie de Louise : « Mais s'il n'y a rien dans l'estomac, si l'intestin ne renferme rien non plus, c'est facile à constater; il doit s'appliquer directement sur la colonne vertébrale, donnant le phénomène des méningitiques du « ventre en bateau ». — Essayez, me dit le confrère, et jugez ». Je constatai en effet que la colonne vertébrale était parfaitement perçue à travers la paroi du ventre en passant simplement la main au-dessus du drap et de la petite mince couverture qui recouvrait la stigmatisée dont l'extase n'avait pas cessé depuis la veille et s'était maintenue durant tout le Vendredi-Saint. J'ai donc pu constater que le tube digestif ne renfermait ni

solide ni liquide ni gaz : ce qui devait être si le phénomène du jeûne absolu était exact.

Il est assez curieux après cela de noter les explications naturelles présentées par les savants de gauche.

Au sujet de l'inédie, Virchow, sarcastique, répliquait : « Peut-être n'avons-nous pas encore découvert la possibilité d'exhaler de l'acide carbonique sans nous consommer nous-mêmes? Il serait certes d'une grande importance pour les chimistes de savoir comment on pourrait journellement produire certaine quantité d'acide carbonique, sans se nourrir de choses qui contiennent du carbone. » Combustion sans combustible!

Le D^r Van der Elst cite, comme échantillon de hardiesse, l'hypothèse de Kroener, pour qui la stigmatisée se nourrit par une sorte de vampirisme invisible, les assistants lui passant à leur insu un peu de leur substance qu'elle s'assimile mystérieusement. Cette hypothèse, observe avec une délicate pointe d'ironie le D^r Van der Elst, pourrait être vérifiée par une pesée systématique de tous les assistants témoins de l'extase, ou officieusement par un questionnaire discret sur les variations de leur appétit après la contemplation de la jeûneuse. J'avoue que j'ai oublié d'interroger à ce sujet les aubergistes de Konnersreuth.

On le voit. On aura beau acculer les savants incroyables à l'impudence de donner une explication rationnelle de l'inédie, ils s'échapperont toujours par la tangente et s'enfuiront dans l'absurde plutôt que de se rendre.

Pourquoi ce miracle? N'est-il pas une glorification de l'Eucharistie? Est-ce qu'il ne nous entraîne pas à la considérer du moins comme l'Aliment idéal et la Table sainte du banquet eucharistique comme la préparation du Ciel? Et j'aime à relire, en terminant, ces lignes de la *Légende dorée* : « Désireuse de contempler les choses célestes, Marie-Madeleine se retira dans une grotte de la Sainte-Baume qui lui avait été préparée par les anges, et pendant trente-trois ans elle y resta à l'insu de tous. Il n'y avait là ni cours d'eau, ni herbe, ni arbre; ce qui signifiait que Jésus voulait nourrir la sainte des seuls mets célestes, sans lui accorder aucun des plaisirs terrestres. Mais, tous les jours, les anges l'élevaient dans les airs, où, pendant une heure, elle entendait leur musique; après quoi, rassasiée de ce repas délicieux, elle redescendait dans sa grotte, sans avoir le moindre besoin d'aliments corporels. »

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES